AD USUM LECTORIS, CUM RESPECTU VALDE

OLISSIPO & LUTETIA, SEPTEMBRIBUS MMXXI

Les Doublures

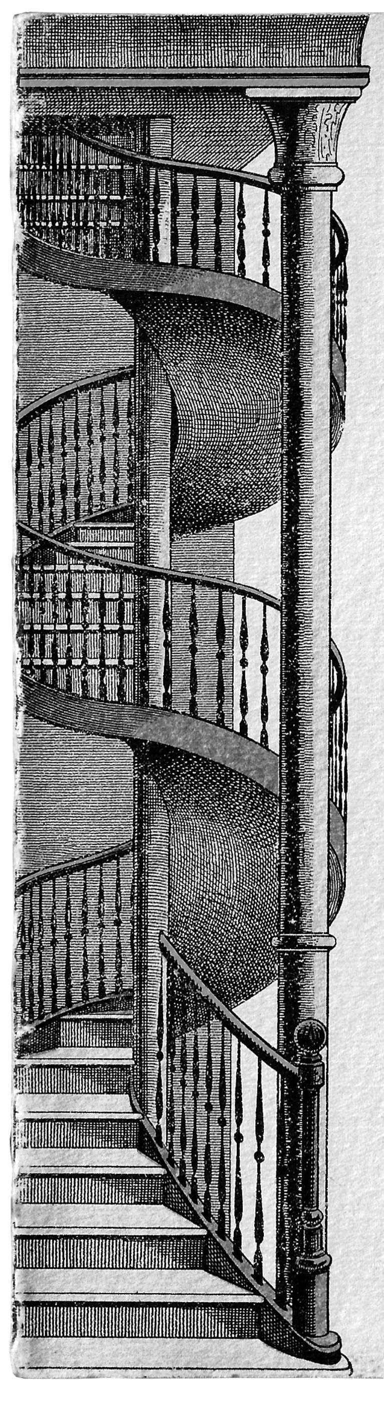
manuscrits du Souffleur et autres documents

Pierre Klossowski

édition, avant-propos, transcription & notes

Guillaume Perrier

Éditions Ismæl n° 6
μέτοικος οὐ ζῶσιν, οὐ θανοῦσιν
979.10.97450.05.2



Couverture de *Le Souffleur* (1960) réalisée par Jean-Jacques Pauvert (voir Chantal Aubry, *Jean-Jacques Pauvert l'irréductible. Une contre-histoire de l'édition*, Paris, L'échappée, 2018, p. 262).

Avant-propos

« Roberte, Roberte seule pouvait m'avoir procuré la *Violette* de Théodore, ou le brouillon de ce texte, et toutes les annotations les plus intimes, sur lesquels moi, K., j'avais improvisé... Moi... K. ! »

Pierre Klossowski,
Le Souffleur, p. 245.

« [...] *paraphrénie confabulante*, délire d'imagination riche en aventures innombrables et complexes, en histoires d'enlèvements, de faux mariages, d'échanges d'enfants, d'enterrements simulés, dont nous connaissons de fort beaux exemples »

Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque...*, p. 196.

Fin octobre 1960 paraît Le Souffleur ou le Théâtre de société, *aux éditions Jean-Jacques Pauvert*[1]*. Pierre Klossowski a 55 ans. Depuis l'après-guerre, il vit « sous le signe de Roberte »*[2]*.*

Ce roman est le troisième volet de la trilogie centrée sur le personnage de l'épouse, après Roberte ce soir *(1953) et* La Révocation de l'Édit de Nantes *(1959). Le narrateur est non plus Octave mais Théodore Lacase. Paranoïaque, il est persuadé d'être manipulé par son entourage et par un certain K., qui lui vole Roberte et son fils, aussi bien que ses écrits. À la fin du roman, Théodore Lacase apparaît comme une pure illusion de*

1. Sauf indication contraire, toutes nos références à ce livre renvoient à cette édition originale, le numéro de page étant indiqué directement entre parenthèses le cas échéant.

2. Pierre Klossowski, « Avertissement », *Les Lois de l'hospitalité*, Paris, Gallimard, collection « Le Chemin », 1965, p. 7.

K. lui-même, au plus fort d'une crise de paranoïa déclenchée par son propre fantasme des « lois de l'hospitalité ».

Les trois romans ne se situent pas sur le même plan fictionnel. Le Souffleur *fait allusion, comme son sous-titre l'indique, aux « répétitions » de* Roberte ce soir, *mises en scène par Pierre Klossowski, jouées par sa femme et au moins deux de ses amis, Michel Butor et Georges Perros. Michel Butor a évoqué à plusieurs reprises ces séances qui se seraient déroulées une fois par semaine pendant l'année 1955, pour la plupart dans l'atelier-appartement prêté par Balthus, cour de Rohan. Perros et Klossowski se sont montrés beaucoup plus discrets. Ce n'est que dans un passage supprimé du* Peintre et son démon, *livre d'entretiens lui-même désavoué*[1]*, que Klossowski en a parlé, à propos de* Roberte ce soir*:*

> C'est une pièce injouable bien que sur le modèle du Théâtre de Société du dix-huitième, la pratique en était courante dans les salons, on se réunissait pour un divertissement dramatique ou pour un *tableau vivant*, ce qui favorisait des intrigues ; comme Gœthe choisit de le montrer dans *Les Affinités électives*, autour du personnage de Lucienne. Et d'ailleurs vous savez comme beaucoup d'autres, que nous eûmes d'inoubliables répétitions de Roberte ce soir à la cour de Rohan. Butor avec ses grands [yeux] veloutés, faisait un Antoine plus vrai que nature ; Georges Perros, interprétant Octave, dirigeait les gestes, surveillait l'élocution, marquait le ton voulu. Quant aux résistances de Denise à se dédoubler, malgré qu'elle s'y prêtait – tout ceci je l'ai décrit dans *Le Souffleur*. Longtemps avant que nous ayons l'idée d'un film, nos répétitions donnèrent ainsi à mon texte

1. Jean-Maurice Monnoyer, *Le Peintre et son démon : entretiens avec Pierre Klossowski*, Paris, Flammarion, 1985. Les passages de ce livre, ou de sa dactylographie corrigée, ne sont donnés ici qu'à titre de documents ou d'indices. Klossowski ne souhaitait pas livrer au public certaines confidences à Jean-Maurice Monnoyer et n'était pas d'accord avec lui sur le texte définitif des entretiens. Il a obtenu l'interdiction de la vente du livre.

> un prolongement inattendu. Bataille était interloqué : « Comment, vous répétez Roberte ce soir ! » [...] C'est que Bataille, lui, croyait à l'importance de la censure... [1]

Le ton du Souffleur *est sensiblement différent, plus enlevé, que celui des deux volumes précédents parus aux Éditions de Minuit. Le changement d'éditeur n'est peut-être pas pour rien dans le changement de ton, et de scénario, comme le suggère Georges Perros à la lecture du manuscrit, en août 1960. « Pierre termine un nouvel épisode de l'aventure octavienne. Les anecdotes pleuvent, assassinats, suspense, etc. Du pour Pauvert. »* [2]

La plupart des documents présentés ici sont tirés du dossier des manuscrits du Souffleur [3]. *Nous retenons le titre* Les Doublures, *titre provisoire, remplacé tardivement par* Le Souffleur ou le Théâtre de société, *parce qu'il renvoie à la version non définitive, non publiée, du roman. Il signifie le thème du dédoublement à l'intérieur de la fiction et, pour ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, la distinction entre personnes réelles et doubles fictionnels.*

Le premier titre, qui figure dans le contrat avec Jean-Jacques Pauvert signé le 11 février 1960, est Les Nouveaux Mystères de Paris [4]. *Ce titre mettait en avant le côté feuilletonnesque des*

---

1. Fonds Pierre Klossowski, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, « Le Peintre et son démon », KLS Ms 12, « Réhabilitation de la vie domestique » (chapitre « Roberte ce soir » dans le livre publié), p. « 14 » (dactylographie).

2. *Lettres à Michel Butor. 1956-1967*, préface de Jean Roudaut, 1982, p. 67 (lettre 44) ; Michel Butor / Georges Perros, *Correspondance. 1955-1978*, Nantes, Joseph K., 1996, p. 57 (lettre 56). Les lettres de Georges Perros ne sont pas datées, mais l'allusion à la santé de sa conjointe permet de dater cette lettre à Michel Butor, ainsi que la fin de la rédaction du *Souffleur*, de l'été 1960.

3. Fonds Pierre Klossowski, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, « Le Souffleur », KLS Ms 4.

4. Document conservé à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet sous la cote KLS A1 « Le Souffleur / contrats Pauvert / 1960 / 1972 ». Contrat entre Pierre Klossowski et la Société des éditions Jean-Jacques Pauvert, pour un « ouvrage libre de tout droit et intitulé provisoirement / Les nouveaux mystères de Paris » (p. 1). Voir aussi KLS Ms 4, f. 203 v. Le même titre avait été employé pour une série de romans de Léo Malet, parue chez Robert Laffont, de 1954 à 1959. (Plus tard, une brève narration de Michel Butor dans l'esprit de *Roberte ce soir*, dédiée à Pierre Klossowski, portera ce titre : Michel Butor, « Les Nouveaux Mystères de Paris », dans *Pierre Klossowski*, Éditions Galerie

péripéties et l'ancrage dans une topographie occulte, voire fantasmatique. Un passage de la dactylographie du Peintre et son démon *éclaire rétrospectivement ce choix primitif :*

> La vision subordonne la démonstration, mais ce n'est pas du tout une démonstration idéologique. Sue a eu la même idée, quoiqu'il se surpasse dans « *Les Mystères de Paris* ». Là-dessus, Marx a beau jeu de dire que Sue se trompe[1] ; son but n'est évidemment pas de continuer ce qui fut, par exemple, le projet de Dickens. À mes yeux, Sue romance spontanément les thèses de Fourier. Je pense ici à cette chose extrêmement audacieuse : *la police chargée de surveiller les bonnes actions*. Le prince Rodolphe est le chef d'une société secrète qui recherche les bienfaiteurs. Cependant, ce qui est voluptueux, dans un sens opposé à celui de la critique sociale, c'est que l'héritière soit quand même victime de l'usurpateur. Avec ses complots, ses dédoublements, ses pièges, la fiction aboutit à décrire un état social plus noir encore que celui qui existe dans les faits. Toutefois en raison de ce dépassement qui laissait croire à quelque « *utopie du mal* », le niveau où la volupté l'emporte est plus immédiat ; comme dans un mystère en effet, un théâtre pathétique où l'on attendrait que le vice soit récompensé, la vertu affligée, dans la trame ténébreuse d'une métropole réelle. Maurice Heine était persuadé que c'était le pastiche de quelque chose de

---

Rachlin-Lemarié Beaubourg, catalogue d'exposition, 15 novembre - 31 décembre 1997, p. 7-8.) Le titre *Les Doublures* était pris lui aussi, de manière plus impérieuse, par un roman de Michel Zéraffa, *Les Doublures*, Paris, Albin Michel, 1958. Dans une lettre du 5 novembre 1960 (conservée dans le même fonds d'archives), Jérôme Lindon exprime sa surprise et son mécontentement de voir paraître chez un concurrent le troisième volet des aventures de Roberte.

1. Dans *La Sainte Famille. Karl Marx, Œuvres philosophiques, tome II, La Sainte Famille ou Critique de la critique critique (contre Bruno Bauer et consorts)* [1845], traduit par Jules Molitor, Paris, A. Costes, 1928.

très profond.[1] J'y vois de mon côté, la vulgarisation d'un projet de *police voluptueuse* : dans le théâtre de la ville, une ville encore vivable, Sue a peut-être tenté d'imaginer une société nouvelle, à partir de cette topographie nerveuse dont nous parlions. Mais le décisif dans ce système de mœurs nouvelles, c'est que le drame devient la carte du souterrain social sur lequel nous vivons.[2]

Après avoir envisagé La Doublure[3] au singulier *(qui désigne clairement Valentine, la doublure de Roberte dans la fiction[4]), le titre* Les Doublures *sera communiqué aux amis[5] et à la presse[6]. Le titre définitif n'est pas mentionné avant la parution du livre.[7] L'allusion à* La Doublure *de Raymond Roussel est possible. Jean-Jacques Pauvert rééditera ce roman en vers en 1963.[8] En marge de la dactylographie des entretiens avec Monnoyer, Klossowski notera que le personnage féminin de ce livre*

---

1. Phrase encadrée, point d'interrogation en marge. Trait ondulé en marge, depuis « Toutefois » jusqu'à la fin du paragraphe.

2. Dactylographie du *Peintre et son démon*, KLS Ms 12, chemise « Enfance parisienne », p. « 96 », « 97 ». En marge de la première moitié du texte : « cf. Bauer ». Texte dactylographié.

3. Voir ce titre en tête d'un des plans manuscrits du livre, KLS Ms 4, f. 70 v.

4. « Comment avait surgi celle que Savigny nommait la "doublure" » (*Le Souffleur*, p. 105).

5. Michel Butor / Georges Perros, *Correspondance.,* op. cit., lettre 62 de Georges Perros à Michel Butor, non datée (entre la lecture du manuscrit et la publication du livre), p. 60 : « Et les Doublures de l'ami Pierre ? Sorti ? Tu vas te distraire. »

6. « À six semaines du G. F. R. I. [Goncourt, Fémina, Renaudot, Interallié] », *France Observateur*, 20 octobre 1960, p. 22 : « Pour le Renaudot : / • On crie sur les toits : Claude Simon (*La Route des Flandres*), malgré sa conception très particulière de la grammaire qui suscite force critiques. / • On parle de : Alfred Kern (*Le Bonheur fragile*). / • On murmure : Pierre Klossowski (*Les Doublures*) », lit-on encore à la veille de la publication.

7. La date du 2 février 1960, pour la lettre de Brice Parain à Georges Perros qui contient ces mots : « J'ai lu *Le souffleur* pendant ces jours de la Toussaint », est une erreur manifeste (Brice Parain, Georges Perros, *Correspondance. 1960-1971*, éditée avec un avant-propos, des notes et un index par Pierre et Yaël Pachet, éditions Gallimard, 1999, lettre 2, p. 29-30).

8. Raymond Roussel, *La Doublure : roman*, Paris, Alphonse Lemerre, 1897. — Raymond Roussel., *Œuvres complètes I. La Doublure*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1963.

se nomme Roberte.[1] *Raymond Roussel n'est pas une référence majeure de Klossowski, mais leur œuvre littéraire respective – en amont et en aval du surréalisme – partage une certaine forme de théâtralité et un langage faussement stéréotypé, obéissant à une logique sous-jacente.*

Parmi les manuscrits du Souffleur, *les feuillets retenus ici sont ceux qui s'écartent le plus du texte publié ou qui présentent un intérêt biographique, ou du moins qui montrent le passage de la réalité à la fiction. Ils sont ordonnés de part et d'autre de deux documents relatifs à Jean Carrive : une lettre de Carrive à Klossowski et la « Commémoraison » de Klossowski, prononcée à l'occasion de l'enterrement de Carrive, le 21 janvier 1963.*

Dans sa lettre, réponse à l'envoi du Souffleur, *Carrive, tout en louant le style de son nouveau roman, reproche à Klossowski de ne pas avoir donné suffisamment de « clés » au lecteur pour pouvoir identifier les personnages et les situations. Lui-même, s'excusant de ce reproche tout en donnant une clé, se qualifie de « soufflant » et s'identifie à « ce soufflant de Savigny »*[2]. *La verve presque délirante de cette lettre peut s'expliquer, non seulement par la personnalité de son auteur, mais par le fait de se découvrir transformé soi-même en être de fiction.*

---

1. « […] m'intéresserait bien plus le genre d'illustrations que Roussel adopterait pour ses *Impressions d'Afrique* » (passage « à supprimer », KLS Ms 12, « Au Palais-Royal », p. « 83 »). « […] c'est une réalité intérieure assaillante qui m'oblige à transposer ce que nous voyons sans le voir ; c'est un décor du Châtelet, un dessin de Viollet-le-Duc, qui se prête à une sorte de ré-interprétation onirique dans laquelle moi-même, je reviens au théâtre de mon enfance […] <*cf. Leiris* (Leiris, le secrétaire de Roussel) / Roussel / la construction (il y a une Roberte ds. *La Doublure* / le carnaval de Nice) / ce monde-là / Roussel a eu recours au dessinateur de l'Illustration)> » (*ibid.*, « Enfance parisienne », p. « 98 »).

2. Voir *infra.*, p. 48. Cf. la lettre de Jean Carrive à Pierre Klossowski du 18 mai 1954 (ajout sur l'enveloppe même) : « Avec mille excuses de trop souffler pour pouvoir aller vous embrasser tous (und die alte so liebe fräulein !) – mais *pas* d'ascenseur à l'Angleterre, rue Jacob – et j'habitais au IVe / D'où d'horribles soufflements, journée au lit et je sors que tout à l'heure 10' chez M. Thomas […]. / Giovanni » (Fonds Pierre Klossowski, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, KLS C). Voir aussi la lettre du Mardi 12 Novembre LVII [1957].

Plusieurs feuillets, notamment des fragments[1] *postérieurs d'une dizaine d'années à la publication du* Souffleur, *permettent en effet d'identifier le personnage éponyme à Guy de Savigny et ce dernier à Jean Carrive (1905-1963), poète surréaliste de la première heure*[2] *devenu traducteur de l'allemand et commentateur de Kafka*[3]*, dédicataire des* Méditations bibliques de Hamann[4]*, qui reste avant tout, dans l'esprit de Klossowski, une figure du protestant gascon irréductible. Les deux amis ont eu le projet de traduire ensemble le* Mutterrecht *de Bachofen.*[5] *Les publications de Carrive se limitent à de brèves notes, en marge de ses traductions. Dans un article de 1955, il se désigne lui-même comme « copiste »*[6]*. Au début des années 1930, Jean Carrive s'est rendu en Allemagne. Il a rencontré sa future épouse, Charlotte Behrendt, qui avait fondé un club pour les étudiants étrangers à l'Université de Breslau (aujourd'hui Wrocław en Pologne). Ils s'installent à la Girarde, la résidence familiale des Carrive au bord de la Dordogne, en 1933. Ils se marient en 1934.*[7] *Pendant la Seconde*

---

1. Intitulés « Retour sur le Souffleur ».

2. Voir Jean Carrive, André Breton, Robert Desnos, Pierre Picon et Simone Kahn, *L'Étoile de mer. 1923. Une correspondance surréaliste*, « Cahiers Robert Desnos », n° 6, Numéro proposé par Marie-Claire Dumas et Jacques Fraenkel, Association des Amis de Robert Desnos, 2020.

3. Voir Jean Carrive, *Au bagne et autres proses de Franz Kafka*, traduits et commentés par Jean Carrive, suivis de lettres et d'articles relatifs à l'interprétation du traducteur, rassemblés et présentés par Jean Paul Jacquier, Toulon, La Nerthe libraire éditeur, 2008.

4. Pierre Klossowski, *Les Méditations bibliques de Hamann / avec une étude de Hegel*, Paris, Les Éditions de Minuit, collection « Philosophie contemporaine », 1948, p. 7. Le surnom de Hamann, « le mage du Nord », peut expliquer celui de Gide, « le mage de Cuverville » (voir *infra* p. 63), et celui de Carrive, « *Aquitaniae magus* », dans le portrait reproduit *infra* p. 112.

5. Lettre de Jean Carrive à Pierre Klossowski, 8 octobre 1956, KLS C.

6. Jean Carrive, « Autour d'une lingère [Souvenir du Maréchal de Bassompierre / Ce que Goethe dit de l'histoire de la Lingère / De Goethe on remonte à Bussy-Rabutin / De Bussy, et contrairement à toutes les règles de composition, le copiste délaisse la lingère pour son séducteur, passe au libertin Vanini, aux rapports de l'amour et de l'amitié, copie à nouveau Bassompierre et termine par une diatribe intempestive] », *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, avril 1955, p. 489-494.

7. Ces informations proviennent de Jutta Bechstein, *L'œuvre de Kafka à Bordeaux ou La vie de Jean et Charlotte Carrive à la Girarde*, Saint-Quentin-

Guerre mondiale, ils hébergent Pierre Klossowski et surtout sa mère Baladine, alias Elisabeth Klossowska, elle-même née à Breslau.

À partir de cette lettre de Carrive sur Le Souffleur*, c'est le décryptage du roman « à clés » qui préside au choix et à l'agencement de la plupart des feuillets retenus. Non seulement Carrive, mais les autres amis de Klossowski (Michel Butor, Pierre Leyris, Georges Perros, Patrick Waldberg…), les figures adverses (Gabriel Marcel) et surtout la figure posthume et tutélaire de Gide, nommé ici « le Vieux », « le Vieux de la rue Vaneau », ou encore « le mage de Cuverville ». Celui-ci rejoint la figure de l'épouse, centre de la trilogie, Roberte étant, dans* Le Souffleur*, la « filleule du Vieux ».*

Au-delà des personnages, c'est le contexte historique, depuis les faux-semblants de l'Occupation jusqu'à la guerre d'Algérie et à la prise du pouvoir par de Gaulle, qui traverse le roman et qui apparaît plus clairement dans les manuscrits. Les deux périodes ne sont pas sans rapport du reste : « Nul n'écrira ni osera jamais écrire l'histoire intégrale des réseaux ! […] comme tout cela s'agglutine de nouveau à propos d'Alger, pour ou contre, on ne s'y reconnaît plus ! Victimes de la Gestapo hier, bourreaux des démocrates aujourd'hui ! » (Le Souffleur*, p. 137-138).*

C'est pourquoi nous reproduisons en annexe la réponse de Klossowski au questionnaire de Blanchot, Breton, Mascolo et Schuster, publiée dans la revue 14 juillet *en juin 1959. Peu avant la parution du* Souffleur*, le nom des signataires du Manifeste des 121, dont celui de Butor, sera mis à l'index et interdit d'antenne à la radio et à la télévision françaises. Le Congrès pour la liberté de la culture, « qui compte parmi ses membres d'honneur MM. Jacques Maritain […] et dont le comité exécutif est présidé par Denis de Rougemont, proteste contre la répression visant les signataires du "Manifeste des 121" »*[1]*.*

---

de-Caplong, Atelier de l'agneau, « Archives » n° 10, 2008. Charlotte Carrive enseigne l'allemand au lycée puis, après la guerre, à l'Université de Bordeaux.

1. « Protestation du Congrès pour la liberté de la culture », *Le Monde*, 5 octobre 1960, p. 6.

Au contraire, Gabriel Marcel, Jules Monnerot et Jean Paulhan – pour citer les connaissances de Klossowski que l'on retrouve, avec plus ou moins de certitude, selon les cas, dans Le Souffleur *– signeront quant à eux un texte pro-Algérie française, un « manifeste des intellectuels français »*[1]*, ou « Manifeste des intellectuels français pour la résistance à l'abandon ».*

Les manuscrits du Souffleur publiés dans le présent ouvrage ne jouent pas seulement le rôle de « prière d'insérer » ou de « conclusion » que Carrive aurait souhaité voir ajouter au livre de 1960 pour satisfaire la curiosité du lecteur. Ils donnent à lire le travail de transformation onirique et fantasmatique, d'élaboration de la fiction à partir d'un contexte biographique.

En effet, Le Souffleur *n'est pas un « roman à clefs » au sens où un récit véridique serait dissimulé par des noms de personnages fictifs. Klossowski emprunte certains éléments à la réalité (personnalités, lieux, situations, circonstances historiques) mais ce n'est que le point de départ d'un récit purement imaginaire. Il se plaît à faire jouer un rôle à des personnes qu'il connaît, mais en leur donnant des positions sociales différentes, en leur attribuant des faits ou des méfaits irréels, en leur faisant tenir des propos imaginaires. Dès le premier jet, dans les brouillons du roman comme dans les notes autobiographiques, la plupart des noms sont remplacés par des surnoms ou des initiales de surnoms. La présence occasionnelle d'un nom réel (comme celui de Paulhan*[2]*) correspond à une situation entièrement imaginaire (l'Hôtel de Longchamp).*

---

1. « Signé par le maréchal Juin — Un manifeste condamne “les professeurs de trahison” », *Le Monde*, 7 octobre 1960, p. 1 : « Près de deux cents personnalités – écrivains, artistes, universitaires, journalistes, avocats, médecins, etc. – répliquent dans un “manifeste des intellectuels français” aux appels et plaidoiries en faveur du “droit à l'insoumission” dans lesquels ils n'hésitent pas à voir l'œuvre d'une “cinquième colonne” » (texte du manifeste et liste des signataires, « Un manifeste d'intellectuels français s'élève contre la “déclaration des 121” et le procès du réseau Jeanson », p. 4). Voir aussi *Le Figaro* et *Carrefour*. Dans *Le Monde* du même jour, Gabriel Marcel « ose supplier le général de Gaulle de rompre, par une décision libre et créatrice, le nœud maléfique qui risque de nous étrangler tous » (« Du fond de l'angoisse », *Le Monde,* 7 octobre 1960, p. 1).

2. Voir *infra* p. 90.

Chercher les clés, c'est en quelque sorte répondre positivement à l'injonction du Dr. Ygdrasil : faire la distinction entre la réalité et la fiction.[1] Un tel procédé de clés, ainsi que celui de la mise en abyme, n'est pas absent des deux romans précédents, mais la fréquence avec laquelle il est employé donne un caractère particulier au Souffleur, comme au premier roman de Klossowski, La Vocation suspendue. Deux facteurs peuvent expliquer ce renouvellement de l'inspiration première : l'expérience du théâtre de société et la figure de Gide qui, près de dix ans après sa mort, revient hanter la mémoire de Klossowski.

Le livre est dédié à Georges Lambrichs, directeur éditorial des éditions de Minuit au moment de la publication de Roberte ce soir et La Révocation de l'Édit de Nantes[2], puis directeur de la revue « Les Cahiers du chemin » et de la collection « Le Chemin » chez Gallimard, qui accueillera la trilogie de Roberte, y compris Le Souffleur, sous le titre général Les Lois de l'hospitalité, en 1965[3]. Klossowski a dessiné des portraits de Georges et Gilberte Lambrichs. Un feuillet inédit contient un portrait de cette dernière et une ébauche de dialogue, alors que dans le roman, elle n'est évoquée qu'in absentia[4].

En mai 1961, Le Souffleur obtient le Prix de Mai, créé quelques années plus tôt par Alain Robbe-Grillet. Les jurés comme Barthes et Bataille, proches de Klossowski, ou Cayrol, qui connaissait aussi Carrive, n'ont pas eu de mal à décrypter les allusions du roman. Soixante ans plus tard, il convient de donner au lecteur anonyme le moyen de mieux voir la dimension personnelle du roman, non pas pour se limiter à cet

---

1. Voir ci-dessous le résumé du chapitre I du *Souffleur*.

2. Auteur d'un feuillet intitulé « En présence de Pierre Klossowski », inséré en tête de l'édition originale de *La Révocation de l'Édit de Nantes*, Paris, Éditions de Minuit, 1959.

3. Le titre *Un théâtre de société* avait été choisi dans un premier temps, comme en témoigne le contrat de cession Pauvert-Gallimard (voir KLS A1). La trace de ce projet de titre se retrouve dans le changement d'article du sous-titre du troisième roman des *Lois de l'hospitalité* : non plus *Le Souffleur ou le Théâtre de société*, mais « Le Souffleur ou Un théâtre de société » (*Les Lois de l'hospitalité*, op. cit., p. 175).

4. Voir *infra* p. 105.

aspect, mais au contraire pour mieux discerner la part de l'imagination dans la création littéraire de Pierre Klossowski.

Notes sur les clés

« Mais où est-on allé chercher ces noms ? »[1]

(1) *Gide est désigné par plusieurs noms communs, complétés dans les brouillons par un toponyme qui lève toute ambiguïté : « le Vieux », « le Vieux de la rue Vaneau »*[2]*, ou encore « le mage de Cuverville »*[3]*. Le choix du mot « guide » s'explique non seulement par sa signification, mais par une homophonie, ou plutôt une homographie, comme Klossowski lui-même l'a déclaré dans un entretien à* La Tribune de Lausanne*, à l'occasion de la remise du Prix de mai* : « — Ce Guide, *demandons-nous à Klossowski,* c'est Gurdjieff ? / — Non, *répond-il,* il suffit d'enlever un « u » au mot Guide et vous aurez son nom. Mon livre n'est pourtant par un roman à clé. Je parle du Guide comme, incidemment, je parle de la guerre d'Algérie. »[4] *Dans le prologue du* Souffleur*, le Vieux dit qu'il expie « à la satisfaction de plusieurs, un prétendu détournement de consciences » et que « c'est un autre qui, naguère, s'en revint de Russie »*[5] *(p. 11). Il demande au narrateur : « — Je suis touché de l'affection que tu me gardes, me dit-il. Qu'as-tu fait ces dernières années ? [...]* Hélas même de la théologie !...[6] *» (p. 15-16).*

---

1. KLS Ms 4, f. 186 r.
2. 1 bis rue Vaneau, domicile parisien de Gide de 1926 à sa mort (1951).
3. Cuverville, Seine-Inférieure (Seine-Maritime). Gide a séjourné dans le château, de son mariage avec sa cousine Madeleine Rondeaux en 1895 jusqu'à la mort de celle-ci en 1938. Il est enterré dans le cimetière de cette commune.
4. Voir *infra* l'article complet dans le « Dossier de presse du *Souffleur* ». Philippe Blanc m'a signalé cet article, entre autres précieux renseignements.
5. Allusion à André Gide, *Retour de l'U. R. S. S.*, Paris, Gallimard, 1936.
6. Citation du début du premier monologue de *Faust*. Cf. *Le Peintre et son Démon*, op. cit., p. 29 : « [...] la réplique que me donnait Gide : Und leider auch Theologie... – "hélas, même de la théologie" ».

Une autre dénomination descriptive est utilisée pour désigner un personnage moins important : « la soucoupe volante », dont on verra qu'elle désigne Gabriel Marcel.

(2) *L'emploi du prénom, comme dans le cas de Gilberte Lambrichs, peut suffire à dissimuler partiellement l'identité d'une personne réelle, ou du moins d'un modèle.*

(3) *Le nom ou le prénom réel peut être remplacé par un autre nom, plus ou moins fantaisiste : Raphaël, Merlin, Ygdrasil. Raphaël peut faire allusion au goût pour la peinture de Michel Butor et à la beauté du jeune homme qu'il était à l'époque des « répétitions », tout en rimant avec le prénom réel. Merlin évoque Georges Perros « qui, après d'incessants allers-retours à moto entre Paris et la Bretagne, a choisi en 1959 de s'installer définitivement à Douarnenez, tout près de l'île de Sein – berceau de Myrddyn, le Merlin du Moyen Âge. »*[1] *Les deux personnages sont décrits au chapitre* IV *du* Souffleur, *dans la scène de « répétition » : « Merlin, acteur désabusé, devenu presque un ermite jaloux de sa libre méditation, témoin lucide de nos affairements, solidaire de toutes les nuances de notre mal, – et Raphaël, au seuil de l'âge mûr, nonobstant ses allures désinvoltes, s'imposant déjà à ses aînés par une forme d'expression déconcertante et neuve, chacun par une sorte d'expectative où l'un et l'autre se trouvaient alors dans leur propre carrière, s'étaient tous deux, depuis plus d'un an, moins dévoués que laissé prendre à mon inavouable hantise » (p. 66). Le personnage d'Ygdrasil peut être identifié à Jacques Lacan pour au moins deux raisons : pour une question de génération, si l'on doit choisir entre lui et René Laforgue, comme le propose Jean Carrive dans sa lettre, et pour sa thèse sur la paranoïa*[2]*, dont le narrateur du* Souffleur *pourrait être un cas fictionnel. Mais le cas de Théodore Lacase ne correspond pas particulièrement à celui que Lacan a mis en évidence. Il se rapproche*

1. Laurence Perrigault, « Robinsonnade », *Initiales*, « PK », 2018, p. 114-115.
2. *De la Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Thèse pour le doctorat en médecine (Diplôme d'État), par Jacques Lacan, Ex-Interne des Asiles de la Seine, Né le 13 avril 1901 à Paris, Faculté de Médecine de Paris, Paris, Le François éditeur, 1932.

plutôt des idées antérieures sur la paranoïa : « Il ne s'agit non plus dans notre cas de paraphrénie confabulante, délire d'imagination riche en aventures innombrables et complexes, en histoires d'enlèvements, de faux mariages, d'échanges d'enfants, d'enterrements simulés, dont nous connaissons de fort beaux exemples »[1]. Le nom d'Ygdrasil lui-même est une allusion au Traité du Narcisse *de Gide[2]. Le choix de ce nom pourrait signifier un mélange de toute-puissance et de fragilité. Deux brouillons évoquent une discussion ancienne au cours de laquelle Ygdrasil aurait été anéanti par son interlocuteur. Dans* Le Souffleur, *le Dr. Ygdrasil fait allusion à Gide pour expliquer la « psychose » du narrateur: elle serait due à « un sentiment de trahison à l'égard d'une personnalité illustre dont le patient fut un temps le disciple et que par la suite il crut avoir renié », du fait de sa vocation religieuse. Enfin, une confidence tardive[3] de Klossowski identifierait Ygdrasil à Lacan. Il est curieux que le critique Hervé Castanet, quoique lacanien, donne cette confidence pour seule preuve de l'identification d'Ygdrasil à Lacan.[4] Les traits du personnage dans le roman publié ne permettent pas de lever le doute : « Debout, derrière un gigantesque bureau en fer à cheval, Ygdrasil, aux cheveux crépelés, la tête légèrement penchée sur le côté, avec un regard attendri de ses yeux noirs et humides, me tendit la main » (*Le Souffleur, *p. 176). La présence d'œuvres d'art dans son cabinet (sculptures de Brancusi et Klinger) ne permet pas de désigner un modèle exclusif. Mais ce passage manuscrit est peut-être déterminant : « votre démangeaison prométhéenne,*

1. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque...*, op. cit., p. 196.

2. André Gide, *Le Traité du Narcisse (théorie du symbole)*, Paris, Libraire de l'Art indépendant, 1891, p. 13-15.

3. « *Le Souffleur* est un roman à clefs ; pour le personnage du psychiatre Ygdrasil, Pierre Klossowski a pris le docteur Lacan pour modèle (conversation avec l'auteur). » (Anne-Marie Lugan-Dardigna, *Klossowski, l'homme aux simulacres*, Paris, Navarin, collection « Le studiolo », 1986, p. 93, n. 20.)

4. Hervé Castanet, *Pierre Klossowski. Corps théologique et pratiques du simulacre*, [Bruxelles], La Lettre volée, collection « Essais », 2013, p. 299. *Ibid.*, « Le savoir de Pierre. La rencontre de Théodore Lacase et du psychiatre Ygdrasil dans *Le Souffleur* de Pierre Klossowski », *Initiales*, n° 9, « PK », 2018, p. 18.

votre orgueil à jouer le Deus ex machina, à faire devant la Faculté le malin génie dans les coulisses, à démontrer des réflexes conditionnés, par l'introduction du théâtre dans la science, à histrioniser la médecine »[1]*. Il faut encore ajouter le nom du Dr. Paul Schiff (1891-1947), proche des Klossowski, « médecin familial » cité dans les « Fragments autobiographiques »*[2] *et auteur de travaux sur la paranoïa*[3]*.*

D'après la lettre de Carrive sur Le Souffleur*, le nom de Savigny serait une allusion privée. Mais il rappelle aussi le nom d'un savant humaniste protestant de la Renaissance, Christophe de Savigny, dont les* Tableaux accomplis *(1587) sont un graal de la bibliophilie. « [...] voilà bien ce qui fait de vous une digne et singulière figure de la race Humaniste du Libre Examen », dit Klossowski dans sa « Commémoraison »*[4]*. Dans* Le Souffleur*, le portrait moral de Guy de Savigny ne permet pas à lui seul d'identifier son modèle : « sceptique jusqu'au fond de l'âme, vivant, grâce à ses ressources, dans un désœuvrement total que sa mauvaise santé ne justifiait guère à ses yeux, choyé par les siens, jouissant du dévouement d'une épouse passionnément docile à ses moindres caprices, — mais enfin susceptible d'une grande richesse émotionnelle que pourtant il n'arrivait pas à traduire dans une expression qui eût pu le satisfaire, — il se perdait dans son érudition illimitée » (p. 49). Mais on trouve plus loin une allusion au passé surréaliste de Carrive : « Comme nous remontions la rue Bonaparte, ils [Merlin et Raphaël] m'interrogèrent sur Guy, ses anciens rapports avec Breton, ses origines calvinistes, et peu à peu je laissai transparaître mes doutes » (p. 84). La région natale de Jean Carrive est mentionnée dans un autre passage, où l'on voit que*

---

1. Voir *infra* p. 72.
2. Pierre Klossowski, « Notes autobiographiques », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, n° 1034-1035, 2015, p. 49.
3. Paul Schiff, « Les Paranoïas et la Psychanalyse. (Contribution au 9e Congrès des Psychanalystes de langue française de 1935). Paris, le 2 février 1935 », *Revue Française de Psychanalyse*, Tome huitième, n° 1, 1935, p. 46-105 ; *L'évolution des idées sur la folie de persécution : conceptions psychiatrique et psychanalytique des paranoïas*, Paris, Gaston Doin, 1935.
4. Voir *infra* p. 113.

la médisance n'exclut pas l'autodérision: « Je connais les K. depuis des années, plus d'une fois je les ai reçus chez nous, en Dordogne. Un couple insignifiant, s'ils n'étaient maléfiques et pervers » (p. 132). La visite chez le libraire du passage Choiseul, pour l'échange d'une édition précieuse d'Agrippa d'Aubigné (chap. VIII*), convient à un bibliophile amateur de littérature protestante du* XVIe *siècle*[1]*. Par ailleurs, Carrive est peut-être le modèle de l'interlocuteur monomaniaque dans le « dialogue de sourds » de la postface des* Lois de l'hospitalité[2].

D'après le recoupement de certains brouillons, le prénom Lucien, celui du « jeune confident » du narrateur dans le Prologue du Souffleur, *semble désigner un beau-frère de Klossowski, Pierre Colin.*

Oloron, « prototype d'Octave », est le nom d'une rivière et d'une localité du Béarn, qui peut évoquer la région où le premier mari de Denise a été assassiné par les nazis[3]*. Derrière le nom de Rodin, il faut sans doute voir une allusion, non pas au sculpteur, mais aux personnages de Sade.*

« Faut-il lire sous le nom de l'héritier d'Octave – Théodore Lacase – la manifestation d'une "offrande divine" (Théo / dore) dans la case (vide) ? »[4] *L'idée du don de l'épouse, « abomination » dont ses amis tentent de guérir le narrateur, est au principe de la fiction, comme en témoigne un projet de préface*[5].

(4) *Les prénoms peuvent être italianisés: ainsi dans les brouillons et dans la « Commémoraison », Giovanni et Pietro,*

---

1. Voir le catalogue de vente de la bibliothèque de Jean Carrive, Tajan, 17 novembre 2016.

2. *Les Lois de l'hospitalité*, op. cit., p. 343-344. Voir Pierre Klossowski, *Du signe unique : feuillets inédits suivi de Roberte interceptée chez les routiers*, introduction, transcription et notes de Guillaume Perrier, Paris, éditions Les Petits matins, collection « Les grands soirs », 2018, p. 117-122.

3. Isabelle Sobelman, *Denise Klossowski. Le 16 octobre 2002*, Paris, La Différence, « Littérature », 2007, p. 29.

4. Thierry Tremblay, *Anamnèses. Essai sur l'œuvre de Pierre Klossowski*, Paris, Hermann, 2012, p. 158.

5. Voir *infra* p. 54. Voir aussi André Gide, *Le Roi Candaule. Drame en trois actes*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1901. Et, par ailleurs, Henri Thomas, « Pierre Klossowski ou le complexe du roi Candaule », *Le Monde*, 9 avril 1971, p. 15.

pour Jean (Carrive)[1] *et Pierre (Leyris). Si les deux hommes ont en commun leur amitié avec Pierre Klossowski, ils ont aussi traduit ensemble des textes de Thomas Platter, dans* La Parisienne. Revue littéraire mensuelle *des années 1950*[2].

Klossowski n'a jamais évoqué publiquement ses amis, si ce n'est pour commenter leur œuvre dans le cadre de préfaces ou d'articles. L'occasion ne s'est pas présentée pour ses amis les plus proches, Pierre Leyris et Jean Carrive. Il évoque pourtant ce dernier dans la dactylographie des entretiens avec Jean-Maurice Monnoyer, éclairant au passage sa propre biographie :

> [...] s'il est vrai que je connus l'Allemagne du *Deuxième Reich* sans connaître celle de l'entre-deux-guerres – ce ne fut jamais que dans le souvenir de mes primes années parisiennes. Carrive, comme nombre de mes amis, et Perros le laisse aussi entendre dans le texte si émouvant qu'il m'a consacré, me considéraient effectivement sous les traits de l' « européen central », alors que c'est un type slave que

1. On a vu qu'il signait lui-même « Giovanni » une lettre à Klossowski.

2. Thomas Platter, « Souvenirs de jeunesse », traduit par Jean Carrive et Pierre Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, juin 1953, p. 727-736 : « Thomas PLATTER (1499-1582) est le type même de ces hommes de la Renaissance, qui par leur *conscience-de-soi*, leur ambition et leur ténacité surent se créer au milieu de l'écroulement d'un monde une place à laquelle leur naissance ne les destinait nullement. Premier imprimeur de l'*Institution chrétienne* de Calvin, rénovateur de l'enseignement à Bâle après la Réforme, lié à Erasme, père d'une nombreuse famille et en particulier d'un des plus grands médecins du XVIe siècle, ce petit berger a écrit une biographie en vieux bernois qui restitue la parole à la vérité et par-delà les sophistications des plus tristes modes redonne à la vie et au monde leur sens plein... / J. C. » (p. 726). Thomas Platter, « Souvenirs de jeunesse II », traduit par J. Carrive et P. Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, juillet 1953, p. 879-887. Thomas Platter, « Souvenirs de jeunesse III », traduit par J. Carrive et P. Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, août 1953, p. 1033-1047. Thomas Platter, « La peste et le médecin », traduit par J. Carrive et P. Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, avril 1955, p. 413-419. « Suite des aventures de Thomas Platter racontées par lui-même », traduit par J. Carrive et P. Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, mai 1955, p. 552-566. « Suite des aventures de Thomas Platter », traduit par J. Carrive et P. Leyris, *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, juin 1955, p. 665-671.

j'ai décrit allusivement dans *Le Souffleur*[1] reprenant ce qui aurait été vécu à des niveaux plus ou moins profonds dans l'inconscient occidental et slavophile du début du siècle. Or le ton du *Journal* de Roberte ne fait aucun doute, mon œuvre est si bien parisienne que mes propres traducteurs en Allemagne ont eu le plus grand mal à en trouver des équivalents germaniques. Parisien de naissance, le premier sol que j'ai foulé est celui du boulevard Raspail, du Luxembourg, et si langue « natale » il y eut, ce serait celle de ma marraine Marie-Charles Coquet, que toute enfant Corot faisait sauter sur ses genoux, la vieille cousine des Peignot, ainsi que quarante ans plus tard je le constatais avec Laure, chez les Bataille.[2]

(5) *Les personnages peuvent condenser plusieurs personnes réelles, comme Carrive et Leyris, d'après un brouillon, ou comme « l'autre vieux », figure antithétique de Gide, et ses avatars (Rodin, Laurence, ou Oloron), qu'il est difficile d'identifier à une seule personne. Ses modèles, dans le monde des lettres, pourraient être aussi bien Claudel, Maritain, du Bos[3] ou Gabriel Marcel – pour se limiter aux adversaires catholiques de Gide que Klossowski a commentés ou côtoyés. Ou peut-être*

1. Ironiquement, la remarque sur le « type slave » est attribuée à Guy de Savigny.

2. KLS Ms 12, « Enfance parisienne », p. « 74 ». Texte dactylographié, corrections manuscrites. Voir aussi p. « 86 » une version antérieure du même passage.

3. Voir P. Klossowski, « En marge de la correspondance de Claudel et de Gide », *Les Temps modernes*, juin 1950 ; repris, remanié, dans *Un si funeste désir*, Gallimard, 1962 ; Ch. du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, Paris, Au sans pareil, 1926, rééd. Corrêa, 1947, et P. Klossowski, « Gide, Du Bos et le Démon », *Les Temps modernes*, sept. 1950, repris, remanié, dans *Un si funeste désir*, Gallimard, 1962 ; sur Jacques Maritain, voir André Gide, *Journal. I. 1889-1939*, édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1233-1237. Les deux premiers ont été commentés par Klossowski, le troisième peut être qualifié de théologien (« il avait occupé longtemps une chaire aux facultés de théologie », cf. *infra* p. 76) et d'avoir eu avec Gide un « entretien » sur *Corydon* à l'époque où Klossowski était à l'essai comme secrétaire de celui-ci.

faut-il voir en « l'autre vieux », plutôt qu'un adversaire de Gide, l'adversaire en Gide.[1]

(6) *L'emploi de l'initiale est un autre procédé important, mais il correspond rarement à la simple initiale d'un nom réel. C'est peut-être le cas de « B. »*[2] *pour Balthus, dans une occurrence isolée. Avec plus de certitude et de fréquence, dans les manuscrits comme dans le texte publié, c'est le cas d'un nom de lieu, « V. » pour Villeparisis en Seine-et-Marne, où les Klossowski ont habité entre 1950 et 1953 et où se déroule la scène du jardin rapportée au chapitre II du* Souffleur. *En témoignent la mention de Meaux et la lettre « V. » qui apparaît au chapitre suivant. Le toponyme de la cour de Rohan est employé tel quel dans le roman, ainsi que de nombreux noms de lieux parisiens. La question des domiciles, liée dans la vraie vie aux conditions matérielles précaires du couple, n'est pas indifférente dans la fiction. « Pour* Le Souffleur, *encore plus que pour* La Révocation, *les ambiances différentes où nous avons habité – notre maison à Villeparisis, l'appartement Régence de la rue du Canivet, l'hôtel de la cour de Rohan – comme autant de métamorphoses d'une demeure où coexistait une même physionomie, en pesant par leur simultanéité sur la conscience,*

---

1. Cf. Jean-Maurice Monnoyer dans *Le Peintre et son démon*, op. cit., p. 94-95 : « [Gide] incarna la lutte des deux France – la France janséniste et protestante d'un côté – la France gallicane de l'autre ; l'une dressée contre l'arbitraire ; l'autre conservatrice : lutte héréditaire qui, après la victoire des dreyfusards, est à l'origine de la manifestation de Vichy. Non qu'il ne penche plutôt dans un sens, mais Gide n'a éprouvé cette guerre des idées sur le terrain éthique qu'au sein de la bourgeoisie dont il était issu, tradition de propriétaires et de juristes, qui va de Calvin à Robespierre, et pour qui l'enjeu de ce combat était d'ordre esthétique : non pas du tout limité à un problème religieux. Opposé à la fois à l'idéologie de Taine sous-jacente aux *Déracinés* – à la tendance ultramontaine en littérature – Gide s'est considéré comme le négatif des tendances vichyssoises, étroitement imaginatives, dévotieusement moralisantes : comme le positif du négatif, entretenant par provocation la figure de l'anti-Gide dont Barrès était le spécimen. L'autre, quel qu'il soit, serait toujours le "convertisseur", qui ne démord pas de le ramener dans le giron de l'Église catholique. Du coup l'animadversion qu'il suscita dans son propre milieu social (chez Claudel en particulier, chez Du Bos qui à la fin se convertira) devient pour Klossowski le plus impondérable des motifs : la transmission chez autrui du regard coupable. »

2. Voir *infra* p. 106.

ont contribué à sédimenter mon expérience, jusqu'à la rendre inséparable du processus d'évolution du lieu. » [1]

Le nom de personnes réelles peut encore être remplacé par l'initiale d'un nom qui n'est pas le leur, ce qui implique un double codage, ou une fausse piste. C'est le cas de H. pour Pierre Leyris [2] *ou de U. pour Patrick Waldberg, dans le roman. « Derrière la vitre de l'une des impostes des placards donnant sur le salon se dessinait le large visage de U. qui, de là-haut, nous observait à notre insu. [...] Sa face néronienne, ses yeux à fleur de peau, son air blasé, sa taille enfin, l'indiquaient pour ce rôle [du colosse] que nous doutions fort de le voir improviser avec esprit de suite, tant il était d'humeur changeante, engagé dans mille projet que ses dépressions faisaient échouer » (p. 70)* [3]*. Les familiers et les connaisseurs peuvent reconnaître certains traits physiques, mais seuls des éléments extérieurs au roman publié permettent de confirmer l'identité des modèles, que ce soient des brouillons (qui contiennent l'initiale du nom ou du prénom réel) ou par ailleurs les témoignages de Michel Butor sur les répétitions de* ROBERTE ce soir*: « vous me proposiez le rôle d'Antoine, Denise serait naturellement Roberte, vous songiez pour Octave à Georges Perros avec qui j'étais très lié. Quant au cauchemar, vous n'hésitiez pas à proposer Patrick Waldberg pour le colosse et Jean Wahl pour le nain. »* [4]

---

1. *Le Peintre et son démon*, op. cit., p. 61-62.

2. « Toujours est-il que dès cette époque Pierre Leyris, mon plus vieux camarade, et pratiquement mon premier grammairien dans ma propre expression, avant de se révéler comme un maître de la prosodie dans ses traductions de la poésie anglo-saxonne, et de s'affirmer par là-même un grand poète, ne cessait pas de me mettre en garde contre l'imitation du Maître [Gide] » (*ibid.*, p. 99).

3. Cf. Pierre Klossowski, portrait de Patrick Waldberg, mine de plomb, 100 x 75 cm, 1955, et Pierre Klossowski, « Lettre à Patrick Waldberg », dans Patrick Waldberg, *Les Demeures d'Hypnos*, préface de Pierre Klossowski, éditions de la Différence, 1976, p. 9-13 : « Dès que je me mis à considérer le contour de ton crâne ovoïde, tes yeux à fleur de peau, parfois d'une dureté inquiétante, ces reflets de colère contenue, prête à exploser sur le malheureux qui la provoquerait, tout ceci contrastant avec de soudains attendrissements, – je ne pus me soustraire à une double présence que je dénommai aussitôt *Néron et Hérode* [...] » (p. 9).

4. Michel Butor, « Souvenirs sur le théâtre de société », *Cahiers pour un temps*, « Pierre Klossowski », 1985, p. 27-28.

Dans la discussion avec « la soucoupe volante » puis avec Merlin (voir Le Souffleur *chapitre* v *et les manuscrits*[1]*), à propos du Prix des Critiques, on peut reconnaître Maurice Nadeau derrière la lettre « N. ».*

Dans les brouillons, l'emploi de l'initiale est compliqué par le fait qu'elle peut être abréviation. Ainsi, dans tel feuillet, « O. » et « R. » (Octave et Roberte) désignent Pierre et Denise Klossowski. Les personnes réelles seraient désignées ici par l'initiale de leur nom fictif, à supposer que cela ait un sens.

Du reste, le procédé des clés romanesques dans leur diversité ne se distingue pas nettement de l'écriture épistolaire et de la complicité conversationnelle, comme en témoigne la lettre de Jean Carrive publiée ici : « AMS » pour Albert-Marie Schmidt ; « Lou Douka » pour (Giuseppe) Lo Duca, « Flohfloh » pour Flaubert, « Morve-Grillée » pour Robbe-Grillet.

« V. » peut désigner aussi le personnage fictif de Roberte ce soir, *Vittorio, Vittorio de Santa-Sede, incarnation de l'aventurier, « personnage vaguement inspiré par le cas de Malaparte, dont le double-jeu, à l'avant-plan du conflit du fascisme et des démocraties, précipite agréablement Roberte dans le divertissement qu'elle pense s'octroyer. »*[2]

« K. » semble une désignation transparente de l'auteur, dont Théodore Lacase est le double. Il apparaît comme un personnage « muet, à la physionomie slave, et qui gesticulait d'une manière obséquieuse » (p. 96). Dès la parution du Souffleur, *un critique fait allusion au procédé de Kafka. La référence est d'autant plus pertinente que Klossowski fait partie de la première génération de traducteurs de l'écrivain pragois, avec Pierre Leyris et Jean Carrive eux-mêmes. K. est aussi l'abréviation de Kierkegaard dans les notes de la traduction d'*Antigone[3]*. L'abréviation peut être aussi une manière de conserver l'anonymat dans un récit de cas, en psychiatrie ou en psychanalyse,*

1. Voir *infra* p. 82.
2. *Le Peintre et son démon*, op. cit., p. 60.
3. Sören Kierkegaard, *Antigone*, texte français et postface de Pierre Klossowski, Paris, Éditions Les Nouvelles lettres, collection « Avènement » n° 1, 1938.

ou dans la publication d'un journal comme celui de Gide. À mi-chemin entre étude de cas et fiction, un récit de René Laforgue, l'employeur de Klossowski au début des années 30[1]*, comporte un personnage (secondaire) nommé « K. »*[2]*. Ajoutons une autre allusion possible : en 1960, « K. » (ou « Monsieur K. ») est la désignation familière de Khrouchtchev, premier secrétaire du parti communiste soviétique, personnage haut en couleurs, à la fois amusant et inquiétant. Quel rapport ? L'initiale est un moyen, pour la presse et pour les Français, de désigner l'étranger, ou celui qui passe pour tel en raison de son apparence, ou de son nom, celui dont on ne fait pas l'effort de prononcer le nom complet. Klossowski, quoique né à Paris, se sentant écrivain français, est né allemand, d'origine polonaise : il n'acquit la nationalité française qu'en 1925. K., dans le roman, par rapport au nom bien français de Théodore Lacase, incarne de manière ironique la menace de l'étranger, qui vole à l'auteur son œuvre et sa propre famille.*

L'évocation par Klossowski de son épouse et de sa propre personne ne va pas sans humour : Roberte va chez Chanel et chez Dior pour s'acheter des vêtements, K. fait de grands gestes « obséquieux », il emmène Roberte en Rolls ; Guy, on l'a vu, décrit le couple comme « insignifiant, s'ils n'étaient maléfiques et pervers ».

À la différence du narrateur du Souffleur, *patient du Dr. Ygdrasil, Klossowski n'a jamais suivi de cure psychanalytique. Il s'est exprimé sur la psychanalyse dans deux textes : en public, dans la réponse à l'enquête de la revue* Volontés *en 1938 et, en privé, dans les notes autobiographiques de date inconnue publiées en 2015. Le questionnaire de Jules Monnerot*[3]*, entre autres questions plus générales, porte sur l'éventuelle survivance des « directeurs de conscience (papes, prêtres,*

---

1. Alain Arnaud, *Pierre Klossowski*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Les contemporains », 1990, p. 186.

2. Docteur René Laforgue, *Misère de l'homme*, récit, Paris, éditions Denoël et Steele, 1932.

3. Jules Monnerot, « Enquête / Il y a toujours eu des directeurs de conscience en Occident », *Volontés*, n° 14, février 1939, p. 3-6 ; n° 18, juin 1939, p. 1-3.

réformateurs, pasteurs) » dans la société contemporaine, sous la forme des politiciens, savants, éditeurs ou médecins, en particulier psychanalystes. Il est frappant que Klossowski se saisisse de cette dernière suggestion, et s'y limite, pour formuler sa réponse. La question retranscrite avant sa réponse est la suivante : « Pensez-vous que la société où nous vivons, la communauté historique dont nous sommes membres, ait atteint une sorte d'âge adulte qui lui permette de se passer de directeurs de conscience ? » La réponse traite non seulement de la psychanalyse mais de la paranoïa :

> *Être coupable ou ne pas être*, voilà le dilemme dont l'homme contemporain a un sentiment si profond qu'il lui a fallu inventer la psychanalyse pour se contraindre à l'existence coupable tout en se donnant l'illusion d'une liquidation scientifique du sentiment de culpabilité. Le psychanalyste lui apprendra que ce sentiment n'aura été qu'un dangereux cauchemar, qu'une autosuggestion sous l'emprise de laquelle il ne pouvait vivre.
>
> En fait, la psychanalyse n'est qu'une sécularisation de l'examen de conscience chrétien. Mais alors que le *directeur de conscience* établit une dépendance transcendantale de l'âme relativement à Dieu, le psychanalyste s'évertue à détruire non pas cette dépendance, ce qui lui est impossible, mais l'organe qui en rend compte et qu'il appelle le *surmoi*.
>
> Ce *surmoi* – c'est le cas clinique le plus général – a empêché le sujet de vivre et de bénéficier des conditions de vie de l'ambiance. Le sujet a développé au cours de sa névrose un système d'interprétation d'où il ne sort plus si on ne vient l'en libérer. Mais ce que l'on est convenu d'appeler névrose ici, est en réalité le détournement d'une ferveur de son vrai but. Au sein d'un monde foncièrement sceptique, la ferveur du sujet, ne trouvant pas de référence justificatrice, s'enferme dans un état incommunicable et asocial. Alors, incapable de par sa nature de replacer le

> surmoi dans un monde de références qu'il ne cherche au contraire qu'à réfuter, le psychanalyste désarticule le surmoi pour permettre au sujet de vivre dans un monde qui ne possède aucune référence propre à le justifier.
>
> [...] On m'objectera peut-être que le vrai but du psychanalyste est de faire prendre conscience au sujet de la responsabilité que lui impose la réalité d'autrui.
>
> En particulier dans les cas de paranoïa qui inclinent le sujet à projeter dans autrui ce qu'il censure au-dedans de lui-même.
>
> Or, si l'on expliquait le psychanalyste lui-même selon la théorie de la projection, il ne manquerait pas d'apparaître comme l'*exponent* de la paranoïa collective d'un ordre social donné.[1]

À la lumière de cette réflexion, la « guérison » de Théodore, au dernier chapitre du Souffleur, *doit être examinée avec précaution. Il ne s'agit pas d'un succès du Dr. Ygdrasil, ni d'une réconciliation avec le monde réel, ou avec le monde contre-utopique gouverné par « M. », mais plutôt d'une nouvelle utopie, d'inspiration fouriériste, qui naît à l'instigation de Roberte, à partir de la pratique du théâtre de société. C'est le monde qui s'accorde à la « ferveur » de K. plutôt que l'inverse.*

Dans les « Notes autobiographiques », Klossowski formule la raison pour laquelle il n'a pas suivi de cure, ainsi qu'une analogie entre la psychanalyse et l'activité d'écriture :

> Ma fréquentation des milieux psychanalytiques fut d'ordre purement intellectuel. Donc à aucun des moments moralement critiques que j'ai vécus je n'ai songé à me soumettre à un traitement analytique. Je pense que ma formation catholique romaine, mais aussi mon intérêt toujours profond pour les arguments théologiques – du côté de la pensée calviniste et luthérienne et enfin pour les gnostiques –

1. *Ibid.*, p. 40-42.

ont prévalu chez moi contre tout esprit élucidateur analytique qui prétend démasquer comme autant de phantasmagories et de complexes les formes et l'expression de la sensibilité religieuse et cela jusque dans les créations de l'art.

Bien loin de nier la *pathologie* et ses aspects négatifs – c'est au contraire pour mettre en relief la *fécondité* qui transparaît toujours dans l'ambiguïté des phénomènes pathologiques que j'ai commenté des figures aussi différentes que le sont Sade et Nietzsche.

Ma façon de procéder dans pareilles investigations n'en est pas moins proche de la méthode analytique : s'identifier entièrement avec tous les penchants d'une âme, revivre ses situations et adopter ses principes dans les applications que cette âme propose de donner en exemple comme aussi ses répugnances.

[...]

Le fait de produire finalement des *personnages* (soit de me dédoubler), le travail même de pareille élaboration – mais aussi de décrire des *situations se muant en physionomies* – tout ceci m'a rendu imperméable à une science donnant lieu à des dissensions.[1]

*

Comme on peut le constater, les clés sont hétérogènes, et à l'intérieur d'une même catégorie, les modalités varient. Les personnages entretiennent des rapports variables à l'égard de leur modèle.

Inutile de dire qu'en matière de clés, comme, plus largement, en matière de décryptage, on ne trouve le plus souvent que ce que l'on cherche. Il est facile de commettre des erreurs et des commentateurs pourtant avisés en ont commises, qui ont cru reconnaître en Guy de Savigny Georges Bataille ou Georges Lambrichs. Ici aussi, des erreurs ont pu être commises, toutes les clés n'ont pas été déchiffrées dans cet exercice illusoire qui

1. Pierre Klossowski, « Notes autobiographiques », art. cit., p. 49-50.

n'obéit pas à des règles fixes. Au lecteur de se faire sa propre idée, ou de s'en désintéresser pour choisir un autre mode de lecture et apprécier à leur juste valeur les manuscrits d'un maître de la prose.

« Mon livre n'est pourtant par un roman à *clé », déclare Klossowski au journaliste de* La Tribune de Lausanne, *après la remise du Prix de mai. Cela peut paraître une dénégation de circonstance. Mais quelques années plus tard, en préparant la réédition de la trilogie de Roberte sous le titre* Les Lois de l'hospitalité, *il écrit :*

> *Le Souffleur ou le Théâtre de société* repose sur un système de signes que régit la loi propre de la pensée avec ses divers degrés d'intensité. Le lecteur y est sollicité par cette loi même. Il n'a pas besoin de la deviner. Ceux qui ont lu avec intérêt ont appliqué automatiquement la règle. *Ceux qui ont cherché des clés ont perdu leur temps*. Il n'était que de suivre Théodore dans sa recherche pour comprendre son cas avant lui. On se demande alors si Théodore s'en ira avec la femme de K. ou si pour revenir à lui-même et parler en tant que K. il retrouve enfin Roberte. Tout reprend sa place, parce que rien n'a bougé. Et cependant la fin ne ressemble pas au commencement. Le mouvement est à l'intérieur du lecteur et des personnages. Mais les personnages eux-mêmes ne sont que des intensités ou des absences d'intensité selon les hausses et les baisses de la pensée.[1]

La recherche des clés permet de satisfaire une curiosité légitime, de mettre les lecteurs sur un pied d'égalité – relatif – et de mieux mesurer ainsi la part d'invention, qui est infiniment supérieure à la part biographique. En quoi consiste cette part d'invention, alors ? Dans une fable contemporaine, qui montre les liens familiaux, les institutions civiles et les troubles politiques, à travers le prisme du fantasme. Plutôt que d'interpréter à nouveaux frais la fiction klossowskienne, il s'agit de

1. *Du signe unique*, op. cit., p. 64 (je souligne).

donner des points de repère au lecteur désintéressé ou désorienté, de remettre en mouvement (« à l'intérieur du lecteur et des personnages ») un texte qui peut sembler figé dans le passé à cause des allusions de moins en moins faciles à décrypter.

De ce point de vue, on peut se démarquer des amis écrivains de l'auteur. Michel Butor écrit à Perros : « Mon vieux Georges, / Je viens de recevoir et de lire Le souffleur ou le théâtre de société *de P.K. Certainement c'est le côté à clefs qui est le plus amusant. »*[1] *Brice Parain au même : « J'ai lu* Le souffleur *pendant ces jours de la Toussaint. Ce n'est pas tout à fait clair dans le détail, mais c'est amusant, et enlevé, somme toute. J'aime mieux que* La révocation. *J'ai l'impression qu'avec le métier que Pierre a acquis là, la prochaine fois ce sera tout à fait très bien. »*[2] *Perros lui répond : « Le bouquin de Pierre K., oui, amusant, par son côté-clé, et cette façon qu'il a de traverser le quotidien, prusse et slave. Têtue et insouciante. On s'y perd un peu, lui aussi, mais pourquoi pas ? Ce n'est pas un miniaturiste, il peint ou regarde grandeur nature, et un peu plus que nature, pour obtenir les drapés de l'espace mental. Il y faut, aujourd'hui, un certain courage. Et un certain isolement. »*[3] *Perros n'est pas beaucoup plus inspiré quand il écrit à Gustaf Bjurström : « Avez-vous lu le Souffleur de Klossowski ? J'aimerais savoir votre avis. J'ai l'honneur et l'embarras de figurer dans le carnaval, ainsi que Butor. On a bonne mine. C'est d'un comique très singulier, très Europe centrale, entre le canular et la méditation. »*[4] *Mais comme le dit Brice Parain, le roman suivant sera « tout à fait très bien » :* Le Baphomet *(Le Mercure de France, 1965), à moins qu'il s'agisse des* Lois de l'hospitalité *elles-mêmes qui paraissent la même année et qui, d'après Klossowski, forment un « quatrième ouvrage » par rapport aux trois autres qu'il réunit en un volume*[5]*.*

---

1. Michel Butor / Georges Perros, *Correspondance*, op. cit., lettre 65, Paris, le 5 novembre 1960, p. 61-62.

2. Brice Parain / Georges Perros, *Correspondance*, op. cit., lettre 2, p. 30.

3. *Ibid.*, p. 31.

4. Georges Perros, *Lettres à Carl Gustaf Bjurström. 1958-1976*, préface Maxime Caron, Rennes, La Part commune, 1998, lettre 38 [1960], p. 43.

5. Voir *infra* p. 44.

« Encore faut-il préciser que Pierre K. et son épouse sont ici des personnages de roman et qu'il y aurait témérité à les confondre avec M. et Mme Pierre Klossowski », comme l'écrit Maurice Nadeau. Sans minimiser la perversité qui s'exprime dans la trilogie de Roberte et dans de nombreux tableaux, il convient de rappeler, ou d'informer le lecteur, que, dans la réalité vécue, cette violence est restée dans la sphère du pur fantasme. On a pu, encore récemment, entretenir la confusion en décrivant les Klossowski comme un « couple sulfureux » et le mari comme un « libertin », en mêlant, à un témoignage personnel et à une réflexion pertinente sur le consentement, des faits biographiques erronés.[1] *L'œuvre appartient à une culture littéraire de la violence sexuelle, comme l'a montré Anne-Marie Lugan dès 1980*[2]*. Elle a du moins le mérite d'exposer cette violence, sans la réaliser – autrement que par cette exposition –, et de l'infléchir dans une direction qui tend parfois à la renverser et à la critiquer. Les manuscrits du* Souffleur *montrent bien que le personnage d'Octave, dans les deux volumes précédents, est une caricature. L'influence positive de Denise Klossowski sur l'évolution de la pensée et de la création de son mari ne saurait être négligée, quelles que soient l'idiosyncrasie et la « monomanie » de celui-ci. La réaction de l'épouse en tant que « sujet »*[3] *joue un rôle important dans* La Révocation de l'Édit de Nantes *et surtout dans* Le Souffleur. *Il y a quelque chose de*

---

1. Nancy Huston, « #MeToo ou les fracassées du “oui” », *Libération*, 29 juin, 2018 : « Est-il pertinent de signaler que Denise Klossowski était une jeune Juive rescapée des camps de la mort en 1945, et son libertin de mari, un Polonais catholique dont les parents faisaient partie de l'élite artistique ? » Pierre Klossowski, petit-fils du chantre de la synagogue de Breslau, était juif par sa mère. Denise Morin-Sinclaire, « [i]ssue d'un milieu musicien, écossais et protestant » (dossier de presse de *Roberte*, film de Pierre Zucca, Filmoblic, 1978, [p. 15]), de mère américaine (d'origine écossaise) et de père français, ne mentionne pas d'origines juives (Isabelle Sobelman, *Denise Klossowski. Le 16 octobre 2002*, Paris, La Différence, « Littérature », 2007, p. 17-22). Elle a été déportée – et son premier mari assassiné – pour faits de résistance (*ibid.*, p. 29-39).

2. Anne-Marie Dardigna, *Les Châteaux d'Éros ou les Infortunes du sexe des femmes*, Paris, Librairie François Maspero, collection « PCM/ Petite collection Maspero », 1980.

3. Voir *infra* « Retour sur le Souffleur », p. 42.

Denise elle-même dans l'œuvre de Pierre Klossowski. C'est une des « clés » à la fois les plus évidentes et les plus mystérieuses du Souffleur.

Note sur l'établissement du texte

Étant donné la complexité du récit et l'hétérogénéité des fragments manuscrits, nous avons adopté une transcription linéaire simplifiée, de manière à donner une meilleure lisibilité au texte. L'ordre des feuillets tels qu'ils sont conservés n'étant que rarement significatif, nous avons opéré un classement en dix parties. À chacune d'elles nous avons donné un titre.

Sauf exception, justifiée en note, nous publions dans le corps du texte seulement les passages non biffés par l'auteur. En effet, Klossowski compose ses œuvres en rédigeant des premiers jets de un ou deux feuillets, puis en choisissant et en organisant un certain nombre d'entre eux. Les passages non retenus mais non biffés revêtent ainsi un intérêt particulier.

Nous avons distingué les abréviations destinées à occulter un nom et les abréviations d'ordre purement pratique. Dans le second cas, nous avons rétabli le nom complet, par exemple : « R[oberte] et O[ctave] *» pour «* R. et O. *» Les crochets sont utilisés pour toute intervention éditoriale, y compris pour les titres, les chapeaux introductifs et les lectures conjecturales, mais pas pour certains éléments typographiques ou orthographiques comme les parenthèses non fermées ou de rares accords oubliés. Les majuscules ont été accentuées, le cas échéant, conformément à l'usage actuel.*

Guillaume Perrier

Résumé du Souffleur

Prologue. Le narrateur, avec son jeune confident Lucien, assiste à une « morne saynète », un « spectacle anonyme » intitulé Le Purgatoire, *dans lequel joue « le Maître », « le Guide », « le Vieux », qui est pourtant mort. À la fin du spectacle apparaît une salutiste qui fait la quête « pour les misères cachées ». On apprend qu'elle est la filleule du Vieux.*

*Chapitre I. Après des bribes de souvenirs ou de rêves de propos tenus par le Vieux, « par une belle journée d'avril », le narrateur se rend dans les jardins du Palais-Royal, où il rencontre un « autre vieux », lecteur d'*Aspects de la France *(journal de l'Action française) : « le sinistre docteur Rodin ». Ce dernier le fait asseoir dans son fauteuil roulant et lui fait voir Roberte « vêtue d'un tailleur turquoise », se caressant dans la végétation*[1]*.*

Chapitre II : « Lettre au docteur Ygdrasil ». Le narrateur écrit à son médecin pour répondre à la question : « Qui est Roberte ? » *La confusion entre réalité et fiction fait suite à la publication d'un ouvrage. Le narrateur fait le récit d'une scène passée pour incriminer le docteur : séjournant chez lui près de Meaux*[2]*, Ygdrasil, H. (autre de ses patients) et Guy, observent et commentent les attitudes de Roberte ; H. semble trahir un secret en disant : « On ferait facilement de Roberte une hôtesse de Longchamp » ; Roberte accorde ses faveurs à Guy.*

Chapitre III. Portrait de Guy de Savigny, ami proche du narrateur. L'identité de ce dernier, et le trouble de l'identité, sont précisés à cette occasion : « J'écris pour moi, Théodore

---

1. Cf. *Roberte folle de son corps*, crayon de couleur, 125 x 145 cm, 1983 ; *Roberte folle de son corps*, crayon de couleur, 175 x 150 cm, 1983.
2. Dans une ville qui sera nommée « V. » à partir du chapitre suivant.

Lacase[1]*, et Guy m'assimile à un certain K. qui, lui, écrit pour tout le monde ». L'Hôtel de Longchamp est présenté : institution instaurée par « M. », par laquelle le fisc taxe « les appas de nos épouses selon des catégories diversement établies et cela d'autant plus fortement qu'avec plus d'appas constatés elles auraient eu moins d'enfant ». Rendez-vous avec Guy au café Terminus de la gare Saint-Lazare. Ils observent une salutiste faisant la quête, qui semble être Roberte alors que celle-ci devrait être chez Chanel avec Gilberte : dialogue entre le narrateur et la salutiste.*

Chapitre IV. De retour chez lui, en attendant la séance prévue le soir même, le narrateur se remémore les « répétitions » de Roberte ce soir, *commencée « depuis des mois », avec ses « deux amis », Merlin et Raphaël. Portrait de Merlin. Roberte revient de chez Chanel, en même temps qu'arrivent Merlin et Raphaël. Elle nie avoir fait la quête près de la gare Saint-Lazare. Apparition de U., convié « huit jours auparavant » pour jouer le rôle du colosse. Lecture d'un article de K. dans* Match *sur l'Hôtel de Longchamp. Lors de la séance de répétition qui suit, la salutiste fait son entrée et lutte physiquement avec Roberte. Merlin et la salutiste se mettent au piano. D'après Guy, U. a emmené Roberte.*

Chapitre V. Le narrateur va voir Jérôme, leur fils, dans sa chambre, à la veille de son départ en vacances. Quand il revient, Guy, qui a fait une chute, est entouré des autres convives. Merlin, Raphaël et le narrateur se rendent dans une pharmacie de nuit. En rentrant, le narrateur est foudroyé par la vision de Roberte assise en bonne compagnie à la terrasse d'un café du boulevard[2]*. Dulaure, « jeune reporter photographe », invite Merlin et le narrateur à se joindre à eux. Félix, un adolescent,*

1. Le narrateur sera nommé Théodore (Lacase) jusqu'au dénouement du chapitre XIV.

2. On reconnaît le boulevard Saint-Germain, notamment grâce à la mention de la statue de Diderot. Lettre (carte postale) de Jean Carrive à Pierre Klossowski du 9 juillet 1959 : « Je conserve aussi le meilleur souvenir du Flore après, Waldberg si gentil, si émouvant, alors que j'avais bêtement gardé de lui un mauvais souvenir, il y a X ou XI Ans – comme si l'on pouvait garder un mauvais souvenir des Amis de Pierre K. ! » (KLS C).

tient la main « de sa prétendue tante ». Passage de deux motards, dont l'un Léon, « l'Adonis de la maréchaussée », échange quelques paroles complices avec Roberte. Cette dernière se met à faire la quête, devient l'objet des convoitises d'un mendiant et de légionnaires qui jouent aux cartes. Bagarre entre les légionnaires et des Américains. Apparition de K., qui emmène Roberte « dans une grosse Rolls ». De retour à la maison, le narrateur et Merlin retrouvent la salutiste profondément endormie.

Chapitre VI. Le lendemain, le narrateur trouve à son réveil un mot de Roberte, partie à la gare pour emmener Jérôme en vacances. Il se rend à l'hôtel du Beaujolais, près du Palais-Royal, pour voir Guy et obtenir des éclaircissements sur les événements de la nuit précédente. Guy n'y est pas. Le narrateur se rend au « Club du Livre »[1] *pour régler une affaire avec E., qui lui dit que Guy vient de passer avec Roberte, avant de quitter Paris. Sur le chemin d'un rendez-vous avec Merlin au café de la Mairie (place Saint-Sulpice), le narrateur croise la « soucoupe volante », une ancienne connaissance pleine de fiel. Avec Merlin, il parle du Prix des Critiques et de N. puis, à l'invitation de Merlin, il se rend chez un couple d'amis cour de Rohan, qui n'est autre que K. et son épouse Valentine. Guy est présent. La situation est explosive, un quiproquo s'instaure entre l'agitation politique et le trouble du narrateur, qui reconnaît sa propre épouse et son propre fils, en ceux de K. Il quitte les lieux précipitamment avec Merlin, qui essaye de le ramener à la raison. Il voit dans la vitrine de la librairie le Divan ce qu'il croit être ses propres livres sous le nom de K. La discussion, et*

---

1. Entre 1960, Klossowski a contribué à quatre ouvrages pour le Club Français du livre, 8 rue de la Paix à Paris (traduction du *Gai savoir* de Nietzsche et de la *Vie des douze césars* de Suétone, préface à *Un prêtre marié* de Barbey d'Aurevilly et postface à un volume de Sade). Jean Carrive et surtout Pierre Leyris (en tant que co-directeur des œuvres complètes de Shakespeare) ont travaillé eux aussi pour cette société d'édition par correspondance alors à la pointe de l'innovation, aussi bien commerciale que typographique. Outre les classiques français et étrangers, elle s'est distinguée par la publication de livres d'art comme *L'Art magique* d'André Breton (1957) et la diffusion d'ouvrages de jeunes auteurs contemporains, comme *La Modification* de Michel Butor (1959).

les péripéties, se poursuivent dans la brasserie Lipp, où K. et Valentine arrivent à leur tour.

Chapitre *VII. Quand Théodore se réveille le lendemain, Guy lui dit qu'ils ont passé la journée de la veille à empêcher que Ygdrasil le fasse interner, à cause de l'esclandre chez les K. La longue conversation qui commence*[1] *entre les deux personnages vise à élucider les événements passés et les hallucinations de Théodore. Mais Guy, loin de remettre en cause l'existence de K. et de sa femme, explique à Théodore comment K. a épousé Valentine, secrétaire d'Ygdrasil, fausse veuve du docteur Rodin.*

Chapitre *VIII. Poursuivant la discussion, Guy raconte à Théodore la visite qu'il a faite chez un libraire du passage Choiseul, lors d'un précédent séjour à Paris. Après une négociation pour un livre précieux, le libraire lui a proposé d'assister sans être vu, grâce à un stéréoscope, à une scène où « la V. K. », Valentine K., se livrait à trois garçons. Le même soir, Guy s'était rendu chez les K. et avait écouté la lecture de* Violette ou une soirée en harmonie, *la nouvelle pièce de K., qui lui était apparue comme un décalque du livre de Théodore,* Roberte ce soir. *Mais le résumé qu'il en donne est très différent : la pièce se déroule à l'époque de Louis-Philippe ; le héros, Gerfaut, introduit une aventurière dans un phalanstère qu'il est chargé d'espionner ; il y crée une nouvelle classe, celle des contemplatifs, avant de créer son propre phalanstère.*

Chapitre *IX. Guy apprend à Théodore que la femme de K. lui a remis un chèque à l'intention de Roberte.*

Chapitre *X. Le lendemain, il est allé déposer le chèque à la banque, où il a rencontré le docteur Ygdrasil. Ce dernier avait ouvert un compte à Madame Rodin dans cette banque, du temps où elle était sa secrétaire. Il ressort de la discussion que le premier mari de la femme de K. ne serait pas vraiment mort et qu'il aurait reparu sous l'identité d'un « chiropractor » chez lequel K. aurait emmené sa femme. Le faux mort attendrait*

---

1. Les chapitres vii à xi sont occupés par une longue discussion du narrateur avec Guy de Savigny, qui contient elle-même plusieurs récits rétrospectifs.

des soubresauts politiques en cours[1] *l'occasion de reparaître sur le devant de la scène.*

Chapitre XI. *Guy en vient ainsi à raconter à Théodore toute l'histoire du docteur Rodin, collaborateur qui tenait sa jeune épouse résistante à sa merci, pendant l'Occupation. Valentine et Roberte auraient échangé leur identité après l'assassinat manqué de Rodin par des résistants. Avec ses « répétitions », Théodore aurait involontairement incité son épouse à refaire appel à Valentine K.*

Chapitre XII. *Théodore se rend chez Ygdrasil, qu'il n'a pas vu depuis le séjour à V. Après avoir décidé de ne pas le faire, il lui raconte tout ce que Guy lui a dit sur les deux Roberte, ainsi que les événements des jours précédents, notamment sa visite chez les K. Il lui parle du premier mari de Roberte (ou de Valentine K.) et de ses avatars : le docteur Rodin, le docteur Laurence, le chiropractor, le libraire du passage Choiseul, auxquels il ajoute l'oncle Florence, rencontré chez sa belle-mère. Ygdrasil propose à Théodore de faire venir en même temps Roberte et Valentine au passage Choiseul pour vérifier leur identité grâce au stéréoscope du libraire. Théodore lui raconte comment les deux femmes se sont déjà trouvées en présence lors de la dernière répétition. Arrivent une femme et un enfant qui prétendent être la femme et le fils de Théodore, mais il ne les reconnaît pas. Théodore finit par partir en traitant Ygdrasil de « fakir ».*

Chapitre XIII. *Le narrateur raconte une visite passée, « peu avant notre retour chez nous », de sa belle-mère, en compagnie d'un vieillard, l'oncle Florence. La belle-mère parle de leur vie à Cannes en 1946, d'une gaine à paillettes et d'un tailleur turquoise que l'oncle Florence aurait offert à Roberte, d'un numéro que la jeune femme aurait fait à Nice chez le consul américain. Roberte fait son apparition, alors qu'elle devrait être en Savoie, et Théodore croit reconnaître en elle la « prétendue femme de K. » Au cours d'une dispute, l'oncle Florence en vient à malmener l'épouse et finit par lui lancer : « Je suis ton maître*

1. Allusion au coup d'État des généraux.

pour l'éternité ! », « Reconnais ton seul époux, qui sera aussi le dernier. » Le narrateur donne un coup de béquille sur la tête du vieillard.

Chapitre XIV. *Le narrateur se réveille d'un étourdissement au cours duquel les événements récents repassent dans son esprit. Il revient à lui en disant : « Roberte, Roberte seule pouvait m'avoir procuré la* Violette *de Théodore, ou le brouillon de ce texte, et toutes les annotations les plus intimes, sur lesquels moi, K., j'avais improvisé... Moi... K. ! »*

Épilogue. *Le narrateur rouvre les yeux un matin sans reconnaître son domicile, dans un hôtel Régence, chez Théodore Lacase. Autour de lui sont rassemblés tous les personnages qui ont joué un rôle dans les aventures qui l'ont opposé à Théodore. On l'appelle K. Roberte lui dit qu'ils ont enfoui Théodore dans son propre esprit. M. a démissionné, il vient s'excuser. Une troupe d'enfants fait irruption, emmenée par Jérôme. Ce sont les enfants que Roberte a eu des différents hôtes. « Vive les lois de l'Hospitalité ! » Roberte a acheté l'hôtel de Longchamp pour y installer tout ce monde. K. pleure de joie. « Vraiment, c'était là une journée dont on se souviendrait... »*

G. P.

I. Retour sur l'œuvre

[P. Klossowski, « Retour sur le souffleur », extraits]

[Fragments postérieurs d'une dizaine d'années à la publication du Souffleur, *conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet dans le même dossier que les manuscrits du roman (KLS Ms 4).]*

Retour sur le souffleur

Peu à peu le proche entourage de Théodore, notamment son confident Guy de Savigny – proprement le *Souffleur* – exploitant chez Théodore sa malsaine curiosité du passé de Roberte – lui apporte les preuves apparentes [...] d'un inconcevable concours de circonstances : Roberte et Valentine à la suite de leur activité de résistantes se seraient jurées de s'assister mutuellement dans des situations inextricables : l'une prenant la place de l'autre.

[...]

*

Roberte a ainsi distribué les rôles : le Souffleur Guy de Savigny répandra de fausses rumeurs sur son passé – l'oncle Florence jouera le rôle du faux-mort – le Dr. Rodin – les amis Merlin et Raphaël qui prennent part aux répétitions se tiennent à l'écart du stratagème – doutant qu'il puisse réussir – alors que le Dr. Y et Savigny agissent de concert avec Roberte[.]

*

L'*arrière plan du Souffleur* suppose les *deux premiers volets* de la trilogie – en ce sens que l'*auteur de Roberte ce soir* / n'est pas ici le vieil Octave / mais en quelque sorte le *successeur* (du premier mari de R[oberte] veuve d'un personnage censé mort ou disparu (au gré des événements)) – [1]

Dans le *Souffleur* – c'est Roberte qui prend en mains la machinerie exorcisante : pour *guérir* de son obsession l'auteur

1. Phrase entourée.

de *Roberte ce soir* elle va mettre *à l'épreuve* chez K. l'idée de l'épouse *inéchangeable*, qui fonde précisément les *Lois de l'hospitalité*. À cet effet, Roberte (la salutiste) doit pousser le *délire* de son époux à l'extrême et ne craint pas de recourir au stratagème du dédoublement de sa propre identité (les « deux femmes » qu'elle même interprète alternativement) dans les « répétitions » de l'injouable comédie comme dans les intervalles quotidiens. D'où la paranoïa[1] de K. devenant Théodore projetant son identité sur un prétendu rival, auprès de qui Roberte joue le rôle de Valentine. Le dédoublement se reproduit en chaîne chez d'autres protagonistes – le vieux Rodin, l'oncle Laurence etc. dans l'esprit malade de Théodore – à l'exception du psychiatre [et] de Savigny – qui comme v[ou]s dites sont en vain les « correctifs » institutionnels dans le récit et soutiennent la supposition des « deux femmes » – alors que R[oberte] est en fait le seul des personnages à représenter la parfaite santé d'esprit. K. ne consent à redevenir lui-même qu'au moment où il est accueilli comme l'*hôte étranger* par la seule et même, inéchangeable Roberte [...].

*

Dès sa lecture du *Souffleur*, Roland Barthes notamment s'étonnait qu'on ait pu taxer d'obscurité une intrigue qu'il jugeait aussi limpide que classique[.]

[...] Lire *Les Lois* notamment la [*Révocation*] et le *Souffleur* du seul point de vue d'Octave ou de Théodore, et ne traiter le pers[onnage] de R[oberte] que comme l'objet d'une parole – c'est supprimer les réactions à cette parole du personnage en tant que *sujet*.

1. Une reformulation de la suite de la phrase est ajoutée en marge : « D'où la paranoïa du narrateur conjugal – K. devenant Théodore Lacase projetant son identité sur un prétendu rival[,] K.[,] lequel délèguerait son épouse Valentine pour jouer Roberte à la place de Roberte Lacase à la demande même de celle-ci ».

[Pierre Klossowski, « à propos du Souffleur »]

[« Lettre de Pierre Klossowski à l'auteur[1]*, Noël 1984 », dans Anne-Marie Lugan-Dardigna,* Klossowski, l'homme aux simulacres*, Paris, Navarin, 1986, p. 113-115.]*

à propos du Souffleur

Il convient de rappeler ici que la trilogie des Lois de l'Hospitalité dans son édition définitive forme comme un *quatrième ouvrage* du point de vue de la lecture, en ce sens que augmenté d'une préface et d'une postface, il redistribue, en 1965, les trois versions déjà publiées qui se lisaient auparavant à des dates différentes, en ordre dispersé (*Roberte ce soir*, en 1954, la *Révocation*, en 1959, le *Souffleur*, en 1961).

Lus dans leur juxtaposition définitive, la *Révocation* en premier volet du triptyque, *Roberte ce soir* au centre, le *Souffleur* en dernier volet, – la « trilogie » se compose en fait de deux variations sur un thème – soit *deux comportements possibles* du personnage de Roberte, donc deux réactions à l'égard d'un texte placé en abyme, *imaginaire* relativement aux événements censés réellement survenus, relatés dans le premier et le dernier roman : *Roberte ce soir*. Déjà dénoncée comme calomnieux ouvrage du prof[esseur] Octave et délibérément censuré par son épouse, Roberte « l'inspectrice », cette comédie théologique devient le point de départ de l'intrigue du *Souffleur*.

Roberte y apparaît dans une condition sociale toute différente : non plus « inspectrice », mais jeune *salutiste*, déjà veuve d'on ne sait quel personnage prétenduement défunt, désormais remariée à un certain K., le narrateur.

Après avoir relaté les circonstances mystérieuses de sa rencontre avec la salutiste, quêtant pour le repos de l'âme de son illustre parrain, le maître spirituel de K. – brusquement

1. Lettre personnelle de Pierre Klossowski à Anne-Marie Lugan-Dardigna, adressée à l'occasion de ce travail critique.

le narrateur se déclare être Théodore Lacase, l'auteur de *Roberte ce soir*, et dénonce K. comme son plagiaire. Que s'est-il passé ? S'avisant de mettre en scène la pièce injouable en théâtre de société, Théodore hanté par la vie antérieure de la jeune veuve, exige de la salutiste d'interpréter son propre personnage à seule fin de l'amener à trahir sa vraie nature et ainsi le secret de son passé. Et Roberte relève le défi.

Selon la salutiste, les Lois de l'Hospitalité ne sont rien d'autre qu'une tentative déguisée pour exorciser dans l'épouse « inéchangeable », prêtée à un quelconque étranger, l'*aventurière* virtuelle que promet sa captieuse physionomie. Aussi bien, prenant en mains à son tour la machinerie exorcisante, pour éprouver et guérir Théodore de l'image obsédante de l'aventurière, la salutiste n'hésite-t-elle pas de recourir au stratagème du dédoublement de sa propre identité. Alternant l'interprétation de son rôle, tantôt médiocrement, tantôt à souhait, elle arrive à accréditer la rumeur qu'une autre femme, au gré d'une ressemblance stupéfiante, Valentine, précisément l'épouse de K. le plagiaire, la supplante au cours des *répétitions* comme dans les moindres circonstances de la vie conjugale de Théodore. De quoi pousser à l'extrême le délire du narrateur. Le voici pris au piège de sa suspicion paranoïaque. Croyant vivre avec la salutiste, vivait-il depuis toujours avec Valentine, serait-ce elle l'aventurière accomplie, la secrète Roberte qu'il désirait ? Jusqu'au moment où, répondant soudain au nom de K. le plagiaire, le narrateur se réveille dans la demeure du couple Lacase. Entourée de tous les complices de l'intrigue, la salutiste lui annonce la disparition de « Théodore ». Effrayé d'abord mais bientôt rasséréné, au seul mot de Roberte : « *Vous serez mon hôte désormais !* » le narrateur consent toutes choses égales d'ailleurs à redevenir *lui-même*.

[Jean Carrive, lettre à Pierre Klossowski, 10 nov. 1960]

[Lettre dactylographiée, corrigée et annotée à la main (les notes de l'auteur sont indiquées par un astérisque, comme sur le document original), conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet sous la cote KLS C. Feuillet A4 recto-verso et demi-feuillet recto-verso. L'achevé d'imprimer du Souffleur *datant du 19 octobre 1960, il s'agit de la réponse à l'envoi du livre imprimé.]*

La Girarde, ce Jeudi soir, 10/XI/LX

Je voulais vous téléphoner, mon bien cher – et puis, la pensée de vous déranger, la pensée (de la dépense, sans jeu-de-mots !) pour un simple blablabla m'en ont retenu ; pourtant ce refoulement m'est pénible ! Je voulais vous dire que de + en + le style du Souffleur me paraît remarquable et plein d'allure (le soin de la syntaxe, de la concordance des temps, du ne explétif, et cette tentative qui me hante depuis des années, d'insister sur le *NE* tout seul (comme avec « pouvoir » : je ne puis) au point de supprimer le *PAS* (contrairement à ce que pensent nos contemporains, incapables de retrouver là l'*N* de la Nuit, de la Négation primordiales (chez Savigny, au moins !), du Non de toujours et de l'esprit de contradiction...), qui n'est avec le POINT, le GUÈRE ou le MIE que la mesure, la quantité de cette négation) – mais c'est surtout le brio de la démarche, le côté *écriture*, non moins (et qui me frappe, non moins, aussi, que le *style* de vos dessins d'antan), qui me semblent admirables et dont je vous félicite *grandement*, mon cher (permettez-moi en passant, si vous ne me jugez pas trop présomptueux, d'insister sur le *de* nobiliaire : dès que le nom est polysyllabique, il le faut supprimer, lorsqu'il n'est pas lié au prénom ou au titre : « C'est un vrai Savigny (MAIS – un vrai de Thou, de Mun...) ; j'ai rencontré Savigny,

pas de Savigny[1] (MAIS Monsieur de S., Alain de S., le Procureur de S. (charmant boulevard Montparnasse, hé !)
Et puis, connaissez-vous *Les Bijoux*, de G[uy] de M[aupassant][2] (de + en +, ce dernier me semble déprécié par le gros Flohfloh, dont la Correspondance, le gueuloir, la tendresse déguisée en cynisme (vieille histoire depuis Hobbes !), l'appréciation de Sade, l'Educaca, Salammbo, un vrai libretto pour Meyerbeer, Berlioz ou Vinchent d'Indive… – me paraissent profondément idiots !). Histoire d'un gentil agent ministériel, qui se marie avec une couventine du meilleur monde (de 1880 !), grâce à son savoir-faire et à des prodiges d'économie, elle fait de sa maison une merveille de bien-être et de confort ; elle n'a qu'un faible : les faux-bijoux ! Tous les jours, ou presque, elle en rapporte des floppées[.] Mais la voilà qui meurt subitement – et voilà alors notre malheureux chef-de-bureau qui ne sait plus calculer et déchoit jusqu'à, un beau jour, vendre les fausses parures de la morte ! C'est terrible, car c'était de VRAIS bijoux, des cadeaux qu'avec ses airs de Ste. Nitouche les mille et un amants de la belle lui avaient offerts, participant ainsi à l'entretien du ménage, et le tendre agent ministériel était dès lors moins chef-de-bureau que chevronné ruffian !! Depuis que je connais cette histoire, je rêve (?) de la transmuer en une Hyde-Jekylle, j'y avais déjà songé avec R[oberte] C[e] S[oir], puis, je l'ai relue dans les contes d'AMS[3], et ce récit me met d'autant plus en mémoire tout ce qu'il y a d'*universel* dans la Roberte du Souffleur. Et

1. Voir *Le Souffleur*, p. 252, occurrence qui semble être un lapsus (voir p. 253 une autre occurrence sans particule). Le « de » disparaît de l'édition du « Souffleur » dans *Les Lois de l'hospitalité* (p. 328).

2. Guy de Maupassant, « Les bijoux », *Gil Blas*, 27 mars 1883 ; *Clair de lune*, Paris, E. Monnier, 1884, p. 97-106.

3. Guy de Maupassant, « Les bijoux », *Contes et nouvelles*, textes présentés, corrigés, classés et augmentés de pages inédites par Albert-Marie Schmidt, avec la collaboration de Gérard Delaisement, Paris, A. Michel, t. I, 1956, p. 405-412. — Voir aussi Pierre Klossowski, *Albert-Marie Schmidt*, mine de plomb, 75x105 cm, 1955. Albert-Marie Schmidt (1901-1966), professeur de littérature du XVIe siècle, traducteur de l'allemand et critique littéraire ; proche de Henry Corbin, qui enseigna à Klossowski la philosophie protestante (Luther, Hamann), mais aussi Heidegger.

tant qu'à penser, la conduite de votre récit et l'ambiguïté de son dénouement me fait penser au Jeudi de Chesterton[1], avec, en outre, qq. chose rappelant(?) Ferragus et les 13 – mais vous êtes *au-delà*, je trouve, de ces romans (ce serait un peu ? comme de comparer Boccace à Meister Eckhardt)... Mais votre récit est d'un enchaînement si rigoureux (un peu, si parva magnis..., comme un roman policier, et la pauvre Morve-Grillée en fait d'autant plus triste figure) que vous ne pouvez pas ne pas aider un peu le lecteur, si je puis avancer pareille insinuation : on aimerait bien savoir si *Lacaze* (dans le nom duquel on retrouve en effet *La K.* !) n'est bien qu'une représentation délirante de K. (d'autre part, la "gouvernante", la "soucoupe volante"[2], n'est-ce pas ainsi qu'au temps de la V[ocation] S[uspendue][3], vous nommiez Béguin[4], mais il est mort, ce ne peut donc pas être lui !? Qu'Ygdrasil soit Lafforgue ou Lacan, c'est *beaucoup* moins important, quand on sait ce qu'est Ygdrasil et ce que sont les prétentions psychologistes de la psychanalyse, ou les prétentions totalitaires et psychanalystes du psychologisme contemporain !) – et le rapport d'Octave à Rodin et à Florence et au Vieux = Gide, n'est-ce pas ? (rien de *plus* beau d'ailleurs et émouvant que le ton plein de retenue, d'admiration, d'amour, dont vous en parlez. « Alors le reflet de son visage m'apparut faiblement sur le verre », c'est vraiment déchirant, c'est la Mort !), mais le contexte me paraît *énigmatique*, on reste ainsi sur sa faim, et vous devriez ajouter comme une sorte de conclusion, ou même [un] simple prière d'insérer, qui permettrait au lecteur (ne serait-ce que pour ce soufflant de Savigny !) de coïncider avec votre pensée ** : je ne sais, mais il ne me semble pas que

1. K.-G. Chesterton, *Le Nommé Jeudi*, Paris, Éditions de La Nouvelle Revue française, traduit de l'anglais par Jean Florence, 1911. Klossowski donnera une préface à la réédition de cette traduction en 1978.

2. Voir *infra* « La rencontre place Saint-Sulpice », p. 82.

3. Pierre Klossowski, *La Vocation suspendue*, Paris, Gallimard, 1950.

4. Albert Béguin (1901-1957), critique littéraire et universitaire suisse, auteur de *L'Âme romantique et le rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française* (Marseille, Éditions des Cahiers du Sud, 1937), fondateur des *Cahiers du Rhône*, directeur de la revue *Esprit* de 1950 à sa mort.

v[ou]s puissiez enfermer ainsi le lecteur dans le hasardeux, il s'agit ici du monde *intellectuel*, et non pas du monde *naturel* des fantômes. Descartes le dit très bien : Il n'y a pas de raison que le Créateur ait fait de moi une cruche.

Du coup, dans cette confusion voulue de l'intellectuel avec le naturel, dans pareille systématisation, tout le roman s'en ressent, il devient une pure gratuité et se met lui-même en cause en tant que Souffleur, en tant que *nom*[,] mot (Begriff)[,] de "souffleur", il se détruit donc lui-même, *alors à quoi bon l'écrire* ?? À quoi bon ce merveilleux habit de style[,] de brio, d'écriture ? On voit très bien vos lointaines origines : l'acte gratuit dans les Caves, Prométhée [1] – le S[ouffleur] en est comme la critique lointaine autant que subtile. Et puis tout d'un coup, v[ou]s ne voulez plus, c'est comme si v[ou]s aviez mauvaise conscience ! Il y a là, me semble-t-il, comme une fuite dans le néant, à la façon du streap-tease à l'égard de l'amour ou du Bordel, le s. t. d'un autre, à l'infini, comme ces gros spoutniks à la conquête de l'espace, l'horizon d'un autre horizon et cela sans merci !!

Je comprends très bien qu'il faille une *marge* (dans *Cosi fan tutte*, ces dames, en dépit de toute vraisemblance, ne doivent PAS reconnaître leurs amants, une fois accomplie l'Inszenierung de Luigino, qui est un peu le même que le P.K. de R[oberte] C[e] S[oir], du S[ouffleur], non ?), mais TOUT ne peut PAS se perdre dans l'indéterminé, l'inconnaissable, l'Odradekisme [2] : il y aura *tjrs*. ce revêtement, cette chair qui

---

1. André Gide, *Le Prométhée mal enchaîné* (Paris, Société du Mercure de France, 1899), *Les Caves du Vatican* (Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française, 1914).

2. Voir Kafka, « Odradek », [illustré par Max Ernst], *Minotaure*, n° 10, 1937, p. 17 ; « Odradek, ou Le tourment du père de famille », dans *Paraboles*, précédé d'une note de Jean Carrive, Lyon, L'Arbalète, 1945 ; Jean Carrive, *Au bagne et autres proses de Franz Kafka*, traduits et commentés par Jean Carrive, suivis de lettres et d'articles relatifs à l'interprétation du traducteur, rassemblés et présentés par Jean Paul Jacquier, Toulon, La Nerthe, 2008, p. 104-105. « Pierre Klossowski a traduit le Verdict (dans le N° 5 de Bifur) et vient de faire paraître "Odradek" ce mois de Décembre dans le dernier N° de Minotaure. – J'ai ce mois d'Août parlé beaucoup avec lui de Kafka » (lettre de Jean Carrive à Jean Ballard, Ce 19 janvier 1938, *ibid.*, p. 129).

geindra de souffrir ou qui s'exaltera de jouir ! Sinon, ça fait un peu paranoïa du démonique (cf. Cité de Dieu[1]), et [on] ne fera plus attention à cet extraordinaire S[ouffleur] ; je trouve que ce serait *dommage* pour tant de flair et d'astuce, de subtilité et d'intelligence, de brio et de style, très dommage, oui, mon très cher ! Vous savez certainement tout ce qu'on peut dire à ce sujet, et mieux que moi !

La fin aussi me paraît un peu longue (depuis le retour de L. après Ygdrasil), crée un déséquilibre, bref, trop gazée et trop circonstanciée *à la fois* ! Je souffre de ces ambiguïtés, de ces obscurités, *parce que je vous connais* et vous aime, *sinon basta* !

Et ces floppées de gosses nés tous de la même femme encore aussi séduisante que R[oberte], c'est un peu contradictoire, est-ce possible ? (même si je suis victime de l'amour courtois, qui a tellement transfiguré une *fonction*, qu'on l'en oublie ! Alors, v[ou]s aurez beau jeu de m'accabler pour reprendre ainsi la *nature* des ovaria de R[oberte]. Dans Malthus, pourtant, il y a une grave mise en garde contre les enfants qu'on a de ses maîtresses ; avec Roberte, on le comprend !). D'ailleurs, la b[elle-]mère s'y perd elle-même ! Mais alors, c'est tjrs. le PS manuscrit de la p[age] précédente, le S[ouffleur] est autre chose qu'une petite satire familiale : il FAUT *tout* dire ou ne *RIEN* dire ! V[ou]s ne pouvez pas maintenir l'équivoque et l'ambiguïté jusqu'au bout, non plus. On voit trop en effet Félix (de Savigny, le gendarme cher à Baladine en 40 !) ou un autre derrière l'imposte du placard-porte du salon, mais on voit surtout, et c'est *si* émouvant (surtout pour les SEULS qui v[ou]s connaissent !) Octave, songeant *en P.K.* aux ressources de cette vitre au-dessus du lit familial de R[oberte] !!. Mais, cher, bien cher, c'est TROP : encore un coup, si l'ambiguïté ici cesse, elle le DOIT aussi ailleurs... les seuls, c'est aussi bien tout le monde ! V[ou]s aurez trop beau jeu d'accuser, *à ce point*, G[uy] de S[avigny] de poursuivre son rôle dans la

---

1. Cf. Pierre Klossowski, *Le Bain de Diane*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1956, p. 72 et la « Note de la page 72 » sur Augustin, p. 133-135.

réalité, mais, carissime, c'est VOUS qui avez créé ce personnage, et il vous suit comme nos actes, selon Estaunié [1] !
Le malheureux Savigny aurait mille choses à blablatter encore, mais il vous a ainsi suffisamment retenu. De tout cela ne retenez que sa petite doléance pour une "Conclusion", tout comme dans certains romans on donne un *plan* de l'appartement de l'action – et tout le plaisir que j'ai pris à vous lire, à me voir démasqué ***, ou trop bien, ou trop mal (trop exhaustivement, surtout !), et à retrouver transposé, quasi-transfiguré par votre indéniable talent le donné quotidien – mais c'est quand même *panem quotidianum*, bien sûr !

Je vous embrasse, et vous tous
Jean der Hans [2]
toujours soufflant !

Quid de Balthus et de M. ?

** tout comme sur un autre plan il est important de *savoir* que la soucoupe volante n'est PAS Béguin (mais qui ?) – mais alors toute la satire serait réelle ? Mais peut-on accorder là ce qu'on refuse ailleurs, à savoir [l'affirmation] de l'ambiguïté. Vous seriez le premier à dire NON, bien sûr ! On ne peut pas en effet parler ainsi d'un mort !

---

1. Édouard Estaunié (1862-1942).
2. Voir par exemple la lettre de Monny de Boully à Jean Carrive, de Paris, le 16 mai 1939, *Au-delà de la mémoire : poèmes, textes, critique, correspondance*, édition établie par H. J. Maxwell, préface de Paulette de Boully, Paris, EST, collection « Le passeur », 1991, p. 354 : « Mon bien cher Hans ». S'il s'agit (malgré la différence de particule) de Jean de Hans, voir Alphonse de Ruble, *L'Arrestation de Jean de Hans et le tumulte de Saint-Médard* (décembre 1561), Nogent-le-Rotrou, [Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, mai-juin 1886], 1886, p. 4-5 : « Les prédicateurs catholiques tonnaient contre la politique d'atermoiement de la reine mère. Ils accusaient le roi de Navarre, que le vulgaire regardait encore comme le premier des réformés, de viser la couronne et de s'aider des troubles religieux [...]. Le plus emporté de ces énergumènes était un minime, Jean de Hans, qui prêchait à l'église Saint-Barthélémy. Non content de faire appel aux armes, il attaquait personnellement tous les officiers du roi. » Libéré sous la pression populaire, « sa rentrée triomphale irrit[a] les réformés comme un acte de défi » (*ibid.*, p. 6).

*** Et là encore je rejoins le P.S. de l'autre page, comme R. en son universalisme rejoint la Réforme et Malthus ! ou supra : ou bien, ou bien !

Au dos ![1]

Vendredi soir Merci du [téléphone] qui rend si présent[e] votre absence (si ça ne voulait justement dire le contraire de ce que je voulais !). les dames romaines seront envoyées dès demain – mais pas pour Lou Douka, je vous en *supplie* !

JC

1. Le paragraphe suivant se trouve au verso du feuillet.

II. Manuscrits du Souffleur

[Projets de préface]

[Deux projets différents sont rédigés : dans l'un, l'auteur (ou le narrateur) évoque son expérience existentielle et créatrice (comme il le fera dans l'Avertissement des Lois de l'hospitalité*) ; l'autre prend la forme d'une lettre du docteur Ygdrasil autorisant la publication des documents relatifs au « cas » du protagoniste. Cette lettre aurait été supprimée sur les conseils de « Merlin » (Georges Perros)* [1]*.]*

> Nul plaisir n'a goust pour moy sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir.
>
> Montaigne [2]

Qui me lisant, qui m'écoutant, pourra jamais me suivre dans le genre de nostalgie que je vais tenter de dépeindre ? Qui de nous n'a pas connu la joie d'un attachement, n'a pas senti les forces lui revenir dans les pires détresses dès que le visage aimé en se penchant vers lui apportait la sourde promesse de ressources inespérées ? Mais en est-il deux ou trois qui aient connu le souci insensé de faire partager à autrui l'émotion particulière que leur procurait le visage de la compagne élue, et ce souci, comment peut-il devenir à la longue aussi indispensable que la sensation que procure la dilapidation à pleines mains du trésor que l'on possède ? Qui donc se sentirait assez misérable à ne pouvoir donner jouissance de ses biens au plus grand nombre ? Qui donc connaîtrait

---

1. Pierre Klossowski, *Du signe unique*, op. cit., p. 64 : « Il y a dans *Le Souffleur* quelque chose de plus élémentaire qu'une symbolique de mythomane. Si on ne cherche que des contenus d'images, et des images vides de contenu (ce qui serait tout à fait plausible), on en a vite fait le tour. Mais le livre ne s'est justement pas composé comme un document pathologique. J'ai même retranché sur le conseil de Merlin une explication de ce genre apportée par le Dr. Ygdrasil. »

2. Voir Pierre Klossowski, Éditions Galerie Rachlin-Lemarié Beaubourg, *op. cit.*, p. 9 : la même citation en exergue de la reproduction des « Œuvres exposées », avec cette précision : « Essais, p. 949 ». Il s'agit du livre III, chap. IX : « De la vanité ».

l'insomnie pour n'avoir fait goûter à autrui les plaisirs que la décence, et enfin, l'honneur les plus communément établis interdisent de publier : n'est-ce pas de travailler à la dégradation de l'être qui doit te demeurer cher à toi seul ? Quelle est cette abomination, quand, non seulement fallacieuses, cette générosité empiète sur le respect et la dignité de ta compagne, la pudeur de tes amis ? Qui enfin oserait se montrer importun de si étranges prévenances ? Tu peux ramener ton compagnon devant un point de vue du paysage qu'il aura dépassé, marchant devant toi, lui faire observer la grâce des arbres, l'ondulation des prés, le diaphane des lointains. Tu ne saurais ensuite, arrivés tous deux au logis où tu héberges l'ami, lui demander davantage que de s'asseoir à la droite de ton épouse : si elle a l'heur de lui plaire, ne cherche pas à discerner plus que la part de courtoisie qui se mêlerait à une sympathie autant physique que morale dans ses regards ou ses gestes ou ses propos ; il songe peut-être à une tout autre femme que la tienne ; quant à cette dernière, si les mêmes sentiments venaient à naître en elle, n'oublie pas que ce n'est là qu'un jeu et prends garde de ne point appuyer. Voilà ce que dit l'habitude, le bon sens, l'équilibre ; vous qui m'écoutez, vous ne pouvez que rire de mon genre d'inquiétude.

***

Moi – Eh laissez là vos réflexions, et continuez votre histoire.
Lui – Cela ne se peut, il y a des jours où il faut que je réfléchisse : c'est une maladie qu'il faut abandonner à son cours ?
Diderot, *Le Neveu de Rameau*

Cher Ami,

réflexion faite, je vous donne mon accord pour publier ces documents sur le dédoublement de la personnalité de K. ex-Théodore Lacase. Mais sans entrer dans une analyse de pareil cas pathologique, il est nécessaire que je

donne ici quelques points de repère pour permettre au lecteur de suivre le cheminement de ce délire.

D'abord on sera frappé de la ruse du patient. Il serait hasardeux de dire ici que la paranoïa ait déterminé ses astuces, ou que celles-ci aient été la phase préliminaire de celle-là. Le dédoublement n'est pas une idée préconçue mais l'élaboration d'un long comportement pour se dérober à une expérience insurmontable. Le traitement même devient la matière de la ruse paranoïaque et le psychiatre s'avère le recéleur de ce que le patient imagine être son état normal rendu « inaccessible » par le médecin.

En réalité la tâche de ce dernier est de procurer au patient un équilibre qu'il doit puiser lui-même dans les ressources de sa maladie. Aucun équilibre ne saurait durer tant que le patient n'a pas ou n'affirme pas le tenir de sa propre autorité. Il faut lui laisser le dernier mot, si l'on veut faire œuvre utile. Mais c'est une pure imagination de « littérateur » que de croire que les ressources de la maladie seraient inépuisables, – et comme on le voit dans le cas de « Théodore Lacase », ses atouts sont limités. De là la monotonie qui intervient à son tour, ou plus exactement la monomanie. Théodore Lacase n'est qu'une face de K. renié, mais cette scission d'avec lui-même se répercute aussitôt dans ses rapports avec sa femme : Roberte et la femme de K.

À l'origine de ces divers comportements décalqués les uns d'après les autres, se trouve un sentiment de trahison à l'égard d'une personnalité illustre dont le patient fut un temps le disciple et que par la suite il crut avoir renié. Sur l'identité de cette personnalité illustre – le Vieux de la rue Vaneau – il n'y a pas de toute possible. Tout le monde reconnaîtra sa physionomie, son influence et sa doctrine. Sa disparition dans les années d'après guerre que les documents ci-joints évoquent nous situe dans le climat pathologique du patient. En effet, K. durant les années de la guerre a fait une « expérience monastique » et c'est au lendemain de la catastrophe qui n'est ici que le synonyme de son propre échec, de sa prétendue trahison, que le patient dit avoir revu son ancien

maître de façon posthume. Ce qui est remarquable, c'est que ce sentiment de trahison recouvre une étrange faiblesse que le patient éprouve le besoin de compenser. Le Vieux est le témoin de la vacuité du patient. K. cherche l'absolution auprès du Vieux qui ne saurait la lui donner puisqu'il est mort. Le patient reste en marge de la réalité jusqu'au moment où il rencontre la prétendue filleule du Vieux, en la personne d'une quêteuse de l'armée du salut. Le désir qu'elle inspire au patient est à l'avance comme censuré par le regret, par la nostalgie d'une amitié manquée avec le Vieux.

Des parties des documents qui relatent cette période datent du séjour que le patient fit auprès de nous. Le dévolu qu'il jeta sur une personne de notre entourage, – une assistante de mes propres travaux – servit d'aliment à ses affabulations. Avec le plein gré de cette personne –nous préférâmes perdre sa collaboration précieuse, plutôt que de renoncer à la poursuite de notre tentative de guérir le patient. J'ose dire que nous accélérâmes le processus du délire, afin de le contraindre à abattre toutes ses cartes, et que désireux de le voir s'épanouir dans de nouvelles initiatives du patient, nous risquâmes de recourir à des méthodes analogues à celles d'un service de contre espionnage. Pareil recours doit être laissé à l'entière discrétion du médecin et n'est légitime que dans des cas aussi désespérés du point de vue des méthodes traditionnelles.

Je reviens au rapport du patient avec le Vieux. Sans doute un profond besoin de disparaître lui-même, de s'abstraire de soi fut-il précédé par le dédoublement même du Vieux. De là est né le personnage du faux-mort, du prétendu Dr. Rodin, dont la filleule du Vieux, la jeune « salutiste » aurait été la fausse veuve. Mais le plus caractéristique fut alors chez le patient la recrudescence de sa paranoïa. L'imposture qui viendrait de l'extérieur, – en d'autres termes nos propres sollicitudes – et dont il aurait été la victime, – l'horreur phobique d'être soi, en quoi tout équilibre viable se dérobait – (et nous voyons ici les raisons de maints échecs dans des traitements

de cas analogues) l'idée de l'imposture trahissait chez le patient l'appréhension d'une douloureuse impasse.

À ce moment nous laissâmes K. pour un temps, – et nous acceptâmes sa propre imposture : il vécut désormais sous le nom de Théodore Lacase et il ignora son passé récent. Des collègues ont voulu nous convaincre que nos méthodes qui ne s'inspirèrent que de ses propres créations, auraient provoqué une amnésie effective. Mais il n'en est rien, nous n'avons pas à faire à un cas de schizophrénie, mais à la simulation qui fait partie de la paranoïa.[1]

1. La suite du feuillet est biffée.

~~- Libre à vous de téléphoner à Y. - reprit-ils tranquillement. Mais à quoi bon? Vous allez rendre la situation inextricable. Vous risquez de vous faire coffrer et n'empêcherez pas Y. de faire arrêter votre femme à la place de la femme de K.en tant que veuve Rodin,maintenant que~~

Rodin, le mort vivant, a la faculté de faire voir aux autres Roberte comme il la voit. Ce don il l'a acquis en se faisant tuer par Roberte, pour l'avoir montré aux autres. Or, le don de la voir dans son secret (la Nymphe endormie) est transmissible dans la mesure où il amène le second mari (Théodore) à agir de la même façon à l'égard de Roberte (les lois de l'hospitalité). Mais Théodore n'a pas dépassé le stade du voyeur tant qu'il n'a pas imaginé la scène ~~où~~ où Roberte inciterait les amants imposés à le tuer. ~~Il sait~~ De ce fait, il maintient Rodin dans son état de mort-vivant. Rodin le supplie de le tuer une fois pour toutes pour jouir de la vision finale. ~~[A partir de ce moment, Théodore prend la place de Rodin, et se croit à son tour mort vivant]~~ Cependant les amis de Théodore ont imaginé de le guérir de ce mythe en lui faisant croire que Roberte n'est que la doublure de sa propre femme. Roberte serait la femme de K. Roberte joue simultanément deux aspects de la même femme et accrédite l'existence de deux fem

(D)

Il survit dans le regard des autres sur Roberte. Théodore devient à son tour obsédé par ce regard du fait qu'il épouse Roberte. Il se croit seul affecté par cette passion ~~des lois~~ ~~de~~ l'adultération de l'épouse et n'est pas conscient qu'il participe à une sensibilité posthume. Il recherche instinctivement le regard de l'autre, écrit sa Roberte ce soir. ~~[illegible]~~ et veut mettre en scène son livre pour tenter ses amis. De la sorte

« Rodin, le mort vivant… » – Manuscrit du *Souffleur*, Bib. littér. Jacques Doucet, KLS Ms 4, f. 6 r.

[Trames]

[Divers fragments donnent à lire le récit en train de se faire, ainsi que les interprétations possibles de ce récit.]

« Ainsi, R[oberte] n'est autre qu'un "agent secret", elle a gardé ce besoin du porte-à-faux de son activité clandestine. Ainsi ses enfants – sont-ils du vieux[,] sont-ils de quelques individus de rencontre – la seule réalité, c'est donc notre fils. Et voici que sous des prétextes de santé, elle veut le tenir éloigné de chez nous ? Qu'est-ce à dire ? »

Note pour ce projet.

Donner sous le biais d'une « autobiographie » – de prétendus dessous de « Roberte ce soir » et de l'[«] Édit de Nantes »[.] –

Le lecteur croit tenir des confessions de l'auteur de ces livres durant la première partie – puis, coup de théâtre * : l'auteur annonce que tout ce qu'il vient de dire a bien été vécu mais que ce qu'il croyait vivre comme sa vie réelle, se ramenait à une mise en scène de son entourage (procédé de la V[ocation] S[uspendue]) : R[oberte] son épouse qu'il croyait veuve ne l'est point : le père de R[oberte], ne l'est point, mais bien le mari (Octave) que l'on a vu mourir dans l'Édit de Nantes. Le fils aîné de R[oberte] n'est point son fils, mais son amant (le neveu Antoine), sa fille est en réalité sa demi-sœur, – seul le dernier fils est bien celui de l'auteur. Après la publication de l'Édit de Nantes, le vieil Octave dénonce l'auteur[,] cherche à le faire condamner pour indignité paternelle, et veut lui soustraire son fils (seul gage de la « réalité vécue »[)]. L'auteur pris entre le désir de conserver R[oberte] pour soi et celui d'exercer la paternité.

* La fiction se révèle réalité et la réalité fiction[.]

*

Selon Guy de Savigny :

Valentine passe à Guy la clé d'un coffre-fort à [la] banque H. où le lendemain Guy va retirer les journaux manuscrits de Roberte et d'Octave qui forment la Révocation de l'Édit de Nantes – Il les laisse à Théodore qui commence à lire ce que le lecteur connaît déjà en partie, depuis le début. Roberte en réalité les avait passés à Merlin et Guy les lui a dérobés. Théodore oubliant qu'il les avait composés sous la dictée de Roberte tant qu'il était conscient de sa première identité, les attribue à K. Il croit maintenant avoir à faire à un pastiche de K. Le fait est que les journaux d'Oct[ave] et de R[oberte] existent, indépendamment de l'élaboration que leur a donnée K. C'est pourquoi il les reconnaît sans les reconnaître. De même qu'il reconnaît Roberte sans la reconnaître. En fait Théodore sait maintenant que Roberte voulait empoisonner O[ctave], ce qui donne du crédit à la version de Guy. Ne sachant pas au juste si O[ctave] a vraiment existé il finit par le croire lorsqu'il se retrouve en présence du Dr. L[aurent] (Rodin). Il pense qu'en frappant à mort le vieillard sur un signe donné par la prétendue femme de K., il saura si elle est vraiment Roberte. / Ou bien c'est à ce signe que par référence au « Journal », il identifie la femme de K. comme étant sa Roberte. [...]

Rodin, le mort vivant, a la faculté de faire voir aux autres Roberte *comme il la voit.*[1] *Ce don il l'a acquis en se faisant tuer par Roberte pour l'avoir montré[e] aux autres. Or, le don de la voir dans son secret (la Nymphe endormie*[2]*) est transmissible dans la mesure où il amène le second mari (Théodore) à agir de la même façon à l'égard de Roberte (les lois de l'hospitalité). Mais Théodore n'a pas dépassé le stade du voyeur tant qu'il n'a pas imaginé la scène où Roberte incitera les amants imposés à le tuer. De ce fait, il maintient Rodin dans son état de*

1. Voir le Prologue et le chapitre I du *Souffleur* où ce don de « faire voir » est attribuée aussi bien au « Vieux » qu'à l'« autre vieux ».
2. *Le Souffleur*, p. 28-30.

mort-vivant. Rodin le supplie de le tuer une fois pour toutes pour jouir de la vision finale. Cependant les amis de Théodore ont imaginé de le guérir de ce mythe en lui faisant croire que Roberte n'est que la doublure de sa propre femme. Roberte serait la femme de K. Roberte joue simultanément deux aspects de la même femme et accrédite l'existence des deux femmes[.]

Il survit dans le regard des autres sur Roberte. Théodore devient à son tour obsédé par ce regard du fait qu'il épouse Roberte. Il se croit seul affecté par cette passion de l'adultération de l'épouse et n'est pas conscient qu'il participe à une sensibilité posthume. Il recherche intuitivement le regard de l'autre, écrit sa Roberte ce soir et veut mettre en scène son livre pour tenter ses amis. [...]

*

Rodin se démasque par degrés

1) d'abord comme le témoin de son propre assassinat, en se faisant passer pour le Dr. Laurent

2) ensuite comme Rodin même, à la place de qui Laurent aurait été exécuté (explication qu'il donne à Roberte)

3) finalement comme Rodin non plus vivant, mais mort, parlant au-delà de la mort (ceci au moment où Théodore et Roberte l'exécutent conjointement)

Théodore prend alors la personnalité et les traits de Rodin aux yeux de K. (dernière crise de T[héodore])[.]

C'est à ce moment que la femme de K. se dévoile comme Roberte et lui explique son stratagème.

(L'explication finale pourrait être que K. connaît une double personnalité durant son traitement chez Y[gdrasil]. Il se croit *Théodore* et parle de *K.* comme d'un inconnu. L'origine de sa folie serait qu'il a élaboré des allusions que Roberte lui a faites de son passé. Mais lui-même a été un ami du vieux Gide et il a le sentiment de l'avoir trahi en entrant au séminaire. De là l'histoire de la rencontre avec la salutiste. Cependant

pour faire le tour de son délire et le rationaliser il a produit un personnage antigidien, le maurrassien Rodin (Octave)[,] tout ce que Gide a honni (le masque)[.] Il imagine alors que K, son double, est son ennemi, qui s'entend avec l'adversaire de G[ide,] Rodin le premier mari de sa femme. En tant que Théodore il a parmi ses amis Savigny qui joue double jeu entre K. et lui-même. Il croit que K.[,] qu'il est pourtant lui-même, a substitué la veuve de Rodin, à sa femme, filleule de Gi[de]. D'où aussi l'idée que sa femme a un double.[1]

Le dédoublement de K. en Théodore et en K. donne lieu au dédoublement de Roberte en la femme de K. et [en] Roberte. En tant que Théodore il s'imagine avoir écrit un livre qui consacre la personnalité imaginaire de Roberte et il suppose que K. lui a volé son livre grâce à la complicité de sa femme. Rationalisation : la femme de K. s'est substitué[e] à la sienne.

Ygdrasil fait alors intervenir sa femme et ses amis pour jouer sa folie afin de le guérir. Il pense échapper à la guérison en passant à une troisième personnalité, celle du mort : Rodin. Il se déclare pour tel lorsqu'il accuse sa femme d'avoir inspiré à K. ses propres idées.

*

Dédoublement de la personnalité de K.

[É]vénement : la mort du mage de Cuverville[.]

K. renonce à la vocation sacerdotale et veut renouer avec le mage disparu qui désapprouvait cette vocation[2][.]

Mais K. a contracté une crise : *le complexe de la récupération du passé non vécu.*

Il entre en contact avec le mort par la filleule de ce dernier, première apparition de Roberte, veuve de guerre.

1. En marge des lignes précédentes : « la doublure ».
2. La mort de Gide (1951) est bien postérieure à la sortie du séminaire de Pierre Klossowski (1943) ; voir Alain Arnaud, *Pierre Klossowski*, op. cit., p. 187. Si fiction et réalité coïncidaient, le narrateur aurait pu renouer avec « le Vieux » de son vivant.

Il est incapable de projeter un avenir et vit les yeux tournés vers le passé de sa femme.

Pour actualiser ce passé secret il développe l'utopie des « lois de l'hospitalité » et en tente la pratique.

Sa femme par allusions à sa vie passée lui inspire un livre, *Roberte ce soir*. Il imagine de mettre en scène ce livre.

Soudain il parle de lui-même comme d'un étranger, un inconnu qui aurait lui aussi une femme identique à la sienne et qu'il a substitué[e] à celle-ci.

Désormais K. se nomme Théodore, tandis qu'il parle de la femme de K. comme de la doublure de sa propre femme Roberte.

*

À partir de ce moment Oloron (le prototype d'Octave) parvient à suggérer à Théodore la Roberte perpétuelle.

Il doit y avoir d'autre part une complicité entre K. et O[loron]. K. est chargé de surveiller par sa femme les « répétitions » chez Théodore. À la suite de quoi K. écrit son livre. La femme de K. ignore que O[loron] est en rapport avec son mari. Elle ignore que celui-ci sait que O[loron] est sorti vivant de l'exécution sommaire. Pendant que Théodore confiant en la salutiste écrit sa « Roberte », la fausse salutiste rapporte le plan du livre à K. Ainsi Théodore et K. écrivent la même pièce. (C'est ce que Guy révèle à Théodore[.])

Raphaël et Merlin veulent guérir Théodore et libérer Roberte des phantasmes de son mari. Ils s'entendent avec elle pour qu'elle joue à la fois le rôle de la femme de K et celui de la « salutiste. » Cependant ils ignorent que Roberte est réellement la première femme d'Oloron. Roberte se trouve ici prise entre son secret et le désir de guérir Théodore. Lorsque O[loron] apprend que Théodore a transcrit sa propre histoire[,] la Rév[ocation] de l'Édit de N[an]tes[,] il intervient personnellement et découvre à Théodore qu'il est le premier mari, et que R[oberte] lui a enlevé son fils. O[loron] ne le lui

fera rendre que s'il renonce à publier son livre. Théodore se rend chez M. (le ministre)[.]

[Violette ou une soirée en Harmonie]

[Il s'agit ici du livre fictif évoqué dans le roman comme un plagiat de K., lequel aurait volé les manuscrits de Théodore Lacase. Dans le texte publié, l'action de ce livre fictif, lu par son auteur, K., lors d'une soirée cour de Rohan, rapportée par le personnage de Guy de Savigny au chapitre viii *(p. 146-148), se déroule dans un phalanstère de la France de Louis-Philippe. Dans un ms., la pièce, sur le même sujet, s'intitule* Le Loup garou *(f. 105 v.). Mais ici, l'action, se déroule dans un cadre colonial où, significativement, la violence est exacerbée.]* [1]

[I]l y a un missionnaire et deux officiers de la Légion étrangère. Ceux-ci, hôtes du major et de sa femme, après avoir assisté au cours d'un repas à des violences faites à Violette par un monstrueux [S]énégalais (votre Colosse) sont incités par Violette à la venger et plus particulièrement l'officier

1. Sans avoir eu connaissance des manuscrits que nous publions ici, Pierre Pachet jugeait cette œuvre fictive caractéristique du statut de la fiction klossowskienne : « Il y a des œuvres écrites qui, en conséquence d'une intention forcenée du rédacteur, en viennent à englober le monde réel ; celle de Klossowski nous renvoie l'image du monde réel [* J'appelle "monde réel" ce récit polyphonique quotidien qui présente des analogies troublantes avec les romans de Klossowski.], comme s'il avait disposé un jeu, ou une galerie de miroirs qui projettent sur notre rétine des images hallucinantes, c'est-à-dire à la fois criantes de vérité et pourvues d'un indice d'illusion. Deux exemples, empruntés à des domaines très divers de la réalité. Le texte volé : "en relatant l'argument de la pièce de K., Guy n'avait fait que raconter ma propre œuvre laissée à l'état d'ébauche et dont le manuscrit, tombé entre les mains de K., lui avait permis de fabriquer je ne sais quelle monstruosité divagante". La pièce en question, *Violette ou une Soirée en Harmonie*, est un texte en suspens : Klossowski n'aurait qu'à lever les yeux et à le lire pour l'écrire. Cependant, tout en étant là, ou à tout le moins quelque part, il n'a pas le droit à l'existence commerciale, ou commune. Ce quasi-livre est réservé, et la censure à laquelle Klossowski s'associe contre lui donne la mesure de la liberté de son esprit. Ainsi, ce que Klossowski a créé par cette "fiction", c'est un objet, le quasi-texte, qui n'existe pas dans la nomenclature officielle. Le texte qui précède la parole, dont l'existence est ténue et dissolue, est le fondement le plus solide du texte qui remplace la parole, lequel nous lisons. Ainsi le quasi-texte de *Violette*, plus que la répétition de *La Vocation suspendu*e, ou sa reprise, en est l'archétype et comme la pulsion de répétition elle-même. Peut-être faut-il avoir vu devant soi le texte de ses propres paroles avant qu'on les prononce pour comprendre que Klossowski donne l'image la plus exacte, comme un croquis coté, du plagiat de soi-même. » Pierre Pachet, « Le posthume dans la pensée de Klossowski », *L'Arc*, n° 43, 1970, p. 42.

qu'elle chargera de tuer le mari. Mais celui-ci refuse, tandis que l'un des missionnaires[1], jeune homme instable dans sa foi, et follement épris de Violette, assassine le major. Violette épouse le jeune missionnaire qui s'est défroqué mais n'en vit pas moins dans l'obsession de son crime. C'est un raté. Il se met à boire, jusqu'au jour où il découvre que Violette a une liaison avec l'officier qui s'était refusé à la venger. Alors le second mari retrouve la trace du major qui ayant échappé à son assassinat, s'est fait passer pour mort et sous une autre identité pratique la chirurgie dentaire[2]. À ce moment le raté, qui n'a pas non plus la force de se suicider, décide d'aller se présenter chez sa victime. L'ancien major se refuse de tirer vengeance, mais s'entend avec lui pour terroriser Violette : le raté doit lui amener Violette, il se fait connaître et veut la contraindre de dénoncer son amant comme le meurtrier du premier mari. Elle accepte tandis que l'officier était caché par le chirurgien et écoutait la scène. Il surgit et les trois hommes se livrent[3] [...] Ceux-ci contraignent le [S]énégalais à assassiner le major, le torturent, puis ameutent la population contre Violette et la livrent aux jeunes gens de la localité[4].

Le mari échappe, mais se fait passer pour mort. Violette épouse le meurtrier qui vit dans l'obsession du crime

1. L'incohérence s'explique par une correction (« deux missionnaire et un officier » devient « un missionnaire et deux officiers » au début du passage) qui n'est pas menée à son terme.

2. Biffé : « Bien plus c'est lui qui s'est entendu avec l'officier pour terroriser Violette laquelle passe ainsi des mains de l'amant à celles du mari mort. »

3. Le feuillet qui suit, qui aurait permis de terminer cette phrase, n'a pas été trouvé, à moins qu'il s'agisse de la phrase suivante, biffée, que nous restituons parce qu'elle apporte une fin possible au passage précédent.

4. Sur le même feuillet, un autre passage est biffé : « sauf que les noms y sont changés et que la condition et le nombre des personnages n'est pas le même : le prof. Octave y est brutal et jaloux, Roberte se nomme Violette, et le jeune neveu disparaît tandis que le Colosse de votre livre est remplacé par un vieux médecin chez qui le mari mène sa femme pour des massages chiropract. » On reconnaît le propos de Guy au chapitre VIII du *Souffleur* : « mais à peine ai-je entendu distraitement les premiers passages, que quelque chose me force à prêter l'oreille : ce qu'il commence à me lire paraît, mot à mot, vous dis-je, le décalque de votre *Roberte ce soir* » (p. 147).

commis, jusqu'au moment où il découvre que sa femme de son côté a été retrouvée à son insu par le faux-mort sous une autre identité. Elle a repris clandestinement des rapports avec le premier mari qui se fait passer pour le témoin de son assassinat. Alors l'ancien légionnaire en vient à organiser la même scène que celle [à laquelle] il avait assisté chez le major. Un singulier repas anniversaire est célébré, au cours duquel le major brutalise sa propre femme.

*

Le jeune missionnaire surprend le major avec un collègue de ce dernier et les tue l'un et l'autre. Mais le collègue du major seul a été mortellement touché, le major échappé. Le jeune homme a maintenant deux crimes sur la conscience. Il se défroque, épouse Violette, mais reste hanté par le crime, ne peut se dénoncer, sombre d[an]s l'alcoolisme, jusqu'au jour où il découvre que Violette a une liaison avec le collègue de son premier mari. Celui-ci qui s'est fait passer pour mort, a pris l'identité de son collègue [...].

***

La Nymphe endormie

Un homme parvient à constituer une société secrète entièrement dévouée à sa cause, du fait qu'il expose sa femme à ses amis durant qu'elle se livre sur elle-même à des opérations solitaires. La vision les jette dans une telle extase que les hommes abandonnent leur femme ou leur maîtresse, plutôt que de se priver de ce spectacle.[1]

1. Cet argument, semblable à celui de la pièce fictive dans la version publiée du *Souffleur*, établit de par son titre un rapport entre la pièce fictive et la scène du chapitre I du *Souffleur* : onanisme et voyeurisme (cf. *supra* p. 61 et *infra* p. 97 pour la désignation de cette scène sous le titre « la nymphe endormie »).

[Le Vieux]

[Dans le prologue du Souffleur, *le narrateur rapporte des fragments de dialogue (de rêves de dialogues) avec le « Vieux », c'est-à-dire Gide après sa mort. « En vérité, pendant longtemps j'ai vécu dans la joie étrange d'être seul à le savoir mener une existence posthume dans Paris. Il m'a donné des rendez-vous – brefs mais réitérés tout de même – en divers lieux de la capitale, mais du tout dans ceux que je prédilectionnais depuis peu, plutôt dans les quartiers les plus ingrats, et jamais dans ceux qu'il avait fréquentés de son vivant – dans les rues les plus sordides, parlant peu, parfois me demandant de le suivre à distance » (p. 21). Une rencontre en particulier, lorsque le Vieux exerce son métier posthume d'aiguilleur (de la ligne de métro qui semble être la voie navette Pré-Saint-Gervais Porte des Lilas), donne lieu à un portrait émouvant, non dénué d'humour (p. 14* sq.*).]*

Sa voix, pendant que nous montions, se fit encore une fois entendre : ce que je regrette le plus au monde[,] c'est de n'avoir pas eu le temps de faire ma relation[1] sur le métro – ah le métro – ah ! fraternité des âges et des sexes, de la vieille terre, la vieille terre…

Nous sortîmes de l'ascenseur[2] qui nous avait remonté au niveau du rez-de-chaussée. Mais alors je m'aperçus que nous étions dans un monte-charge tous deux sur un plat : moi une crêpe et lui l'alcool. Bientôt servis sur la table des deux vieillards, nous flambâmes et disparûmes dans l'œsophage puis dans l'estomac des deux convives[.][3]

1. Remplace « mon livre », biffé.
2. Voir *Le Souffleur*, Prologue (p. 18) : « Et soudain, pendant que des milliers de voix s'unissaient dans un tonnerre d'ovations, la cabine s'éleva doucement, en ascenseur […] ».
3. La phrase inachevée qui suit : « il me semble que ~~le métro roulait~~ la grève », rattache cet extrait au Prologue : « les Nocturnes ne me sont point nécessaires, je les sais par cœur depuis que le sommeil m'a quitté, mais les Matines ! quand les trains sont triplés surtout en direction du Pré-Saint-Gervais et de Ménilmontant… S'ils font la grève ce soir… » (*Ibid.*, p. 16-17).

– S'ils font la grève[1], j'aurai un moment à te donner, je me retrouverai, avec toi, tu me diras tes projets. Ces mots me parvenaient encore – lorsque je me suis aperçu de l'absence de la salutiste, c'est-à-dire que je ne sais quoi me fit rechercher son image. Elle, qui n'existait pas pour moi avant cette réapparition du Vieux, elle avait été un insolite, imprévisible jalon entre l'avenir et mon passé si lourd par rapport à mon présent sans consistance, et dans cette dangereuse tentation que j'éprouvais de bercer des regrets d'une amitié manquée que signifiait pour moi le Vieux, sa trop forte physionomie, voici qu'elle m'infléchissait vers moi-même, me détachait à la fois de ce qui m'avait opposé à lui et me libérait tout de même de la dépendance où je me complaisais à l'égard de son souvenir[.]

*

Je sais que de prendre mes désirs pour des réalités est une de mes grandes faiblesses. Mais peut-on désirer être *trompé* et la tromperie n'est-elle pas la réalité la plus courante ? Si mes amis ont voulu tourner en dérision ma fidélité au Vieux et que je me sois laissé abuser avec une candeur aussi désespérante, – est-ce à dire que je me laisse abuser maintenant par les aventures jamais réelles de Roberte ? J'ai cru vivre ma vie et voici qu'elle me fut tout entière arrangée par l'indélicate sollicitude de ces mêmes gens : je pensais être au moins le maître chez moi et pouvoir disposer de mon épouse généreusement, non pas tel un viveur qui passe sa maîtresse aux autres, mais comme un époux comblé qui offre son trésor aux amis qu'il invite à sa table.

Mais je ne suis pas même le maître, et non seulement Roberte n'est qu'une épouse apparente, mais encore c'est une fausse veuve. Pourtant nous avons un fils, c'est la seule réalité sur laquelle je puisse me reposer. Et voici qu'on vient me dire qu'il n'est pas non plus le mien. Si toutes les années

1. Voir la note précédente. Ce fragment prend la suite de la phrase du Vieux laissée en suspens dans le texte publié.

écoulées n'ont été autre chose qu'une mise en scène par ceux qui ont voulu me faire du bien, et me « ramener », si tout n'est qu'illusion depuis le début, depuis ce jour où j'ai revu dans son purgatoire l'auguste témoin de ma jeunesse désœuvrée, – alors comment ne pas m'interroger sur le fond de cette apparition : c'était lui – et non pas un imposteur qu'ils auraient exhibé à dessein pour me démontrer par la suite à quel point je cédais, dans ma passion pour lui, à une séduction des plus superficielles. Ils sapent encore son autorité posthume, et ils mettent sur le compte de l'ascendant qu'il exerçait sur moi la décision que je pris naguère d'épouser sa filleule.

***

Je pense, Docteur[1], que nous pouvons en rester là. Ce sentiment de trahison que j'éprouvais à l'égard du Vieux au sortir du séminaire, à l'égard de lui qui malheureusement ne nous a pas laissé son dernier témoignage : le Christ contre les Églises, ce sentiment que je n'ai pas eu le courage de lui révéler, à la veille de sa mort, – vous en avez fait un vulgaire complexe d'Œdipe, et pour m'en convaincre vous n'avez pas reculé devant une extériorisation à la Hamlet, autrement dit un psychodrame à quoi s'est prêtée votre exquise secrétaire, la trop désirable veuve Rodin. La seule compensation à laquelle j'avais droit, et c'était dans la logique du traitement, c'était de vous l'enlever, de la convaincre de quitter une complicité aussi dangereuse pour son propre avenir, de laisser là ses semblants d'études de médecine, quitte à consacrer pour lors sa thérapeutique naturelle, – toute femme est médecin – à ce faux patient que je fus entre vos mains, à ce vrai malade que je reste, à cet inguérissable amant que je serai pour elle. Comment pouviez-vous croire que je serais longtemps à m'abuser de cette concrétisation de mon délire, quand vous aviez engagé pour cela une pareille aventurière ! Quelle naïve confiance dans votre propre ruse ! Voyons, engager une veuve de guerre, une résistante, rompue à tous les coups de la lutte

1. C'est Théodore qui s'adresse au Dr. Ygdrasil.

clandestine, l'engager comme assistante de clinique, et en faire proprement une Madonne de l'électro-choc ! Je l'ai démontée pièce à pièce, la gracieuse mécanique, – elle a jasé, – avoué ! O[h], ce n'était pas moi qu'il l'y ai contrainte. Mais son destin ! Mais ce vil farceur qu'elle a choisi avec votre permission ! Lui avec le concours duquel vous avez cru reproduire en carton-pâte ma nostalgie, ma vision de l'illustre vieillard ! Lui que vous osiez me présenter comme le Père stérilisant, castrateur, annihilant ma vie... Mais c'est vous qui alliez remplir cette fonction méritoire ! Or votre démangeaison prométhéenne, votre orgueil à jouer le Deus ex machina, à faire devant la Faculté le malin génie dans les coulisses, à démontrer des réflexes conditionnés, par l'introduction du théâtre dans la science, à histrioniser la médecine, – voilà qui vous a fait vous-même la dupe de ce couple monstre, de ce faux mort et de la fausse veuve, dont je m'arroge le mystère, que je porterai un jour sur la scène, la vraie ! Quoi, imagine-t-on rien de plus prétentieusement rocambolesque que ce cabotin vichyssois se faisant un masque de cire pour apparaître sous la face du Vieux de la rue Vaneau se désavouant lui-même ? Jetant la perplexité dans mon deuil ? Se caricaturant dans son anticléricalisme ? Feignant d'être revenu de Moscou par d'autres détours ? Et pour comble, flanqué d'une prétendue filleule quêtant pour je ne sais quel repos de son âme ? ou quelle saison inédite en enfer ? Est-ce pour rien que vous fréquentiez les Jésuites, ami Docteur ? N'avez-vous pas une représentation quelque peu retardataire de leur procédé de conversion ? Applicable selon vous pour convertir aux normes un inassimilable ? un râleur ? Tant pis ! ou tant mieux ! Votre garce d'assistante est pour lors ma maîtresse ! Et ce n'est pas pour le triomphe des normes ! [1] [...] Et comment le serait-ce ? comment cela pourrait-il être ? N'est-ce pas le Vieux qui se joue de nous tous par delà la tombe ? D'où lui venait cette fringale

1. À partir de ce mot, jusqu'à la fin du feuillet (« tout ce que j'expulsai »), le texte est biffé. Nous le restituons car il permet d'établir une parenté avec le feuillet précédent, non biffé. De plus, un encadrement signifie peut-être l'annulation de la biffure.

de compromission[1] ? N'aurait-il pas délégué ses pouvoirs à l'autre ? à l'autre qui le voulait convertir ? Nul n'assista à ce colloque de vieillards – et pourtant devinez, mais devinez de qui je tiens ces derniers propos : ce colloque d'un moribond avec un faux mort : le premier disait : [«] – tout ce que j'ai toujours foulé aux pieds, ce que j'ai vomi, abominé, c'est toi qui vas l'incarner encore une fois ! Je n'ai pu me former qu'en te formant toi-même de tout ce que j'expulsai. Car il fallait que l'immondice prît corps ! Je t'en sais gré et pour que je franchisse le seuil de la prison, reçois cette obole : je te laisse ma face en creux pour que tu puisses la remplir à ta guise dans le sens d'une compensation que je renie, dès lors que tu m'en acquittes. Libre à toi de me faire dire sous cette face ce que tu penses en repoussoir, à l'intention de ceux qui ne dormiront tranquilles qu'ils ne me sachent punis. »

*

Dialogue[2] entre les deux vieillards : le vieux G[ide] mourant et Rodin déjà mort.

[L]e vieux d[e] l[a] r[ue] [Vaneau] : [«]Tout ce que j'ai toujours foulé aux pieds, ce que j'ai vomi, honni, abominé, c'est

1. Cf. *Le Peintre et son démon*, op. cit., p. 103-104 : « Est-ce trente ans plus tard, pour bien marquer son impénitence finale aux yeux des bien-pensants, que, sur le point de quitter ce monde, s'en prévalant en quelque sorte, reniant tout respect humain, il renonçait à tout lui-même, sauf à cet aspect définitif de sa personne, tel que le révéleraient ses *Carnets d'Égypte* confiés aux jeunes gens du groupe 84 – avec cette exhortation : “Compromettez-moi” ? » (voir André Gide, « Pages du Journal », *84. Nouvelle revue littéraire*, n° 8-9, mai 1949, p. 208-212).

2. Le feuillet commence par un paragraphe entièrement biffé : « tandis que Rodin sous le masque du vieil Oloron l'écoutait patiemment en riant dans sa barbe pour autant qu'il ne rongeait son frein, et mûrissait sa vengeance. Plus tard, lorsque ma belle-mère lui confia que Roberte allait se remarier, il voulut se mettre en rapport avec K. qui à ce moment était en traitement chez Y[gdrasil]. Alors il se tourna vers le Vieux de la rue Vaneau, – le parrain de Roberte. Celui-ci lui offre un moulage de son propre visage. Puis il meurt. Rodin-Oloron, dans sa boutique du passage Choiseul, organise le spectacle du Purgatoire du Vieux de la rue Vaneau. Il invite Roberte à faire la quête pour le repos de l'âme du Vieux. Lui-même paraît sur la scène sous le masque du Vieux. Théodore désormais croit à la survie du Vieux de la rue Vaneau. » Un trait horizontal sépare ce paragraphe et le suivant.

toi qui l'incarne. Je n'ai pu me former qu'en te formant toi-même de tout ce que j'expulsai, car il fallait que l'immondice passât dans un autre corps. Je t'en sais gré, et pour que je franchisse le seuil de la prison, reçois cette obole : je te laisse ma face en creux pour que tu puisses la remplir à ta guise dans le sens d'une compensation que je renie, dès lors que tu m'en acquittes. Libre à toi de me faire dire ce que tu penses en repoussoir, à l'intention de ceux qui ne dormiront tranquilles qu'ils ne me sachent puni. » Il lui donne son masque de cire coulé dans le moule d'un masque de plâtre.

Rodin : [«] Resterait à savoir qui de nous deux a le plus de génie. Le plus idiot des deux… [»]

Le mourant : [«] mettons le moins méchant… [»]

Rodin : [«] n'est pas celui qu'on pense ! [»]

Tous deux éclatent de rire.

***

À peine Madame Témoin était elle sortie que Me[1] Cabot s'aperçut qu'elle avait oublié son sac. Roland était là qui l'observait, se précipitant sur l'objet et courant à la porte. Me Cabot s'arrêta brusquement, fit un geste d'impuissance et revint s'asseoir à son bureau, où il jeta le sac.

– On pourrait la rattraper, dit Roland qui déjà ouvrait la fenêtre, et se penchait au dehors, – la voici qui remonte vers le Châtelet. Comme il n'entendait plus rien, il se retourna. Me Cabot avait quitté la pièce. Mais le sac était toujours là. Roland attendit, compta jusqu'à cinq, le saisit, l'ouvrit : il contenait rien dans les poches intérieures, si ce n'est une enveloppe non cachetée. Il compta jusqu'à dix et en retira une feuille pliée, l'entrebâilla et lut. Puis il glissa la feuille pliée dans l'enveloppe et la cacheta.

Il venait de reconnaître une écriture célèbre. Comment coïncidait-elle avec l'écriture de Madame Témoin du nom de qui cette lettre était signée ?

---

1. Maître.

– *Si vous avez besoin d'une femme de ménage, au besoin d'une concierge, je vous offre mes services* – Roland sursauta. Cette phrase qu'il avait lue à l'instant, Me Cabot, sur le seuil, soudain réapparu, venait de la prononcer mot à mot.

Roland, figé, mourait de honte, on l'avait pris en flagrant délit[.]

Me Cabot sur un ton plus bas : vous avez… reconnu ? Roland se ressaisit. – Que voulez-vous dire ?

– Savez-vous qui est Madame Témoin ?

– À peine, votre cliente, je suppose ?

– Celui dont vous avez déchiffré l'écriture.

– Mais…

– Laissons cela, mon petit. Ce que vous venez de reconnaître est de la plus haute importance.

– Comment – vous aviez déjà lu cette lettre ?

– Non, je viens d'en prendre connaissance grâce à vous.

– Renvoyez-moi, soit, mais enfin – je ne m'explique point…

–J'ai lu *en vous*, mon ami. [C]ette lettre fermée, je l'ignorais autant que vous avant de l'ouvrir.

Doué de seconde vue ce n'est pas la réalité matérielle que je vois mais la signification qu'un sujet en dégage par l'intelligence. Vous lisiez : ce qui m'était sensible, c'était le contenu qui se réfléchissait en vous. Depuis quelque temps l'allure de Madame Témoin m'est suspecte. Dites maintenant, qui vient de sortir en oubliant ce sac à main ?

– Le Vieux –

– Et voilà, le Vieux sous ce déguisement cherche à s'insinuer à Longchamp comme femme de ménage ou concierge – Roland ne se contenait plus : Rouvrons, M^e^, rouvrons cette lettre !

– Vous n'y trouverez rien, dit Me Cabot, et il décachetait l'enveloppe. La feuille était blanche.

– Mais j'ai lu, je le jure, c'était son écriture.

– Mais l'écriture d'un mort –[1]

---

1. Une ligne supplémentaire du dialogue est biffée : « – Une hallucination. » Ce développement qui détone, dont deux personnages n'apparaissent

[L'autre vieux]

[Dans le chapitre 1 du Souffleur, *le narrateur rencontre un sinistre personnage, avatar d'Octave dans* Roberte ce soir *et* La Révocation de l'Édit de Nantes, *qui a survécu à son assassinat (voir la fin de* La Révocation*). Le Vieux l'avait pourtant mis en garde contre son adversaire : « – Ne t'attarde pas trop souvent sous les arcades du Palais-Royal, ne t'arrête pas sur le Pont des Arts, surtout ne flâne pas du côté des Tuileries, – c'est là son domaine à lui ! Mais si tu y tiens absolument, moi je te lâche !... » (p. 24). L'interdit a été bravé, puisque peu après : « Par une belle journée d'avril alors que le soleil rayonnait avec une précoce chaleur, vers une heure après midi, j'avais aperçu, assise en fauteuil roulant, vêtue de gris perle, l'élégante momie méditant face au bassin du Palais-Royal » (p. 27).]*

Ce qui m'avait frappé, c'est que la jeune salutiste portait une alliance à son annulaire [1]. Ce n'était donc plus une jeune fille comme elle me l'avait paru d'abord. Là encore le Vieux m'avait caché ce qu'il voulait que je n'apprenne qu'à mes dépens.

La sombre histoire que le Vieux savait, concernait un autre vieux qui depuis toujours l'avait voulu convertir et devant son impénitence finale ne cessait de le honnir par delà la tombe. Et cet autre vieux c'était le sinistre professeur Oloron que j'ai décrit sous le nom d'Octave dans mes deux livres précédents. Converti lui-même au catholicisme, il avait occupé longtemps une chaire aux facultés de théologie, mais pour fait de collaboration avec les nazis, frappé de dégradation nationale, il avait dû se cacher dans une propriété appartenant à la mère de Roberte, en province, où on le faisait passer, sous un faux nom, pour l'oncle de mon épouse. Cependant autant il était réactionnaire dans ses opinions politiques, autant il était intégriste en matière de dogme, autant il avait une largeur de vue extraordinaire au point de vue artistique et avait hérité de son père, magistrat, une superbe collection

pas dans le texte publié, établit un lien entre le personnage du Vieux et l'Hôtel de Longchamp. Dans d'autres manuscrits (voir *infra*), c'est « l'autre vieux » (Oloron Octave) qui s'introduit dans l'Hôtel de Longchamp.

1. Cf. *Le Souffleur*, p. 20.

de peintures. Durant sa retraite Roberte était allée le trouver pour veiller à son installation provisoire, je ne sais trop ce qui s'était passé entre elle et lui.

Lorsque Roberte me présenta à sa famille, ses sœurs me parlaient de ce singulier oncle Oloron. Comment avait-il connu la famille ? Depuis la jeunesse même de ma très insouciante belle-mère. Bien plus c'était grâce à lui que la famille de Roberte avait rencontré le Vieux et que ce dernier était devenu le parrain de ma future épouse.

*

Alors apparaît l'autre que je soupçonnais dans l'existence de R[oberte]. Je le voulais disséminé cet *autre*, fragmenté en divers individus, de tout âge, de toute condition, garantissant à chaque fois la surprise de R[oberte]. Et voici que cet autre s'incarne, se limite à un seul individu et revient, bien déterminé, en la personne du faux-mort. O[loron] n'est pas mon « beau-père », il est le « premier mari » : une étrange convention entre le Vieux et la jeune « veuve » a projeté sur ma vie, sur notre vie, un piège aux multiples ramifications : moi qui épiais, c'est moi qui suis épié. Ma vie, notre vie, c'est le vieux qui, par delà sa « tombe » (l'Hôtel de Longchamp), l'avait orchestré : ce que j'avais affabulé dans l'« Édit de Nantes », voici que cela devient réalité et que la mienne vécue du même coup se vide. Est-ce donc moi le jeune Antoine, est-ce donc lui l'auteur ? Comment dès lors concevoir les sollicitudes de R[oberte] autrement que comme des gestes étudiés pour satisfaire un autre ? Ainsi toute cette ingénuité n'était que feinte, ces élans, ces sacrifices ne lui coûtaient rien ? Ou bien cherchait-elle auprès de moi la vérité, voulait-elle se laisser convaincre par une nouvelle expérience plus forte, quitte à se séparer d'O[loron] qui la lui dictait ? Mais que va-t-il se produire, si je lui avoue avoir découvert la supercherie ? Faut-il que je continue pour ma part à feindre la bonne foi ? ma confiance absolue ?

*

— Et quelle est cette affaire, dis-je, en fermant les yeux, car je voulais suivre sa mythomanie jusqu'au bout.[1]

— Le vieil O[loron,] tel est son nom, était au temps de Vichy, un médecin chargé du contrôle médical des jeunes gens en partance pour le S.T.O.[2] Il ignorait alors que Roberte – c'est-à-dire la future femme de K. – était dans la résistance, chose affreuse, il l'apprit et conclut le marché suivant avec elle : il déclarerait inapte ceux qu'elle lui recommanderait, à condition qu'elle voulût ensuite se livrer à chacun d'eux dans sa maison. Comment cela se pratiqua, j'en ai su quelque chose naguère par nos fermiers à B., sans me douter qu'un jour je connaîtrais cette dame dans votre entourage bien plus comme votre propre mais fausse épouse. Or ce voyeur, tenant ainsi Roberte, pouvait ensuite dénoncer à sa guise les jeunes gens que Roberte cachait dans le maquis. Ce qu'il fit lorsque, de guerre lasse, R[oberte] incita trois garçons à l'abattre comme un indicateur du maquis. Le coup manqua de telle sorte que le vieux Docteur tenait à sa merci les jeunes gens. Ils furent déportés, mais alors une amie de la salutiste, la propre filleule de votre célèbre et vieil ami de la rue Vaneau, voulant couvrir la suspicion qui dans les milieux de la résistance courait au sujet de Roberte, profitant de l'extraordinaire ressemblance avec elle, se dévoua pour sauver la réputation compromise de Roberte : elle la remplaça dans ses mission les plus dangereuses, fut déportée à la veille de la libération, et s'en revint toujours sous le nom de Roberte, ayant lavé celle-ci de tout soupçon.

*

Que se passait-il dans Rodin en tant que survivant ? Pouvait-il seulement se passer quelque chose sinon la récapitulation de ce qui avait précédé son exécution sommaire ? Il cherchait sans cesse à reconstituer les circonstances au lendemain desquelles les jeunes maquisards sur l'instigation

1. C'est le narrateur qui parle à Guy de Savigny.
2. Voir *Le Souffleur*, p. 161-162.

de sa femme mirent le feu à la maison après l'avoir enfermé dans son cabinet. Qu'avait-il pu imaginer pour que cette jeune femme eut recours à cet expédient ? Feignant de s'absenter pour une visite médicale, il s'était caché. [...][1]

*

Du moment que je[2] l'avais de la sorte [Roberte] située par l'écrit dans un livre sous la forme duquel elle se savait répandue parmi la foule anonyme, j'eusse dû me contenter de ce subterfuge. Mais rendre aussi publique mes aspirations, loin d'accepter les conséquences toutes conventionnelles qui résultent de ce genre de publication, je suis resté en deçà de l'aventure recherchée et me refuse d'être dupe de pures satisfactions littéraires. L'art me laisse indifférent et inassouvi : ma corruption est trop avancée pour que la parole puisse guérir le mal et je ne sais où avec l'âme a bien pu passer la santé spirituelle propre à se sustenter de ce genre de nourritures-là. Au reste, si c'est avec les yeux de l'âme que je considère ma situation et que je regarde le corps de Roberte, ces yeux sont insatiables tant qu'ils n'ont pas trouvé leur objet : et cette insatiabilité doit répondre à l'absence de cette vision que l'ubiquité du corps de Roberte doit constituer quelque part – et non pas au fait d'avoir écrit un livre. Ce quelque part ne sera jamais délimité que par sa propre caricature, par sa propre contre façon : mais je préfère les contre-façons aux affabulations verbales : et si ce devait être l'Hôtel de Longchamp, quoique je n'aie aucune part personnelle à cette institution – puisse ce lieu-là avec tous ses défauts, avec tout ce qu'il implique d'ignominies, être le temple où se produise enfin le simulacre de cette ubiquité, à l'instar de la présence réelle.

*

Chuchotements du Dr. Laurence à l'oreille de Théodore :

1. Phrase interrompue : « Roberte était seule dans la maison lorsque ».
2. Il semble que ce soit « l'autre vieux » qui parle dans ce feuillet.

— Elle m'a tué, Théodore, comme elle vous tuera. Mais ne prenez pas cela en un sens trop fruste ni trop historique. Le Procureur avec son dossier[1] – quelle farce ! Laissez-les donc divaguer – ils ne peuvent atteindre le plan où nous autres sommes en train de nous battre. Les événements, la guerre, la résistance, la chute de la Quatrième République, les ultras d'Alger, qu'est-ce que c'est donc que tout cela ? une consommation de forces épuisées, une liquidation – depuis longtemps j'ai choisi ma dimension : le regard sur le révolu – mais le dérouler à nouveau ! Théodore – c'est une erreur, une faiblesse que d'avoir ainsi séparé de vous le plus difficile – de vous être distingué de vous, K., – d'avoir voulu composer avec les contemporains sous le nom de Théodore ! Vous êtes celui que vous détestez – que vous craignez d'être, K. !

***

« Fragment pour : "*propre... retirant*" »

Se peut-il qu'en nous différents âges de la vie coexistent dans le même moment dès lors que nous ferions et qu'il nous arrive de faire des réflexions dictées par la convoitise du pubère et des réflexions dictées par l'amertume du vieillard : si bien que l'adolescent en nous suscite le chagrin du vieillard et que le vieillard en nous provoque l'insolence et la pétulance de l'adolescent. L'âge mûr serait-il donc ainsi une hésitation, un balancement entre ceux deux états, et parce qu'il est en vérité la seconde phase dans la vie, nonobstant, serait-il toutefois le complice tantôt de l'un et de l'autre, en ce sens un troisième terme, pour autant que la troisième phase qu'est le vieillard, le précéderait en puissance ; s'il en est ainsi l'âge mûr ne peut tout de même se maintenir à mesure que la vieillesse l'emporte, soit la déchéance physique : puisse alors l'esprit mûr né de cette compétition virtuelle entre l'adolescence qui n'arrive à s'apaiser et la vieillesse qui frappe impatiemment à la porte, puisse alors l'esprit mûr se détacher suffisamment

1. Biffé : « et son cousin Savigny ».

des impulsions de l'adolescence et des découragements de la vieillesse : et quand cette dernière est là enfin et fait son chagrin de la perte des ressources physiques, puisse cet esprit rester assez ferme et donc assez sourd aux gémissements de la débilité : garder dans son regard le défi du jeune homme : qu'alors il soit cruel pour la vieille carcasse qu'il habite : qu'il se fasse le complice des jeunes corps qui l'entourent : bien mieux, de tout ce qui verdoie et rayonne : le mieux vaudrait qu'il ne recherche point son semblable : une spéculation – par métalepse – à partir du fait supposé qu'il ne subsisterait dans la mémoire d'Octav[e] que deux mots : *propre... retirant...* que d'abord il interprète isolément comme essentiels à la proposition, mettant l'accent sur le *moi*[,] ne découvrant qu'à mesure que d'autres mots lui reviennent, avec tout un ensemble d'associations d'images, durant sa promenade aux Tuileries, – l'ensemble de la sentence laquelle met l'accent de l'absolu sur *le lieu* ou sur le comportement désintéressé de celui qui ne fait que passer par le lieu impossédable *en soi* etc. etc.

[L]ongtemps il sait cacher son crime le misérable[.]

Certes je n'avais pas alors compté les mots de ma proposition. Était-elle de seize ou de trente deux mots ? Imagine-t-on une proposition de trente deux mots ou de seize – ne s'appuie-t-elle sur des subordonnées – ? La vie ne compte pas les mots dont elle use.

six verbes

Veuillez laisser cet endroit
aussi propre en vous retirant
que vous désireriez le trouver
en entrant

[La rencontre place Saint-Sulpice]

[Le narrateur va retrouver Merlin au café de la Mairie, place Saint-Sulpice, comme dans Le Souffleur *(chapitre VI, p. 107 et suivantes). Il s'agit ici de la première version manuscrite de cette rencontre avec celui qui est surnommé « la soucoupe volante » dans le texte publié. Il existe aussi une dactylographie corrigée du même passage.]*

[…] En revenant sur la place Saint-Sulpice je croisai un personnage que je n'avais pas vu depuis des années : un jour nous avions failli être dans des termes presque intimes, j'avais eu la faiblesse de m'ouvrir avec franchise à cet homme, déjà vieux, plein de finesse et de fiel, prompt au scandale, prolongeant la commisération jusqu'à la méchanceté, ardu à la méditation, mais qui ayant payé son tribut au silence, avait fait depuis lors carrière en tant que dramaturge [1]. Je le saluai avec défiance. Il s'arrêta et sans me regarder me parla de la sorte : [«] Autrefois je vous ai tiré d'un faux pas, aujourd'hui vous voilà à vous essayer dans un genre détestable et non content de faire parler de vous en dépit de vos simples obligations familiales, maintenant que vous êtes marié, vous voulez qu'on parle aussi de votre femme – et sous quel biais – … Vous avez fait fausse route jadis, c'est humain, vous en avez rendu compte [2] en bafouant ceux qui avaient voulu vous sauver, ce n'était pas élégant, mais c'était encore compréhensible, à présent marié, vous tournez en dérision le sacrement du

1. Le mot « philosophe », après « dramaturge », est biffé. Variante de ce portrait, dans une addition manuscrite : « une espèce de sac surmonté d'une paire d'ailes couronnée d'une nuée aux reflets d'azur. Ainsi affublé ce sac avait joué et gagné sur tous les tableaux du ciel et de la terre, depuis l'introspection la plus subtile à la pédagogie politique et familiale la plus véhémente. On ne pouvait l'accuser d'être un philosophe en chambre, car ayant de longue date payé son tribut à la méditation silencieuse jusqu'à s'élever à la transcendance comme l'attestait la paire d'ailes, opposé les reflets d'azur aux ouragans du nihilisme scolastique qui ont soufflé dans l'espace mental cartésien, ce sac gonflé de fiel et de vanité, prompt à crever au moindre contact de la dépravation des blousons noirs qui ont rempli l'université, il avait repris sa revanche et réussi ce miracle de se transporter sur les planches des théâtres parisiens tandis que l'Institut consacrait ses reflets d'azur. »

2. Allusion à *La Vocation suspendue*.

mariage – qui donc vous obligeait à vous marier ? Là encore on a l'impression que vous ne touchez aux choses saintes que pour les salir, par manque de vocation. J'avais une certaine amitié pour vous jadis. Je vous ai perdu de vue, il ne me parvient de vous que ce que la rumeur incontrôlable d'un milieu restreint rapporte. On ne sait d'un milieu à l'autre ce qui se passe dans chacun que par un miroitement déformant. Mais depuis avant hier j'ai su par X. qui le tenait d'Y. que vous en étiez venu à vivre avec une femme qui ressemblait à votre femme. Je ne cherche pas à savoir si une telle puérilité, avant d'être même une faute caractérisée, répond à la réalité des faits. Mais voilà qu'à la suite d'un livre malsain[1] vous êtes sur le point de tomber dans la bigamie… Je ne me scandalise pas. Je n'ai que pitié de vous. Mais ce sont là des malheurs pour lesquels le respect que vous vous devriez à vous même n'existe même plus dans votre esprit. Vous en avez perdu jusqu'à la notion… En tout cas ne comptez pas sur moi au jury du Prix de Critiques[2]. Déjà je m'y étais refusé lors de ce livre où vous avez divulgué ce qui ne se dit qu'au confessionnal. Je

---

1. Allusion à *Roberte ce soir*.

2. Cette référence au Prix des critiques, ainsi que les qualificatifs de « dramaturge ~~“philosophe”~~ » et, dans la variante, de consacré par l'Institut, permettent d'identifier Gabriel Marcel (1889-1873) comme le principal modèle de ce personnage. G. Marcel vivait rue de Tournon, non loin de la place Saint-Sulpice. Il fut élu, comme philosophe, à l'Académie des sciences morales et politiques, au fauteuil 2, en 1952. Thierry Maulnier, également auteur de pièce de théâtres et juré du Prix des Critiques, a nommé Klossowski un personnage de sa pièce *La Maison de la nuit* (1953), personnage de « passeur » sans scrupule à la frontière d'un pays du Bloc de l'Est. Mais il ne fut élu à l'Académie française qu'en 1965 et ne peut être qualifié de philosophe « ayant payé son tribu au silence », « déjà vieux » dans les années cinquante (né en 1909, il est plus jeune que Klossowski). Gabriel Marcel, membre du comité de lecture de *Dieu Vivant*, avait participé, comme Klossowski, à la « Discussion sur le péché » autour de Georges Bataille, le 5 mars 1944, publiée dans *Dieu vivant. Perspectives religieuses et philosophiques*, n° 4 (p. 81-133). Voir aussi Pierre Klossowski, *Lettres à Betty. Cartas a Betty*, édité par Serge Fauchereau, Madrid, Círculo de Bellas Artes, 2007, p. 88, lettre du 15 avril 1940 : « La cour de Rohan continue à m'être propice mais y resterai-je encore longtemps, cela dépend des dispositions de Balthus. […] Beaucoup à travailler, des réunions çà et là (Berdiaeff, Gabriel Marcel) […]. A présent je traduis la conférence qu'un Alsacien, ancien élève de Husserl, fera samedi prochain chez Marcel sur le National-socialisme. »

prierai pour vous, cela soyez en sûr. Le temps splendide qu'il fait, et toutes ces horreurs que nous apportent les nouvelles du matin. On n'a plus le droit de contempler ces colombes… Je devais aller à Venise pour la Biennale. Mais Alger… ces sadiques des Temps Modernes[1] ! Dieu se cache. » Je m'inclinai, comme il me tendait la main, sans la prendre. Il me la tendait comme il avait fait en me parlant sans me regarder. « Que Dieu vous cache », dis-je en me sauvant, car depuis les incidents de la veille mes lapsus étaient encore plus fréquents que d'ordinaire. J'ignorais tout à fait qu'on m'eût proposé candidat au Prix des Critiques. Cela m'indifférait, mais que lui que j'évitais toujours quand je le croisais, eût insinué ce détail sur ma vie conjugale, donc que, lui aussi, avec qui je n'avais plus l'ombre de rapports, il avait pu[2] avoir des échos de ce qui n'était chez moi qu'une folle appréhension, – voilà qui tomba sur moi comme un avertissement du ciel : et précisément le ciel avait choisi le sac ailé dont le mépris à mon égard devait me rendre positivement imperméable à tout ce qu'il pouvait me dire. Et apercevant de loin Merlin attablé au Café de la Mairie, déjà je sentais quelque soulagement à raisonner de la sorte : je suis évidemment fou de croire que ce ridiculus vienne à point nommé me parler de ce qui ne le regarde pas. Ce fut aussi ce que je me hâtai de confier à Merlin. De qui le ridiculus avait-il su quelque chose de ce genre qui eût pu transpirer jusqu'à lui ? Merlin me l'expliqua tout de suite : le jury du Prix des critiques s'était une première fois réuni ce matin et parmi les membres figuraient N. Or N. avait vu W. la veille. Et de propos en l'air en propos en l'air, il en était résulté ce bruit.

*

Revenir sur les lieux abandonnés est pour moi une occupation plus agréable que de retrouver les personnes semées

1. Allusion à l'affaire du réseau Jeanson (1960) ou à ses préliminaires.
2. Dans ce passage particulièrement corrigé et surchargé, l'écrivain n'a pas corrigé l'emploi du pronom et du temps verbal (on attendrait « eût pu » au lieu de « il avait pu »).

en cours de route. Ces dernières – j’ai déjà remarqué qu’on les rencontrait toujours au moment le plus inopportun ; – on vient de s’attacher à quelqu’un qui en vaut une dizaine d’autres antérieurs ; on se trouve absorbé par quelque crise, par quelque contrariété – et ces gens là auxquels on ne pensait plus, vous abordent comme si rien ne s’était passé dans l’intervalle, vous prenant tel qu’on leur semblait, voici quinze ans, – bref, il n’y a rien de plus redoutable. Mais les lieux abandonnés quand même ils ne seraient pas le théâtre d’événements récents – ils ont tellement plus de discrétion dans leur accueil, tellement plus de compréhension pour ce que vous allez leur confier. Qu’en est-il alors de certains lieux qui font vraiment partie de la série dont vous tenez le bout, mais qui s’y trouvent comme au début même ? Sans doute les lieux ont une vertu mystérieuse : tout y recommence, bien que vous sachiez maintenant le développement – les acteurs depuis longtemps dispersés sont en place, n’en sont qu’aux premiers mots, qu’aux premiers gestes – vous fermez les yeux sur ce qui a nécessairement suivi depuis lors, vous les ouvrez sur ce qui aurait pu suivre, à votre gré : voilà ce que maintenant ces lieux abandonnés vous font voir pendant une seconde, un millième de seconde. La faible durée de cette vision rend l’émotion plus vive et plus longue : ces lieux de la sorte ont une respiration haletante, entrecoupée – dès que vous les fixez, les lieux rient, les lieux gémissent, et vous les fixez encore.

[L'Hôtel de Longchamp]

[Cette curieuse institution est présentée au chapitre IV *du* Souffleur, *à travers la lecture, par les amis réunis pour les « répétitions », d'un article de K. dans* Paris-Match. *Elle apparaît comme une caricature de l'utopie fouriériste et des « lois de l'hospitalité » chères au narrateur.]*

J'ai eu plusieurs visions successives de Roberte qui, maintenant attablée à son secrétaire dans un coin de cette vaste chambre, achève la soirée à remplir notre déclaration fiscale. Car c'est elle qui se charge de cette besogne avec un zèle d'écolière. Et je sais gré au fisc de taxer maintenant les appas de nos épouses selon des catégories diversement établies et cela d'autant plus fortement qu'avec plus d'appas constatés elles auront eu moins d'enfants. Je dis bien constatés et non pas seulement déclarés, puisque nulle fraude n'est possible depuis le sévère contrôle exercé au préalable.

*

Au moment où je me décide à écrire les circonstances que me créent mon incompréhensible façon de sentir et de vivre avec ma femme, il se trouve que depuis l'avènement au pouvoir de M. – l'État, pour autant que M. prétend l'incarner – a déjà nationalisé – donc vulgarisé mon rêve de la plus grotesque façon. Pour avoir fait trop de confidences à M., à une époque où je ne prévoyais pas que ses ambitions le mèneraient à une position, pour nous, aussi préjudiciables, je ne puis désormais ni l'accuser ni le critiquer publiquement. Ses *ordonnances*, destinées à réglementer ce qu'il y a de plus imprescriptible dans les habitudes de chacun, me visent immédiatement, de la façon la plus indiscrète. Quand je songe au nombre de fois que M. voici trois ans venait chez nous et se prêtait aux lois de l'Hospitalité sous prétexte d'une pièce à monter... Il ne savait ensuite faire assez pour empêcher la publication de mon livre. Pour lors il a fait pire : il m'a volé.

*

À partir de ce moment, mes impressions se brouillent. Sans doute ce soir-là, les événements qui se déroulaient sur le plan des institutions civiles se traduisaient-ils selon le plus ou moins de gravité que les gens voulaient leur attribuer. Ce soir où, comme on le prétendait alors, fut abolie la quatrième, sous la menace vraie ou fausse d'un coup de force militaire[1], des éléments divers agissaient, prenant prétexte de l'avènement d'un général mémorialiste[2], pour faire aboutir des initiatives subversives – sur un tout autre plan, – que jamais la quatrième n'eût tolérées.[3] Mais cette référence à l'actualité déforme, de beaucoup, le sens de la scène que je vais décrire, quoiqu'elle s'inscrive à la fois dans le contexte de la situation des forces en présence, et [...] de celui des incidents de ma vie qui m'intéresse exclusivement. Dans quelle mesure le groupe que nous formions de façon instantanée et fortuite, composait-il avec d'autres[4] déjà plus ou moins engagés dans l'action apparente je n'en sais rien.[5] Comment M. qui allait exploiter les conjonctures pour expérimenter ses idées démographiques en faisant appel [...] à la frivolité, comment il parvint à cristalliser la déliquescence licencieuse pour lui donner une allure de salut public, – l'Hôtel de Longchamp jusque là clandestin, allait rayonner enfin comme une institution respectable et solide – dès lors qu'il devenait un

1. Le 13 mai 1958.

2. Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, Paris, Plon, 1954-1959, 3 vol.

3. Variante : « Ce soir là où un coup de force aurait escamoté les institutions civiles, selon les uns, tandis que ces institutions auraient, selon les autres, servi à escamoter le coup de force, des éléments divers – profitant de l'avènement au pouvoir d'un homme qui avait déjà publié les mémoires de ses propres gestes et qui, chose curieuse, sensible au phénomène de la répétition, avait réussi à reconstituer la scène capitale qui l'obsédait depuis des années – des éléments divers se retrouvèrent pour faire aboutir des velléités subversives[.] »

4. Biffé : « sur cette terrasse ». Il s'agit de la scène du chapitre v du *Souffleur*.

5. Biffé : « Je crus apercevoir des militaires, des étrangers, les habituels anglo-saxons du quartier, des artistes, des avocats, etc. Au milieu de ce genre de trouble, Roberte se mit à faire la quête. »

organe du fisc – c’est là ce que l’incident sans intérêt qui survi[n]t quelques minutes plus tard semblait prouver.

*

À la troisième table à partir de la nôtre [1] était assis un groupe inquiétant : quatre légionnaires Phalanstériens, – petites tiares, longues tuniques troussées au revers, bottes jusqu’aux mollets, et attachés à la large ceinture, des chaînes[,] des ustensiles, telles des cuillers, de petits vases ronds tenant à la fois de la grenade et de l’encensoir.

*

Ceux qui avaient lu Fourrier [2] pouvaient se compter sur les doigts. Mais M., à la faveur d’une manifestation de Breton en l’honneur du maître [3], avait compris tout le parti qu’en tireraient ses idées démographiques. D’abord il fit procéder à des enquêtes dans les magazines puis çà et là publier des articles anticommunistes dans des Digest, dans Constellations [4], enfin dans la presse quotidienne sur la nécessité d’un retour aux idéaux du visionnaire « sergent de boutique ». Mais la vision des cités usinières réinstallées sous forme de Palais « populaires » où le « jeu des passions » réglerait la production selon des critères jusqu’alors inavouables, la subordination

1. Cette description confirme le rapport, dans les manuscrits, entre le thème phalanstérien et la scène à la terrasse du café boulevard Saint-Germain.

2. La déformation orthographique des noms d’auteur réels dans la fiction est un procédé déjà employé dans *Roberte ce soir*, à moins qu’il s’agisse d’une simple erreur. Une référence à Marcel Fourrier (1895-1966), qui a contribué à *La Révolution surréaliste,* semble exclue dans ce contexte.

3. Klossowski pense-t-il au geste de Breton de fleurir le socle de la statue de Fourier boulevard de Clichy, en 1953, geste immortalisé par une photographie d’Izis ? Par un curieux hasard, quelques jours avant la parution du *Souffleur*, Breton écrit une lettre de protestation à l’encontre d’un conseiller municipal qui réclamait la destruction du socle de cette statue fondue par les Allemands pendant l’Occupation ([Anonyme], « Au vent de Paris. Mise au point », *Combat. Le journal de Paris*, Mercredi 5 octobre 1960, p. 3).

4. *Constellation. Le monde vu en français*, 1948-1970. Directeur : André Labarthe. Revue grand public, qui publie entre autres, à cette époque, des articles sur la sexualité et la vie conjugale.

du travail aux rapports dirigés des sexes, mais la solution, fallacieuse en soi, que semblable démagogie promettait à maints soucis politiques et sociaux – la crise du logement, la lutte contre la propagande communiste, l'amoralité de la jeunesse – la ruse qui consistait à canaliser les appétits violents d'une génération à bout de nerfs tout en aiguillonnant en elle l'instinct du plaisir, les facilités qu'on lui laissait entrevoir sous prétexte que la répartition de l'impôt allait être réexaminée sous l'angle des rapports sexuels, et qu'un régime instauré selon de tels principes allait faire de l'État le réalisateur des aspirations individuelles les plus audacieuses, – voilà qui avait suscité dans une timide opposition ce néologisme absurde : le conjugalisme, auquel Guy de Savigny voulait à tout prix m'identifier, nonobstant sa parfaite indifférence en cette matière.

*

Les fonctions du Directeur sont bénévoles. Évidemment on ne saurait exiger de l'État qu'il rétribue pareil *passe-temps*. Mais la nomination à ces fonctions n'a pas été sans créer les pires remue ménage autour de nous. D'abord est-ce vraiment M. qui procède à une nomination de ce genre ? Évidemment non. M. a fait ses ordonnances et ce sont ses bureaux qui ont charge de les appliquer. Pourquoi cette fausse honte ? Si jamais la présente administration déménage, la suivante osera-t-elle jamais abroger ces statuts ? M. prétendait que la querelle scolaire pâlirait devant celle qu'il aura suscitée à la future législation, et que les cléricaux exclusivement braqués sur cette institution dépenseront toutes leurs forces à la faire disparaître et lâcheront définitivement leur terrain aux laïcisants, pourvu que ceux-ci consentent à supprimer les présentes ordonnances. Tout cela c'est de la blague. Pour peu que l'opinion se fasse à ces nouvelles, honteuses coutumes, il y a fort à parier qu'elle s'y fasse, il n'y aura pas un chat pour toucher à cette panacée. C'est tellement national, … je voulais dire normal.

Quelle qu'ait été l'auteur ou l'instigateur de la nomination, celui qui s'est installé à l'Hôtel de Longchamp, n'est ni plus ni moins que… B. G.[1]

*

Enfin ce poste de Directeur de Longchamp a été une invention géniale de la part de M. Celui qui l'accepterait, se démasquerait. Je ne sais pas si M. ne s'est pas pris au piège de sa propre subtilité. B. G.[2] peut noyer du jour au lendemain son projet, s'il le veut.

Le plus étrange, c'est que trois personnes furent soupçonnées d'avoir accept[é] ce poste. Ceux qui ne l'avaient point, mais qui passaient pour l'avoir, eurent honte de se désavouer quand Paulhan les en félicita. M. les rencontrant l'un après l'autre chez Mme de V., ne disait rien ; mais ils commirent tour à tour la maladresse de protester sans avoir attendu qu'on les mît en demeure de le faire.

*

En réalité l'installation du Directeur à Longchamp même n'est que formelle. Le premier fut purement occulte. C'est simplement un administrateur de la société L. Aussi bien, selon tout ce que j'ai pu apprendre par P. de cette entreprise, la structure même en servit à titre d'essai. Ce fut avec le personnel des cadres que l'expérience fut tentée ; les rapports des chefs de bureau, avec un certain nombre de jeunes femmes secrétaires, tels qu'il s'en développe dans toute entreprise, formèrent le terrain propice. Naturellement ça ne pouvait aller très loin, ces jeunes gens pour la plupart étant

1. Biffé : « Quand je songe que ce vrai chiffon de métaphysicien, qui s'arrange toujours pour être du bon côté, contre Vichy, mais pour Pétain, contre Franco, mais pour l'Inquisition, contre la bombe atomique, mais pour le 13 mai, pour les nationalisations, mais contre Budapest, contre la torture mais pour la poursuite de la guerre, pour la lutte contre le racisme, mais contre Israël ; pour le Vatican mais contre les prêtres ouvriers etc. etc. Contre la pédéras. Contre Genêt ».

2. Un « G. » est biffé avant le « B. », ce qui peut faire penser aux initiales de Georges Bataille.

mariés, il n'y eut qu'un tout petit groupe un peu plus d'une quinzaine de personnes qui spontanément, imaginèrent un invisible phalanstère — un phalanstère « volant ». Ce ne fut pas dans Paris qu'il fut expérimenté, mais sous forme d'un groupe de vacances qui pensa devoir choisir en province, avec l'assistance de « Son et lumière », quelque demeure historique ouverte au tourisme.

On proposa[1] d'essayer les rencontres dans l'un des châteaux de la Loire. La visite des salles, puis des chambres eût dû s'y prêter admirablement. Le guide était doublé. Éconduit le gros des visiteurs, une vingtaines de personnes triées sur le volet se voyaient isolées par une habile manœuvre, lors de la dernière visite. Alors dans les appartements réservés on était accueilli par le personnel permanent : jeunes gens et jeunes femmes – costumés pour la circonstance – répartissaient par petits groupes de trois ou quatre les visiteurs demeurés – dans les chambres prévues – où l'on se reconnaissait. Une légère collation précédait des séances de jeux – des jeux enfantins – des jeux de l'oie par exemple – dont les numéros sortant à coups de dés vous envoyaient dans des cabinets d'attente ou d'exécution. Tel[le]s étaient selon P. les timides tentatives du personnel des cadres de la société L. M. aurait connu ces circonstances et durant l'été précédent, favorisé un peu partout dans la Loire, ce genre de parties : elles ne dépassèrent jamais le caractère d'un pur divertissement, et aucune des jeunes femmes sur la cinquantaine qui y participèrent, ne s'en revint enceinte. Donc ce n'était pas sérieux, et telle q[ue]lle l'expérience ne valait pas qu'on

1. Le feuillet commence par un paragraphe biffé : « On ne m'a pas invité à l'inauguration de l'Hôtel de Longchamp. Mais j'apprends que cette invitation n'était autre que celle de J. M. à laquelle nous avons négligé de nous rendre. Ce soir là j'avais du courrier en retard et R. devait rencontrer C. pour » (inachevé). Les initiales « J. M. » peuvent correspondre, parmi les personnalités connues de Klossowski, à Jacques Maritain et Jules Monnerot. Mais aucun élément ne permet d'identifier ces personnes, jusqu'à preuve du contraire. M. comme « ministre » incarne le pouvoir.

s'exposât à d'inévitables inconvénients, propres à compromettre l'idée si jamais elle s'ébruitait.

[En famille]

[À partir d'évocations en apparence purement autobiographiques, la réalité rejoint la fiction la plus fantaisiste. Ainsi, le personnage de la belle-mère, qui semble décrit d'abord de manière réaliste, a partie liée aux aventures du « faux mort », premier mari de Roberte.]

Elle rentre enfin, j'entends claquer la porte d'entrée.

La voilà enfin qui par la porte entrouverte de la salle à manger, avance sa tête. Le sourire de ses lèvres arquées.

Les garçons se lèvent. A. étonné se lève après les autres un peu en retrait[,] l'observe du coin de l'œil pendant qu'elle parle avec L.

Au fond de l'appartement les enfants se disputent, ma mère intervient sans doute, hurlements. R[oberte] impassible fait la sourde oreille aux appels de ma mère, continue à parler en souriant, avec les garçons.

*

Mais ce que je viens de noter là s'estompe avec notre maison abandonnée de V[illeparisis]. Ce fut une période préparatoire. Nous revînmes occuper l'appartement de ma mère, dans les mêmes conditions. Mon livre sortit en Janvier[1]. À partir de février R[oberte] fit son stage chez G[allimard]. C'était le moment où à plusieurs on se réunissait chez nous autour de Br.[2]

***

Je revois cette après-midi passée dans la famille de R[oberte] et je m'explique maintenant la sensation déroutante

---

1. *Roberte ce soir*, achevé d'imprimer en décembre 1953, a paru en janvier 1954.

2. Probablement Brice Parain. « Vous m'avez bien touché, l'autre jour, quand vous avez dit que vous vous sentiez à l'aise surtout avec Klossowski, Carrive et moi. » (Pierre Leyris, lettre à Brice Parain, [1950], dans Marianne Besseyre (dir.), *Brice Parain. Un homme de parole*, Paris, Gallimard / Bibliothèque nationale de France, collection « Les Cahiers de la NRF », 2005, p. 273.)

que me donnait dès alors ce rassemblement de personnes hétéroclites qui prétendûment formaient à la fois la parenté et le proche entourage de ma belle-mère.

Cette dame, de vieille souche puritaine new-yorkaise, tôt venue en France où elle s'était mariée, malgré son séjour prolongé et maintenant définitif à Paris gardait une mentalité touristique ; elle avait emprunté des habitudes soi-disant françaises pour s'adapter, et ainsi tout chez elle, n'était qu'emprunt : trompée par son époux, et abandonnée avec ses filles, avec une bonne volonté à toute épreuve, mais grâce à sa fortune, elle avait réglé son existence de la façon la plus facile, derechef en touriste, renseignée par le guide et les manuels sur les usages dans le monde, sur le Bon ton ; athée convaincue, elle croyait se devoir d'élever ses filles dans des institutions religieuses, parce qu'on lui avait dit qu'en France il valait mieux pour des jeunes filles, avoir reçu pareille éducation pour faire leur chemin et se marier bourgeoisement [;] ses relations s'étaient faites sans discernement d'aucun milieu, fortuitement, si bien que tantôt elle recevait des petits commerçants, tantôt des professeurs, tantôt des musiciens, tantôt des agents de change, tantôt des médecins, qui du reste allaient jouer un grand rôle dans son existence : en effet, sa plus grande occupation était la santé, et la découverte incessante de nouvelles maladies possibles et à prévenir [;] après la santé, c'était les partie de Bridges ; sans doute aimait-elle le jeu, mais rien que sous cette forme, les cartes. En fait il s'agissait pour elle de tuer le temps de n'importe quelle manière et ainsi lorsqu'elle commença à avoir des petits enfants, les maladies infantiles des uns et des autres remplirent son temps assez pour faire moins de bridge. Elle était d'une confiance[,] d'une générosité à toute épreuve et dépensait rien pour elle ou fort peu par manque d'imagination, – ses nombreux voyages l'avaient saturé[e], – mais sans compter pour autrui[,] ses filles et leurs amies ; – là encore c'était une manière de tuer le temps – et de faire du bien, d'aller au devant des petits besoins des autres, par ennui, apparemment un mérite, en réalité, de la niaiserie, sinon de

l'apathie, et tout de même si elle se fut davantage occupée de nourrir sa propre vie intérieure, eut développé ses aptitudes musicales, poursuivi un intérêt précis, elle eut sans doute fait davantage de bien, en se contentant de former mieux ses filles qu'elle ne l'avait fait. Mais n'ayant d'intérêt à rien, se déclarant incapable de lire, ou feignant seulement d'être à la page, elle était depuis l'enfance demeurée dans une singulière inculture pour une femme de son rang. Le musicien dont elle était divorcée n'avait pu jamais l'attacher ni à des questions de l'art, ni au milieu propre à favoriser sa carrière. Et ainsi elle n'avait su non plus donner mieux qu'une ambiance familiale sans se soucier de les orienter, n'ayant elle-même d'orientation aucune, sinon la fortuité parfaite des voyages et des villégiatures. Mais quand elle s'attachait aux personnes, elle leur restait fidèle sans qu'elle cherchât à trouver d'autres qualités que celle de la conversation la plus plate. Elle croyait se faire même un mérite de n'appartenir à aucun milieu quand ce n'était que par manque d'intérêt.[1]

Or le jour où l'on se réunit chez elle à l'occasion de mes « fiançailles » avec Roberte, il y avait outre les amis de ses enfants, quelques uns de ses anciens amis auxque[ls] elle voulait présenter son futur « gendre » mais mêlés à tout ce monde quelques jeunes gens[2], encore inconnus dans la maison, mais que ma future belle-mère avait payés les uns pour divertir une partie de la trop nombreuse compagnie, les autres pour jouer au bridge. Je ne l'appris que par Roberte au sortir de cette réunion. Il en avait été ainsi dans leur maison depuis qu'elle-même avait été admise aux réceptions de sa mère. Cette habitude lui était venu[e] à l'époque où elle vivait avec

1. La fin du feuillet est biffée : « Or ce jour-là où l'on se réunissait chez elle, il y avait parmi les amis de ses filles, quelques-uns de ses anciens amis, mais parmi ceux-ci, des jeunes gens ignorés de tout le monde, mais qu'elle avait payés à titre de figurants, les uns pour jouer au bridge, les autres pour » (inachevé). La continuité avec le feuillet transcrit à la suite de celui-ci est ainsi avérée.
2. Biffé : « qu'y avait menés l'oncle Oloron ».

ses filles sur la Côté d'azur. Maintenant à Paris elle venait de la sorte en aide à quelques étudiants ou étudiantes. Et elle les payait royalement, mais rarement « réengageait » les mêmes. Roberte et ses sœurs avaient sans doute lié quelques camaraderies. Tout cela me paraissait bizarre, et fort imprudent. Quels étaient les jeunes gens qui acceptaient de venir ainsi en étranger chez des étrangers pour de l'argent ? Les conditions difficiles des années d'après guerre expliquaient cela facilement, toutefois je ne sache pas de maîtresse de maison à Paris, de mère de famille usant d'un semblable procédé pour remplir ou étoffer ses réceptions par des figurants.[1]

*

Ces trois garçons[2] inséparables se nommaient la « Trinité. » William se disait le Père, Vittorio[3] le Fils, et Clarence[4] le Saint Esprit. Car William était circonspect et prévoyant : Vittorio audacieux et généreux, Clarence veillait avec douceur à leur entente et plus d'une fois aplanissait entre eux les divergence[s] ou même des querelles quand Vittorio commettait aux yeux de William quelque imprudence. Clarence appréhendait leurs différends et s'attristait en silence parfois. Mais ni William, ni Vittorio ne supportaient de le voir triste et tout cela finissait alors par des éclats de rire, lorsque Vittorio observait que Clarence s'entendait à jouer avec subtilité le rôle du consolateur en se faisait consoler par les deux autres. Je ne les voyais qu'à de longs intervalles[.]

*

---

1. La fin du feuillet est biffée : « Et enfin quels risques pour les filles ? L'une des sœurs de R. avait de la sorte épousé l'un de ces garçons, encore était-elle assez bien tombée, puisqu'au moins c'était le fils d'un gros industriel, brouillé avec sa famille. Je note cela pour mieux comprendre s'il se peut la mise en scène [...] ».

2. Ces trois personnages pourraient être des « figurants » du feuillet précédent.

3. On pense à Vittorio de Santa-Sede, le personnage d'aventurier de *Roberte ce soir*.

4. « Clarence », qui remplace ici « Laurence », est remplacé par « Dulaure » dans un autre feuillet. Dulaure apparaît au chapitre v du *Souffleur*.

Ce que je revois avec d'autant plus de netteté qu['] un détail m'avait frappé : qu'elle portait une alliance à son annulaire – détail qui ne prit que plus tard de l'importance[1] lorsque je me mis à la rechercher – non parce qu'elle était veuve déjà mais parce qu'elle avait appartenu à un autre[.]

*

Rodin fréquente ma belle-mère sous l'aspect de l'oncle O[loron]. Ma belle-mère l'a connu à Cannes ou à Antibes et il a feint de s'intéresser aux filles de ma belle-mère, et particulièrement à Roberte[,] ni mes belles-sœurs, ni ma belle-mère, ni Roberte ne se doutant de sa véritable identité[.] Au moment de nos fiançailles, il y assiste muet. Plus tard je le trouve au Palais-Royal[2], dans un fauteuil roulant. C'est lui qui me suggère la vision hydromancienne de la *Nymphe endormie*.

Il a pour ami le vieux bouquiniste du passage Choiseul que fréquente G[uy] de Savigny. C'est là qu'il a des rendez-vous secrets avec Roberte.

Double hypothèse :

1) Ou bien Rodin serait le beau-père de R[oberte] dont le premier mari aurait été le [Com^{dt}] R. tué dans le maquis par les nazis[3]. Le Dr. R[odin] profitant de la disparition [du] fils, aurait séquestré R[oberte,] abusé d'elle. R[oberte] se serait [vengée] en le faisant exécuter par les maquisards. etc. etc.

2) Ou bien Rodin est le [premier] mari. Ma belle-mère aurait obligé Roberte à l'épouser. Roberte ne songeait alors qu'au neveu de ce dernier avec lequel elle aurait eu une

---

1. Biffé : « quand Lucien m'apprit qu'elle était veuve ».

2. Le Palais-Royal est un lieu chargé d'une longue histoire littéraire et intellectuelle. Outre la citation du *Neveu de Rameau* en exergue d'un projet de préface (*supra* p. 55), notons ici que Charles Fourier attendit en ce lieu la venue d'un mécène pour financer son utopie, comme le rappelle André Breton dans son *Ode à Charles Fourier*, dessiné à New-York par Frederick J. Kiesler, Paris, Éditions de la Revue Fontaine, collection « L'âge d'or », 1947, p. 36 : « [...] entre eux [les hommes] et toi nul intercesseur / Pas un jour qu'avec confiance tu ne l'attendisses pendant une heure dans les jardins du Palais-Royal ».

3. Voir Isabelle Sobelman, *Denise Klossowski*, op. cit., p. 28-32.

liaison. Ce jeune homme l'aurait entraîné dans les milieux de la résistance. L'oncle aurait fait disparaître ce neveu. Pour le venger Roberte aurait livré son vieux mari aux maquisards. Le vieux ayant échappé, aurait dénoncé les camarades de Roberte. Celle-ci aurait été compromise de ce fait.

Ma belle-mère aurait été au courant de l'affaire et aurait caché son vieux gendre.

***

Et maintenant je ne sais trop que répondre à Lucien quand il prétend que je ne suis plus le même aujourd'hui que j'étais à cette époque, pas plus que lui qui déjà avait épousé la sœur de Roberte et qui déjà n'est plus mon beau-frère alors que depuis il s'est étonnamment rapproché de Roberte. Ce jour là j'étais donc venu chez eux pour lui demander pourquoi il n'était pas resté avec moi, jusqu'à la fin du spectacle[1], [...] que je lui avais décrit d'une toute autre manière puisque nous nous étions retrouvés un instant à la sortie et que ce n'est qu'à ce moment là que j'avais aperçu Roberte sans savoir qu'elle était sa belle-sœur, il ne m'en avait rien dit ; il était reparti aussitôt dirigeant ses pas vers l'avenue de l'Opéra, tandis que je restais là avec d'autres à considérer la salutiste en train de quêter. Tout ceci me semble non seulement inexact, mais je pense qu'il confond cette sortie avec une tout autre circonstance.

1. *Le Purgatoire*, dans le Prologue du *Souffleur*. Dans ce brouillon du Prologue, la nature du lien (familial) qui unit Lucien au narrateur est précisée.

[En voyage]

[Le thème du voyage, comme celui de la vie familiale, présente certaines données véridiques, amalgamées ici à la fiction, au fantasme ou au rêve.]

Le voyage en Bretagne et le retour par la Loire ont ceci de particulier que la première partie (l'aller) est toute empreinte, toute marquée des nuances des périodes précédentes. Nous quittons Paris et laissons G.[1] pour remonter dans une région qui lui « appartient », nous allons le chercher sur les lieux, dans les paysages et sur les côtes qu'il a hantés et dont il nous parlait souvent ; Roberte de la sorte reste sous son attirance, et de ce fait elle « se retrouve », Roberte, au cours de ce voyage même en l'absence de G., elle reprend encore une fois le rôle de son propre personnage et dialogue avec son « partenaire » absent. A cela contribue d'autant mieux la présence de Co.[2] qui « visualise » entièrement Roberte en tant que Roberte, et Co. d'autre part, témoin des assiduités d'un autre « partenaire » de Roberte (F.) n'a de cesse de la situer en tant que Roberte ; lui-même en raison de son état problématique, de ses dépressions, de ses humeurs, au cours de ce voyage à trois, se retrempe dans l'ambiance irréelle de « Roberte » et les péripéties du voyage, les haltes, les restaurants, les chambres d'hôtel, lui en fournissent l'occasion. Les photographies de Roberte prises sur le bac qui, avec notre voiture, nous transbordait de St Malo à Dinard, ces photos évoquent fort bien les données préalables de ce voyage.

Sur le retour, lorsque nous aurons atteint le vrai but, Guérande et la Baule, et cueilli notre fils, c'est par les yeux

1. Georges Perros.

2. Pierre Colin, mari d'une sœur de Denise. Modèle de Lucien dans *Le Souffleur*. Voir Michel Butor / Georges Perros, *Correspondance*, op. cit., p. 77-78, 80. Georges Perros mentionne la présence de Pierre Colin à Douarnenez, avec les Klossowski, lors d'un séjour de l'été 1961. Mais celui-ci a pu être présent lors de précédents séjours.

d'enfant de Jérôme[1], que je verrai se dérouler la seconde partie du voyage : le beau val de Loire et les visites de quelques châteaux, avec leurs incidents comiques[.]

Nous fîmes ce voyage à la date du 25, parce que ce jour là V.[2] avait parié avec ses amis qu'il enlèverait Roberte coûte que coûte. Je n'en croyais rien, et je ne pris pas au sérieux même la possible présence de V. à Paris. Je fis semblant de ne rien savoir : mais la seule chose qui m'intéressait, c'était que le croyant faire à mon insu, elle avait décidé que nous partirions ce jour-là avec C.[3] qui devait nous emmener dans sa voiture, sous prétexte d'aller quérir notre fils dix jours plus tard à la Baule. Mais dès que nous voilà sortis de Paris, au moment où nous approchions de D. une panne nous obligea de rester vingt minutes devant un pompiste. Une grosse Mercedès nous dépasse et s'arrête à quelques centaines de pas plus loin. R[oberte] avait disparu dans le cabinet de toilette d'une buvette voisine. De la grosse voiture arrêtée plus loin, descendit une femme sans âge, élégante, qui vint se poster devant la buvette. Elle semblait prise d'une certaine agitation. Lorsque R[oberte] sortit de nouveau, cette femme l'aborde. C. et le garagiste sont penchés sur les [accu] de notre voiture. Mais R[oberte] s'éloigne avec l'inconnue et la suit jusqu'à la voiture stationnée plus loin. Alors je vois un bras d'homme se tendre par la portière et la main étrangère saisir R[oberte] au poignet. R[oberte] se recule, mais n'arrive à se dégager ; elle rit. Sur quoi le bras se retire à l'intérieur. R[oberte] revient vers nous hilare et rougissante. Entre ses doigts un chèque.

***

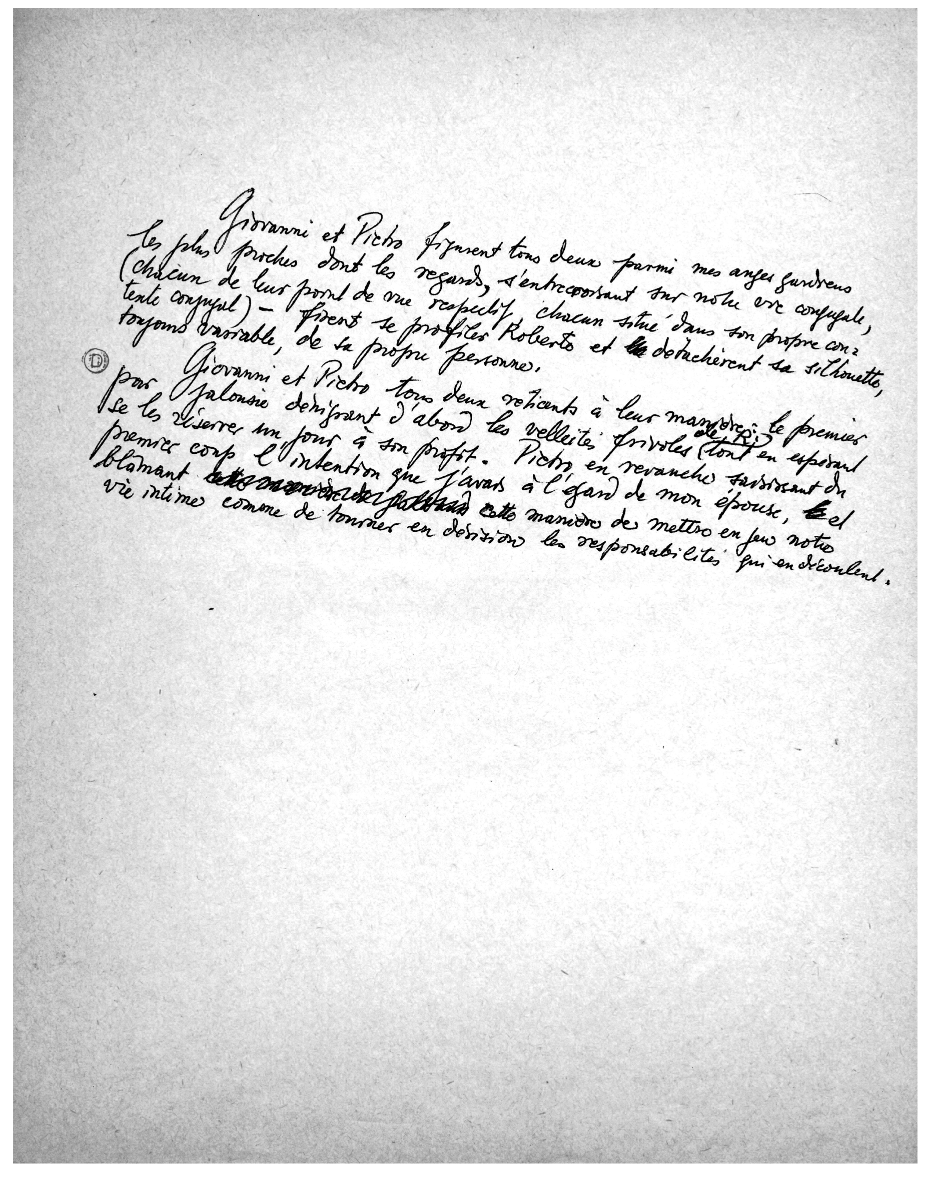
Je me réveillai dans un hôtel agréable en province et je ne compris pas au juste pourquoi il était trois heures de l'après-midi. Roberte à la salle de bain venait de prendre une

1. Prénom du fils du narrateur dans *Le Souffleur*.
2. Vittorio.
3. Surcharge, à la place de « P. ». Il s'agirait donc de Pierre Colin.

douche et enfiler une jupe blanche. Elle avait une raquette sous le bras et je ne sais avec qui elle allait jouer au tennis sur le court du parc de l’hôtel. Dans quelques heures nous allions prendre un car pour continuer ce voyage. Je me souvins que j’avais voulu la veille m’arrêter dans ce lieu pour rendre visite à un Père jésuite[1] qui dirigeait un séminaire où j’avais fait une partie de mes études de théologie. Roberte voulait elle aussi connaître ce père et elle m’avait promis de m’y accompagner. Maintenant elle allait jouer au tennis. Je sors de l’hôtel et me rend au séminaire de la localité et dès l’entrée on me demande de m’inscrire à la séance d’examen que je suis censé avoir préparée depuis un an. Comment vais-je m’en tirer ? Je n’entre pas dans la salle d’étude, mais dans une sorte de cabinet de lecture où des jeunes gens en soutane me posent des questions sur ce qui se fait à Paris. On veut me persuader qu’il n’est pas trop tard de me présenter à cet examen, qu’il ne m’engage nullement à rompre la vie conjugale, lorsqu’à une pendule je constate qu’il est six heures[.] Je me précipite dans le jardin, sort sur la route, il est déjà impossible de rejoindre la station de car. Il n’est pas question de courir chercher Roberte à l’hôtel. Je vais me [placer] à la croisée des chemins, lorsque je vois déboucher le car d’une allée latérale et prendre la route au bord de laquelle je me tiens, faisant des signes désespérés au conducteur. Le véhicule arrive en trombe et, assise à côté du chauffeur, Roberte d’un geste péremptoire de la main, me fait comprendre qu’elle poursuivra seule le voyage. La voiture disparaît.

Alors je me réveillai en sursaut.

1. Gaston Fessard (1897-1978).



Giovanni et Pietro figurent tous deux parmi mes anges gardiens
les plus proches dont les regards, s'entrecroisant sur notre vie conjugale,
(chacun de leur point de vue respectif, chacun situé dans son propre con-
texte conjugal) – firent se profiler Roberte et ~~la~~ détachèrent sa silhouette,
toujours variable, de sa propre personne.

Giovanni et Pietro tous deux réticents à leur manière: le premier
par jalousie dénigrant d'abord les velléités frivoles de R. tout en espérant
se les réserver un jour à son profit. Pietro en revanche saisissant du
premier coup l'intention que j'avais à l'égard de mon épouse, ~~le~~ et
blâmant ~~[illegible]~~ cette manière de mettre en jeu notre
vie intime comme de tourner en dérision les responsabilités qui en découlent.

Giovanni et Pietro figurent tous deux parmi mes anges gardiens… Manuscrit du Souffleur, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, KLS Ms 4, f. 425 r.

[Entre amis]

[Dans de rares manuscrits, la mention de surnoms authentiques voire de prénoms réels semble indiquer l'origine autobiographique de certaines situations comme la scène du jardin à Villeparisis, rapportée au chapitre II du Souffleur.*]*

S[avigny] veut convaincre T[héodore] de la gratuité, de l'arbitraire, de l'irréalité de son expérience individuellement poursuivie : au lieu de participer à la circulation des biens qui ne sont tels qu'en vertu d'une « consommation » collective, qui n'ont de valeur intelligible, de valeur d'échange que dans les groupements de besoins et d'intérêts – T[héodore] s'égare dans des impasses, thésaurise, se condamne à une « surproduction » affective et morale, et va périr au sein du gaspillage. Par ce genre de critique, S[avigny] vise l'incompréhensible sentiment de T[héodore] pour R[oberte] et son insoutenable régime des lois de l'hospitalité. R[oberte] pour T[héodore] est le produit d'une idiosyncrasie que nul ne saurait partager, et quelle que soit la mise en pratique des lois de l'hospitalité – de l'adultération de l'épouse par l'époux – il n'en tirera toujours qu'une insatisfaction perpétuelle tant qu'il sera seul à pratiquer les lois de l'hospitalité, tant qu'il n'y aura pas de mise en commun des épouses par tous les autres : or, c'est justement ce que T[héodore] ne veut point, ni ne saurait vouloir, puisqu'il reste fixé à l'image de R[oberte] pour lui exclusive, et que de la sorte il s'enferme dans ce paradoxe : celui de maintenir la monogamie dans le but de la transgresser. – Pour S[avigny] le tempérament de T[héodore] n'est que le produit moral de conditions capitalistes dépassées, la survivance d'une théologie illusoire du péché, la hantise romantique du sacrilège. – Pour guérir T[héodore] il faut qu'il accepte la pluralité des femmes, consente à échanger R[oberte] contre d'autres femmes, devienne en un mot lui-même « infidèle » à R[oberte] comme il s'obstine à vouloir qu'elle-même soit « infidèle » à lui-même, et enfin admette la

réalité des autres, c'est-à-dire l'infinie variété qui constitue vie collective, afin de pouvoir à son tour participer à une existence renouvelée et vivante.

*

Tel par exemple dans la rue des Quatre-Vents ce restaurant de l'Auberge de Savoie où nous avions déjeuné avec Lucien et Gerfaut[1], lequel était assis à la droite de Roberte. Quand il lui parlait, il fixait l'épaule nue de Roberte, ou encore la main qu'elle levait par moment au niveau de l'épaule, et je vois encore le jeu des doigts de Roberte, de son pouce passant sous la bretelle de sa robe légère, et le gras de son pouce que Gerfaut saisissait, nous disant à nous autres : Comme je me sens entre hommes avec elle ! Cela pour commenter des secrets d'anthropométrie, à propos d'une grave affaire qui lui avait été confiée. Gerfaut m'avait alors promis le film pris à Longchamp – mais comme j'ignorais qu'y figurât O[loron][2] et qu'il l'avait déjà remis à ce dernier, – j'en étais encore à espérer qu'il nous le ferait voir chez Lucien dans la soirée. Surtout je ne discerne pas alors comme je suis obligé de le faire à présent, que Roberte s'était entendue avec lui pour que rien ne transpirât. Elle venait de découvrir, à Longchamp même, qu'Oloron n'était pas « mort » – et c'était cela qui entre Gerfaut et elle se traduisait par le regard de Gerfaut sur l'épaule de Roberte et le jeu du pouce de Roberte que pinçait Gerfaut nous disant : Comme je me sens entre hommes avec elle ! et nullement le fait qu'il pouvait en toute confiance nous parler de méthodes anthropométriques qui l'absorbait ce jour-là.

Lucien et Roberte étaient aller le chercher à son laboratoire, et moi-même je les avais ensuite rejoints à l'Auberge de Savoie. Lucien me dit qu'il avait laissé monter Roberte chez Gerfaut parce qu'il avait dû faire un achat à deux pas

1. Lucien est le nom du jeune ami du narrateur dans le prologue du *Souffleur*. Gerfaut est celui du héros de la pièce de K., *Valentine ou une Soirée en Harmonie*, telle que la raconte Guy au chapitre VIII.
2. « O. » remplace « M. » biffé.

de là et ensuite était monté à son tour, un quart d'heure avait pu s'écouler, et puis tous les trois s'étaient rendus rue des Quatre-Vents.[1]

*

Je m'allongeai un instant, lorsqu'on sonna.[2]

Ouvrant la porte, ce fut une lueur d'espoir. Je sursautai à la vue de Gilberte. Enfin je saurai me dis-je, et j'avais la sensation, la même, que la veille, m'avait donnée l'apparition de Roberte dans son tailleur turquoise.[3] Gilberte reflétait l'après-midi qu'elles avaient passé ensemble. Cette femme au front [droit] et pur environné d'une épaisse chevelure bouffante, les yeux lourds et graves, d'un bleu intense, le nez aquilin, les lèvres ourlées, les traits d'une singulière finesse[4] – fort bien faite, était la variante de Roberte, d'un rythme plus mesuré, d'une tonalité plus grave, alors que Roberte plus grande de taille, était plutôt taciturne et raide, tantôt sémillante et provocante. J'adorais de les voir ensemble. Je ne sais ce que j'aurais donné pour les observer seules en tête à tête.

---

1. Paragraphe biffé d'un trait ondulé peu visible.

2. Au chapitre III du *Souffleur*, Roberte est censée avoir rendez-vous avec Gilberte chez Chanel, quand Théodore l'aperçoit faire la quête en salutiste devant la gare Saint-Lazare. La mention du passage Choiseul est un indice qui tend à accréditer le récit de Guy (la fréquentation du libraire par Roberte, ou Valentine). La graphie, rapide, compte plusieurs mots abrégés (« O » pour « Oh » ?), ou dont le tracé n'est pas achevé, d'où certaines lectures conjecturales (ici entre crochets).

3. *Le Souffleur*, p. 69 (chap. IV) : « La porte du salon s'ouvrit et Roberte s'avança, rayonnante, avec un sourire silencieux et ostentatif. En effet, elle portait un tailleur turquoise, des gants et des souliers de même nuance. [...] Quelque chose était ici à son comble : la volupté ou l'imposture, ou les deux à la fois. Et je la laissai parler : / Voilà ce que nous avons enfin trouvé, Gilberte et moi – des prix exorbitants chez Chanel, mais dans un fond de boutique au faubourg Saint-Honoré... / À quelle heure, avant ou après Saint-Lazare ? l'interrompis-je sottement aussitôt. / Saint-Lazare ?... Nous ne sommes passés par là à aucun moment de la journée... » La scène avec Gilberte se serait située le lendemain, si elle avait été insérée dans le roman.

4. Voir Pierre Klossowski, *Gilberte Lambrichs*, portrait à la mine de plomb, 80 x 58 cm., 1955 ; *Gilberte et Georges Lambrichs*, 100 x 72 cm., 1955. Voir Isabelle Sobelman, *Denise Klossowski*, op. cit., p. 64.

— J'étais venue rapporter cette ombrelle que Roberte a oubliée hier, au salon de thé *.

— Où avez-vous été hier ? Chez Chanel ? Elle est partie ce matin…

— Il paraît que la répétition a été très brillante[,] Merlin nous l'a dit tout à l'heure.

— O[h] brillante… Vous étiez chez Chanel ?

— Oui, mais nous n'avons rien trouvé.

— Rien, dis-je, au Fbg St Honoré…

— Non, nous n'avons pas été jusque-là. Après le thé Roberte avait rendez-vous au passage Choiseul. Je voulais vous inviter pour la [soirée.]

— Elle est partie je ne [sais quand].

— Elle est partie ? Nous devions nous retrouver cet après-midi.

— Mais elle n'est pas venue [avec] son amie ?

— Quelle amie ?

— O[h] elle s'est arrangée autrement alors, tout à l'heure elle m'a téléphoné, en me priant de déposer cette ombrelle.

— Elle vous a téléphoné de la gare ?

— De la gare ? Non, je ne pense pas.

— Dites-moi ne pourriez-vous, n'auriez-vous l'idée de jouer…

— Moi – mais vous avez une si brillante interprète[.] Roberte m'a dit qu'il lui serait possible[1] de voir une autre femme dans ce rôle.

— Tiens, elle vous a dit ça.

Gilberte se leva.

— Nous déciderons, tout à l'heure, au vernissage de B.

— Vous allez à un vernissage avec Roberte ?

* hier au soir, chez nous

— Elle a dîné chez vous !

— O[h] en vitesse ! pour être de retour à la répétition !

1. « Impossible » conviendrait mieux ici dans la bouche de Gilberte.

***

Couché dans l'alcôve du grand salon, Olivier somnolait, d'accablement. Maintes fois ses regards avaient erré sur les hautes boiseries ou bien sondé la profondeur sans fin des miroirs se faisant face, ou bien s'étaient arrêtés aux taches d'humidité du plafond : avant de refermer les yeux il avait considéré les rayons du soleil filtrant par les volets clos, au dehors la journée tirait à sa fin dans l'or du crépuscule : puis il se retourna contre le mur. Et de nouveau, ne voyant plus rien, [la] même mélodie pour la centième fois, lui revint, profonde et sonore, et toujours aussi douloureuse, aussi lancinants par sa volupté. « Oui, c'était ainsi. » Trois années s'étaient écoulées depuis ce matin du 8 mai. Les voilà Olivier et Roberte cheminant sous la voûte de la gare, Roberte, longeant le convoi, Roberte dans son chemisier blanc et sa jupe rouge ; et soudain Roberte, le regard au loin, souriant, lève la main et un rayon de soleil tombe dans le creux de sa paume et elle dit : Voici Raphaël ! Olivier marchait sur l'autre bord du quai à l'écart[.]

***

Faire intervenir éventuellement deux personnages qui chacun par leurs commentaires jettent un éclairage différent sur le couple (R[oberte] et O[ctave]) :

« Giovanni » (pédéraste inavoué) marié à Carolina qu'il n'aime pas ayant une passion pour Marianne (la confidente de R[oberte] et de O[ctave]) et séduit tout de même par O[ctave] et par R[oberte]. Sa mauvaise langue contribuerait à faire décrier « R[oberte] » (il en est jaloux pour autant qu'elle s'interpose entre P[ietro] et lui, et parce qu'il voit que R[oberte] soustrait O[ctave] à son influence antérieure qu'il espérait continuer d'exercer, dans le même temps l'attire l'allure équivoque de R[oberte] ;

Pietro, dans la même situation conjugale, qui a poussé autrefois O[ctave] à épouser R[oberte] et qui a un secret

commerce sodomite avec R[oberte] à l'insu d'O[ctave][1]. O[ctave] progressivement découvre ces rapports.)

[D]e Giovanni et P[ietro] il conviendrait de ne faire qu'un seul personnage[.]

Il était déjà suffisamment bizarre que G[uy] et H. mariés bien avant moi, témoins de mon défroc, et depuis insinuant à nos longues intimités des allures de protecteur de mon propre mariage[2], m'eussent de la sorte permis de faire le point, chacun à sa manière.

L'un et l'autre avaient en effet *cru* faire facilement de leurs épouses des sortes de caryatides de leur vie. Ils avaient changé, elles s'étaient pétrifiées et elles les jugeaient sans pitié[.]

Giovanni et Pietro figurent tous deux parmi mes anges gardiens les plus proches dont les regards, s'entrecroisant sur notre vie conjugale, (chacun de leur point de vue respectif, chacun situé dans son propre contexte conjugal) – firent se profiler Roberte et détachèrent sa silhouette, toujours variable, de sa propre personne.

Giovanni et Pietro tous deux réticents à leur manière : le premier par jalousie dénigrant d'abord les velléités frivoles de R[oberte] tout en espérant un jour se les réserver à son profit. Pietro en revanche saisissant du premier coup l'intention que j'avais à l'égard de mon épouse, et blâmant cette manière de mettre en jeu notre vie intime comme de tourner en dérision les responsabilités qui en découlent.

***

Ce jardin, derrière le pavillon, étendait en pente sa longue pelouse jusqu'à la clôture du fond, ombragée de buissons et de figuiers, qui le séparait d'un cimetière perdu dans les champs ; au loin les massifs de grandes forêts domaniales

1. On attendrait ici plutôt « avec O[ctave] à l'insu de R[oberte]. R[oberte]… » Mais un lapsus semble exclu ici.

2. Feuillet biffé, que nous conservons pour son intérêt malgré l'imperfection syntaxique de cette phrase.

formaient l'horizon, vers Meaux. Sur les côtés le long de murs bas, des rosiers sauvages. Au hasard sur la pelouse et formant des enclos de ci de là, des arbustes, tel le seringha, le Tamaris, et l'aubépine faisaient comme des rondes autour de quelques grands arbres fruitiers. Une allée de buis courait par le milieu. Nous étions sous le grand cerisier à respirer l'air d'une matinée limpide, Jean, Pierre et moi[1], lorsque Roberte surgit de derrière un arbuste portant sur un plateau le petit déjeuner. Elle avançait dans une longue robe de chambre bleu[e], les cheveux flottant, et déposa sur la table de jardin les tasses et le café, au moment où l'on parlait de l'éducation religieuse des enfants. Je ne sais plus ce que Roberte insinua à ce sujet, mais il se peut qu'elle ait mis en doute la survivance de la foi chez le plus grand nombre d'enfants au delà de la quatorzième année, si jamais on les laissait dans des institutions religieuses jusqu'à cet âge. Et elle fit un geste de ses longues mains ramenant ses cheveux libres : en levant les coude sa robe de chambre s'entrouvrit et tout son corps élancé se modela sous le tissu soyeux de sa longue chemise de nuit. Elle pencha la tête, inclina son visage régulier, les lèvres arquées et lentement glissa vers le fond du jardin.

Jean, après lui avoir pris les doigts et baisé la main au passage, la suivait du regard, disant : « évidemment, évidemment, l'éternel féminin »[2] – ce qui répondait à la perplexité où il se trouvait alors lui-même vis à vis de son propre foyer auquel il avait échappé pour trois semaines. Mais Pierre me considéra moi-même et, livrant une bouffée de sa pipe, dit d'un ton désabusé : « On pourrait facilement faire de Roberte *un personnage*[3] de la Philosophie dans le Boudoir[»][4]*. Lui

---

1. « Jean [Carrive], Pierre [Leyris] et moi ». Voir *Le Souffleur*, p. 40 : « Guy, H. et moi ». Voir aussi une version dactylographiée du feuillet (f. 211 r. et 212 r.) : « G., P. et moi » (Giovanni, Pietro et moi).

2. Cf. Goethe, *Faust (Seconde partie)*, traduction de Suzanne Paquelin, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, [1908] : « L'Éternel féminin / Nous attire vers En-haut ».

3. « du Marquis » biffé.

4. Ajout en marge : « Roberte ferait aisément carrière à l'Hôtel de Longchamp » (voir *Le Souffleur*, p. 42).

qui avait pris depuis des années l’habitude de surveiller mes approches de maints précipices où m’amenaient mes cheminements et comme jaloux de ne pouvoir s’y risquer lui-même, s’étant soumis une fois pour toutes à la rigidité de son épouse convertie, il venait de la sorte de proférer des paroles irrémédiablement complices, de ce qu’il appréhendait en moi. Ainsi, me dis-je, ainsi, même lui, même les autres ne peuvent s’empêcher de voir ce que chaque jour davantage, je sens, je désire : elle est d’ores et déjà par son apparence ce qu’elle doit devenir, ce qu’elle est sans le savoir encore. Ce qui sommeille au fond de son âme, ce que quelques futiles propos laissent à peine deviner, doit coïncider avec ce que ses appas annoncent et promettent. Sans doute elle le cache, on ne sait encore qu’elle le cache.[1]

1. La fin du feuillet est biffée : « Et ce que j’avais ébauché la veille, cette reconstitution d’une scène de sa vie antérieure, je m’y remis avec ardeur, avec résolution, et comme si j’allais recréer Roberte à ma guise : comme si j’allais évoquer, auprès d’elle, une Roberte insoupçonnée d’elle qui en elle s’éveillerait et me restituerait ce qu’elle semblait vouloir me soustraire[.] »

III. Appendices



Pierre Klossowski, *Jean Carrive*, Mine de plomb, 25x18 cm, 1954. — « Je n'ai qu'à peine le temps, cher, bien cher Pierre, de vous dire combien m'a charmé cet Aquitaniae magus, combien j'y suis sensible et combien je vous en remercie » (Lettre de Jean Carrive à Pierre Klossowski, 30 décembre 1954, KLS C).

[Pierre Klossowski, « Commémoraison » de Jean Carrive]

[Titre manuscrit, texte dactylographié. Prononcé à l'occasion de l'enterrement de Jean Carrive le 21 janvier 1963. Conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet dans le dossier « Contributions » sous la cote KLS Ms 15.]

Commémoraison

Il brûle désormais pour l'éternité ce fraternel feu que vous allumiez dans mon cœur voici près de trente ans, Giovanni[,] maintenant que le souffle de l'Esprit a modelé définitivement votre visage : cette expression de consentement illuminé, empreinte de l'inaliénable noblesse de vos aïeux, de l'intransigeance de leur foi au libre dialogue de l'homme avec le Divin.

Toute votre vie si intense, si rapide et si allègrement dépensée dans la solidarité des souffrances, mais aussi dans une franche aspiration à la beauté de la vie – que de fois vous ai-je entendu dire : la vie est trop belle pour cette génération-ci ; – votre certitude de retrouver et de maintenir la splendeur des mondes disparus comme autant de raisons d'être pour l'homme d'aujourd'hui, – voilà bien ce qui fait de vous une digne et singulière figure de la race Humaniste du Libre Examen, cette secrète nation qui, par-delà la révocation de l'Édit de Nantes, a marqué et approfondi la conscience française en l'enrichissant de cette rare propension à une incessante interrogation de soi-même, la douant aussi d'une curiosité jamais satisfaite à l'égard de tout ce qui doit décider de nos destins.

C'est cette propension ancestrale doublée chez vous de cette passion non seulement de savoir mais de savourer qui marque votre destin et qui a permis à votre cœur de s'ouvrir comme un vaste sanctuaire où s'érigent maints autels divers en l'honneur du Dieu inconnu.[1]

---

1. *Actes des Apôtres*, chap. xvii (citation de Paul).

Dès votre seizième année vous appartenez à la première phalange des poètes surréalistes à l'époque où ce mouvement avait une importance décisive. Plus tard vous allez explorer ces Allemagnes où a fleuri le lyrisme de l'anti-raison et c'est moins du pays de Goethe que de celui de Kleist et de Hoelderlin que vous ramenez la compagne de votre vie. Toutefois – après avoir été mêlé intimement à ce mouvement d'une nouvelle expression poétique, – dans le contexte des convulsions sociales qui vont secouer pour longtemps l'Europe, votre âme s'indigne de tout comportement qui risque de tourner à la farce sinistre, de même que votre esprit ne se laissera intimider jamais par une coïncidence ni par une complicité des idées avec l'actualité. Un instinct profond vous ramène alors aux structures de l'orthodoxie de vos pères et ce sera pour un temps sous la discipline de Karl Barth que vous vous replongerez dans l'Écriture sainte.

Mais une âme aussi violente que la vôtre ne saurait s'installer à demeure ni chercher asile dans une doctrine plutôt que dans une autre, car faite à l'image de son Créateur, où a-t-elle ses limites ? Et la vôtre est de celles qui n'ont pas fini une fois pour toutes de payer leur obole pour passer d'un rivage à l'autre, et de rivages en rivages…

Le mal qui devait vous emporter – maintenant qu'il vous ravit dans l'invisible – apparaît comme l'envers de la spirale que votre esprit dessine éperduement dans son irrésistible élan à parcourir non pas une seule mais toutes les voies de la Rédemption, à embrasser toutes les chances de l'univers où il vous fut imparti de naître et de vivre –

De vos recherches, de vos inquiétudes, seule en rend compte à l'heure qu'il est une correspondance infiniment riche, où mille ressources du langage servent admirablement et singulièrement une verve intarissable – ; à lire les quelques trop rares commentaires dont vous avez naguère augmenté vos travaux de traduction, on perçoit dans leur densité même comme le bourdonnement d'une ruche aux abeilles innombrables : tel aussi se répercutent en nous de longs entretiens avec vous, à l'infini. Je voudrais leur faire écho par ces vers de

Virgile et depuis cette région que vous occupez maintenant, Giovanni, je sais que vous les entendez :

Di ne hunc ardorem mentibus addunt
.... An sua cuique deus fit dira cupido ?[1]

1. Virgile, *L'Énéide*, traduction de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1964, Livre Neuvième, [vers 184-185], p. 257 : « Les dieux ne serait-ce qui cette ardeur à nos esprits ajoutent / [...] ou propre à chacun, devient-il un dieu l'irrésistible désir ? » C'est Nysus, « d'une porte le gardien, impétueux sous les armes », qui s'adresse à « son compagnon Euryale – « plus beau que lui nul autre / ne fut parmi les Énéades, à qui seyât mieux armure troyenne ». « Entre eux un amour unique régnait et de concert dans les guerres ils se ruaient, / lors aussi en commune station ils tenaient la même porte » (*ibid.*, p. 256-257). La traduction de ce livre est dédiée à Georges Perros.

[Pierre Klossowski, Réponse à un questionnaire, *Le 14 juillet*, n° 3, 18 juin 1959, p. 14]

[Les allusions au contexte historique, dans Le Souffleur *et les ms. du* Souffleur, *sont éclairées – de biais – par ce texte. Le groupe du* 14 juillet *est-il de ceux, « plus ou moins engagés dans l'action apparente »[1], avec lesquels le narrateur compose ? Barthes, Des Forêts, Nadeau, Parain, Paulhan ou encore Péret font partie des personnes interrogées. La sensibilité apolitique et religieuse de Klossowski n'est pas dénuée ici d'un certain tiers-mondisme qui met à distance la politique intérieure et le questionnement des intellectuels français.]*

Le texte suivant a été adressé le 10 avril 1959 à quatre vingt dix neuf intellectuels français

I. — Ce qui s'est passé le 13 mai 1958, ce qui s'est passé ensuite constitue un ensemble dont l'importance nous paraît avoir été généralement sous-estimée. Croyez-vous qu'il s'agisse d'événements relevant du seul jugement politique ? Ne s'agirait-il pas d'un changement de sens plus grave, représentant, notamment pour la pensée, d'une manière manifeste ou encore cachée, comme un changement d'horizon ?

II. — Si vous en jugez ainsi, ne trouvez-vous pas surprenante la passivité quasi unanime des écrivains en face de ces événements, en rupture avec la tradition intellectuelle la plus constante de ce pays ? Quelle explication donnez-vous d'une abstention si prolongée ?

III. — S'il est vrai que la pensée s'affirme comme contestation de ce qui est et en particulier comme contestation du Pouvoir, le sens profond de l'existence démocratique n'est-il pas dans ce mouvement, mode fondamental de la recherche de la vérité, qui oppose la pensée au pouvoir, les exigences humaines à l'état de choses ?

IV. — À partir de là, le pouvoir du 13 mai n'est-il pas déjà en dehors de la démocratie, non parce qu'il lutterait ouvertement contre la pensée, mais parce que, se fondant sur une forme sin-

1. Voir *supra* p. 87.

gulière de la souveraineté, mettant en jeu le destin privilégié d'un homme, la puissance d'un nom providentiel, le caractère religieux de son prestige, il se présente comme un Pouvoir échappant, par son origine et son essence, aux contestations de sa pensée ?

V. — *Un mouvement de résistance intellectuelle à un tel régime vous paraît-il souhaitable ? Possible ? Sous quelle forme ?*

Maurice BLANCHOT, *André* BRETON,
Dionys MASCOLO, *Jean* SCHUSTER.

[…]

Pierre Klossowski

Les questions I et II suggèrent que le « changement d'horizon » — depuis longtemps intervenu — est **tel**, en effet, qu'il échappe aux critères de la « tradition intellectuelle la plus constante de ce pays » — ainsi la passivité que vous imputez aux écrivains face aux événements ne serait que l'envers de votre propre désarroi — celui dont témoigne l'étrange formulation de l'enquête — et il y a donc nécessairement une rupture avec les critères de cette tradition — une rupture non plus à déplorer, mais à effectuer sciemment avec ces critères selon lesquels vous en êtes encore à faire dépendre des institutions une garantie de ce qui nous est essentiel. Mais qu'est-ce qui est essentiel ?

La pétition de principes insinuée par la question III : « S'il est vrai que la pensée s'affirme comme contestation de ce qui est… » revient à définir la pensée comme l'impuissance même, et attribue à la démocratie le supplice de Sisyphe comme sa fonction propre. « S'il est vrai que… » alors la démocratie doit être l'organe de la conscience malheureuse. Saint-Just disait : « Les malheureux sont les puissances de la terre… » et l'on envoyait les « heureux » à la guillotine, encore qu'il ait dit : « Le bonheur est une idée neuve en Europe… » Quelle pensée « contestait » donc « ce qui était » alors ? Sade ! Vous le savez parfaitement, Breton ! Vous le savez parfaitement, Blanchot !

Voilà pour ce qui est à l'origine de la passivité des intellectuels. Est-ce que je brouille les questions ? Non pas, mais les questions de l'enquête brouillent les problèmes.

La crise de la démocratie française bien avant le 13 mai 1958 s'inscrit dans un double contexte : la fossilisation du parti communiste en France d'une part, et la vaste convulsion afro-asiatique d'autre part, et que sommes-nous dans ce processus ? Attiser nos indignations contre le changement de régime qui en est résulté, et qui ne constitue, pour les susceptibilités nationales éprouvées par les prodromes de cette évolution, qu'un fragile emplâtre — revient à perdre de vue le véritable changement d'horizon : mais avant de l'appréhender, est-il besoin de rappeler que :

le socialisme cherche à se réaliser sous des formes « contraires » aux structures morales de la démocratie traditionnelle, coïncidant à l'origine avec des communautés limitées à un petit nombre d'individus ; tendance laquelle, résultant de facteurs conjugués de l'industrialisation (dévalorisatrice de la pensée) et de la pression démographique (toujours plus de naissances, toujours plus de « main d'œuvre » et de ressources favorables à l'oppression des « anciennes libertés », au nom du Bien universel) entraîne une « biologisation » des principes démocratiques par le souci du bien-être du plus grand nombre, et l'abandon progressif de notions morales telles la liberté d'opinion dans cette compétition (ouverte entre l'Ouest et l'Est) de « l'élévation du niveau de vie » ; toutes conditions requises pour qu'à plus ou moins longue échéance se produisent, selon les lois démographiques, la prise en main de cette partie de l'Occident que nous sommes par les peuples de couleur, et notre lente absorption (violente ou pacifique) par des communautés afro-asiatiques, industrialisées à leur tour.

Nous vivons sur une plate-forme de plus en plus exiguë : votre nostalgie, pourtant si pénétrée de sagesse orientale, en est encore à une protestation… anachronique, parce que limitée à cette plate-forme : en quoi votre nostalgie va se perdre dans l'histoire qui ne laisse que des fantômes… au lieu de

vous faire les recéleurs de secrets transmis à nous par les vieux peuples de l'Asie (les « sous-développés »!!!) eux qui, pour se « technocratiser » (ils ne peuvent faire autrement!) s'apprêtent à détruire leur structure MÉTAPHYSIQUE, les seules qui aient subsisté jusqu'alors... Il est une autre plate-forme dans le monde qui se nomme le Thibet: « anachronique » aussi, du point de vue de la nôtre, où nous agissons ou bien croyons agir d'après notre « sens historique »; mais sur cette plate-forme-là qui en est dépourvue, on cherche à s'opposer vivement à pareil sens, parce que l'on a très nettement, là-bas, le sens des fantômes... Voilà un exemple de « sous-développés » volontaires!... Je sais bien tout ce qu'il y aurait de cynique à brandir pareille formule, quand on sait le prix que cela suppose de la part de ces peuples où l'on meurt de faim en masse tous les jours, pendant que je vous écris, ici, en toute sécurité; on ne saurait se méprendre sur le sens de ce que je dis: dans le réseau industrialiste universel, ces vieux peuples étaient les nations « inutiles » et voici que « l'idée neuve », le Bonheur vient chasser leurs vautours rituels, devenu vautour lui-même et les contraint à l'utilité. Voilà un sort étrangement semblable que dans notre passivité nous nous faisons à nous-même: le sort du type de pensée que nous sommes quelques-uns à représenter. Ne sommes-nous pas, aux yeux de tous les régimes, des inutiles, et voici que, dans notre désarroi historique, nous serions tentés de nous racheter historiquement, à cause de cette inutilité, de justifier notre Thibet? Quand nous ne croyons guère, au fond de nous-même, que nous puissions jamais assigner un but, une raison de vivre autres que de sauvegarder la contemplation – cette vertu des peuples « sous-développés »?

Votre colère s'accroche à cette notion, pour moi vide de sens, d'une vie publique sanctionnée par la légitimité: qui doute sous ce rapport que la légitimité majoritaire ait jamais été autre chose qu'une violence sourde faite à une fraction d'individus? « Il n'y a pas de liberté pour les ennemis de la liberté », certes; ainsi la démocratie se détruit dans ses propres ennemis, leur ayant accordé la liberté d'opter pour

le pire. Dès lors que c'est le **peuple** qui est source de la souveraineté légitime, où est ce **peuple** ? Les conditions mêmes du travail et de l'économie modernes, les lois industrialistes l'on[t] depuis longtemps fait disparaître.

Si nous maintenons cette fiction du légitime et de l'illégitime, nous avons alors une tout autre notion de liberté.

J'ose affirmer ici que la liberté est toujours clandestine, que la vérité et la justice le sont également. Et qu'elles ne sont que des simulacres et agents d'intimidation dès qu'elles s'érigent sur la place publique ; que l'isoloir de l'électeur — cette sécularisation du confessionnel — est une caricature de la vie morale et des cas de conscience.

Les consciences individuelles ne s'additionnent pas !

IV. Dossier de presse du Souffleur

ŒUVRES DE PIERRE KLOSSOWSKI

LE SOUFFLEUR, *ou le théâtre de société.*
Un volume de 280 pages .... 12 NF

LE BAIN DE DIANE
Édition originale, tirage limité, 4 hors-textes
Prix .... 9 NF

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

GEORGES BATAILLE. — LE BLEU DU CIEL.
Roman. Édition originale......... 9 NF

PIERRE ANGÉLIQUE. — MADAME EDWARDA.
Tirage limité, relié, emboîtage .... 15 NF

Mme DE STAEL. — LETTRES INÉDITES A LOUIS DE NARBONNE.
Édition originale .... 24 NF

Sous presse (Collection Bibliothèque Internationale d'Érotologie) :

GEORGES BATAILLE. — LES LARMES D'ÉROS.

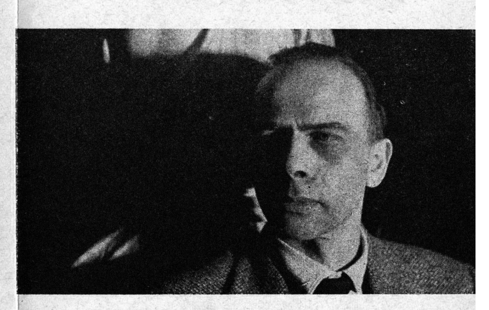
JEAN-JACQUES PAUVERT ÉDITEUR

LIBRAIRIE DU PALIMUGRE, 15, rue Visconti, PARIS VIe
C.C.P. PARIS 3895-68

Imp. Chantenay, Paris 10-60

LE SOUFFLEUR

OU LE THÉATRE DE SOCIÉTÉ



PAR PIERRE KLOSSOWSKI

AUTEUR DU BAIN DE DIANE

JEAN-JACQUES PAUVERT ÉDITEUR

PIERRE KLOSSOWSKI

Pierre Klossowski, né le 9 août 1905 à Paris, est le frère aîné du peintre Balthus, et le fils du peintre et historien d'art Éric Klossowski. Les Klossowski sont d'origine polonaise.

L'enfance et l'adolescence de Pierre se passèrent dans un milieu de collectionneurs, de peintres (Bonnard), et d'écrivains (Rilke, Gide).

En 1928, il traduit les POÈMES DE LA FOLIE de Hoelderlin, avec Pierre-Jean Jouve.

A partir de 1935, on le voit souvent avec Georges Bataille, Maurice Heine, André Breton. Puis il poursuit de longues années de scolastique et de théologie aux facultés privées de Saint-Maximin.

La publication de SADE MON PROCHAIN, en 1947, fit grand bruit. Depuis, chaque livre de Klossowski (ROBERTE CE SOIR, 1953, le BAIN DE DIANE, 1956, LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES, 1959), ne cesse d'élargir son audience. On traduit Pierre Klossowski en allemand, en anglais, en italien, et au Japon, où ses livres dépassent 50 000 exemplaires.

LE SOUFFLEUR

OU LE THÉATRE DE SOCIÉTÉ

Le Théâtre de Société, comme on disait au XVIIIe siècle, c'est celui que l'on joue, que l'on fait jouer, chez soi, pour un petit cercle. Quelle pièce répète-t'on si souvent chez Pierre K., le narrateur, et qui la joue ? Qui joue, pour qui, et quoi, en fin de compte ? S'il n'y a peut-être qu'un « souffleur », dans le Théâtre de Société, les doublures se multiplient dans les glaces du décor : une Roberte, deux Valentine... et combien de Théodore ?

Le Paris où l'on rencontre ces acteurs en chambre est lui aussi un étrange théâtre, où les vieilles librairies ont de bien modernes machineries, les ministères en place d'utopiques préoccupations, les grands écrivains morts des réincarnations déroutantes.

Communiqué de presse du *Souffleur*, Jean-Jacques Pauvert éditeur, octobre 1960.

Maurice Nadeau, « “Le Souffleur” par Pierre Klossowski », *L’Express*, 3 novembre 1960, p. 29-30.[1]

Pour le lecteur léger, un récit étrange et riche ; et pour ceux qui chercheront plus profond, un singulier puzzle métaphysique.

Pour lire « Le Souffleur » (1), il n’est pas indispensable de connaître les deux précédents ouvrages de Pierre Klossowski : « Roberte ce soir » et « La Révocation de l’Édit de Nantes » (2) dont celui-ci forme le complément. Toutefois, cette connaissance préalable met le lecteur en meilleure disposition de goûter certaines des beautés secrètes de ce nouveau récit et lui évite le risque de le tenir seulement pour une histoire bien « machinée », un peu abstraite, obscure dans son dessein. Il est vrai que peu de gens, pourtant au fait, peuvent se flatter d’entrer dans les intentions d’un auteur qui mêle de si curieuse façon les préoccupations théologiques ou métaphysiques à l’érotisme.

Dans « Roberte ce soir », un vieux professeur de scolastique, Octave, oblige sa jeune épouse, Roberte, à pratiquer avec leurs visiteurs occasionnels les lois extrêmes de « l’hospitalité ». Il le fait par vice, sans doute, mais aussi en vue de desseins hautement philosophiques. Cependant, dans « La Révocation de l’Édit de Nantes », on voit Roberte échapper peu à peu à l’emprise de son mari pour goûter des plaisirs qu’elle est seule à décider, le trompant ainsi vraiment, jusqu’au jour où, au cours d’une scène qu’aurait pu imaginer le marquis de Sade, elle l’empoisonne et où le moribond, encore lucide, voit son neveu s’employer activement auprès de sa tante. C’est là le couronnement d’un ouvrage riche en scènes scandaleuses mais qui tient à distance les curiosités juvéniles par un langage châtié, une poésie de haut vol et des intentions sur lesquelles il n’y a pas lieu de se méprendre.

<u>Théâtre et réalité</u>

« Le Souffleur » s’établit dans un climat un peu différent. La situation initiale et les faits que nous venons brièvement de

1. Repris dans Maurice Nadeau, *Soixante ans de journalisme littéraire*, Tome 2, « Les années « Lettres nouvelles » (1952-1965) », préface de Tiphaine Samoyault, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 1262-1265.

rappeler sont supposés connus. Le professeur Octave laisse la place à un homologue nommé Théodore Lacase, flanqué de la même Roberte, et qui se croit l'auteur des ouvrages signés Pierre Klossowski, notamment de « Roberte ce soir ». Il a même pris l'initiative de faire représenter chez lui, devant un cercle d'invités, les principales scènes de l'ouvrage et obligé Roberte à tenir le rôle de… Roberte. D'entrée de jeu on le voit, la situation n'est pas simple, la fiction s'installant dans la fiction, tandis que ce qui nous est présenté comme réel est déjà en soi fictif. Le climat s'alourdit encore à mesure que se déroulent les « répétitions » et que les acteurs (tous des amis de Théodore Lacase et de Pierre K. [1]) jouent sur deux plans : celui du théâtre et celui de la réalité quotidienne qui ressemble fort à du théâtre.

Théodore Lacase lui-même ne s'y reconnaît bientôt plus. Il doute que Roberte, sa femme, soit bien la Roberte qui joue devant lui. Par ses déshabillés provoquant ; ses audaces, sa lascivité, elle lui paraît très différente de la « salutiste » qu'il a autrefois épousée et qui quêtait pour « les misères cachées ». Une série de circonstances l'obligent à penser qu'il existe en fait deux Roberte, la sienne et une autre qui lui ressemblerait étrangement, jusqu'au jour où, en effet, il assiste à la rencontre des deux femmes et à un court pugilat entre elles. L'autre Roberte est la femme de Pierre K. C'est avec elle qu'il a vécu, croyant vivre avec sa propre femme, elle qu'il a offerte à ses amis, elle qui, dans la pièce tirée de « Roberte ce soir », joue le rôle de Roberte.

Les deux Roberte

Nous pourrions croire le pauvre Théodore en proie à l'hallucination, ou victime d'un dérangement cérébral, quand l'auteur s'avise soudain de débrouiller fort rationnellement cet imbroglio. Les deux femmes se sont en effet connues autrefois dans la Résistance et, à la suite d'aventures, de sacrifices mutuels et de chantages qu'il serait trop long de rapporter, l'une, la femme de Pierre K. (la plus douée sous tous les rapports) a pris la place de

1. La désignation « Pierre K. » ne figure pas dans le texte publié du *Souffleur*, mais dans le communiqué de presse (voir *supra*, p. 122).

l'autre, joué les rôles que, par timidité ou répugnance, l'autre ne voulait pas jouer.

Nous serions presque convaincus de la réalité de cette situation invraisemblable si l'auteur ne prenait en même temps le malin plaisir de nous faire douter de ce qu'il dit, d'accumuler des scènes de fantastique pur présentées comme autant de preuves (des morts ressuscitent, des vieillards pourvus de béquilles se révèlent comme doués d'une force herculéenne, en tirant sur des moustaches on fait tomber un visage qui n'était qu'un masque, etc.), et si, surtout, nous ne nous étions pas avisés depuis longtemps déjà que Théodore Lacase n'est que la projection imaginaire de Pierre K. C'est Théodore qui parle et l'auteur s'est efforcé de différencier au maximum ses deux personnages, de les dresser l'un contre l'autre, mais ils ont trop de points communs pour qu'à la fin Théodore s'obstine à nier davantage qu'il est bien en effet Pierre K. et, personnage de roman lâché dans la vie, il se dissipe comme une fumée, réintègre la personnalité de son auteur. L'histoire des deux Roberte, montée à grands frais, n'a plus de consistance véritable : elles ont toutes deux été conçues sur le modèle de la femme de K. Encore faut-il préciser que Pierre K. et son épouse sont ici des personnages de roman et qu'il y aurait témérité à les confondre avec M. et Mme Pierre Klossowski.

L'ultime limite

Bien entendu, on s'interroge sur le dessein de l'auteur. Qu'a-t-il voulu montrer par cet étrange récit où sont disposés comme autant d'obstacles une série de miroirs qui se renvoient l'un à l'autre des images légèrement déformées d'un même personnage, tandis que, d'autre part, nous tentons de conserver notre équilibre sur une base peu sûre et qui se dérobe sous nos pieds ? Nous exposer, par le dedans, le phénomène de la création littéraire ? Sans doute, mais en faisant franchir aux personnages et événements cette ultime limite au-delà de laquelle ils entraînent l'auteur dans leur danse et se retournent au besoin, contre lui. Suffit-il à l'auteur, pour y parvenir, de se mettre lui-même en scène ? Assurément non, puisque, entreprenant de raconter, il est lui-même pris aux rets de la fiction, prisonnier d'elle. Il parle par référence et ce qu'il nous donne, c'est l'image d'une image,

la fiction d'une fiction. Ou, comme il le dit encore, de cette pièce qui se déroule devant nous (de ces pièces emboîtées l'une dans l'autre, serait-il plus juste de dire), il n'est que « le souffleur ».

Cela signifie également que s'il peut mettre en branle ses acteurs par les mots qu'il leur souffle, les pousser sur les rails de leur rôle et veiller à ce qu'ils ne s'en écartent pas, il n'est pas forcément pour autant l'auteur de la pièce. Qui donc l'a écrite par son entremise ? La folle et libre imagination aux soins de laquelle il s'est remis pour broder presque sans mesure à partir des personnages, des situations, des thèmes poétiques que leur rencontre suggère. En même temps qu'une certaine réalité quotidienne (oh ! combien élaborée), nous foulons un domaine que hantent également des personnages nommés Ygdrasil ou Merlin, et nous assistons à des phénomènes renversants, le soir, à la brune, dans les jardins du Palais-Royal, ou près des tours de Saint-Sulpice. Le « théâtre de société » est lui-même fertile en prodiges de toutes sortes : abandons pâmés, substitutions, réincarnations, escamotages selon des lois qui relèvent plus encore de la logique du rêve que de celle, parfois trop volontaire, de la fantaisie. Le mélodrame aux grosses ficelles se marie avec le conte de fées, tandis que la lascive Roberte sonne ici et là l'appel de sens toujours en éveil.

Voilà de quoi rassurer le lecteur qu'un peu trop de « cérébralité » épouvanterait. S'il n'est pas rassuré de percer à jour le grave propos de l'auteur, il lui est loisible de se laisser enchanter par ses inventions. Il en est une qui révèle chez Pierre Klossowski un humour qu'on subodorait à travers quelques scènes un peu fortes de « La Révocation de l'Édit de Nantes ». Imaginez en effet que l'État se mette à taxer les femmes sur leurs appas et sous forme d'un impôt en nature... Mais lisez plutôt le singulier épisode du fouriériste « Hôtel de Longchamp ». Il est digne de prendre place dans une anthologie des meilleures pages publiées par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert.

Maurice Nadeau

(1) Éd. J.-J. Pauvert, 258 pages, 12 NF.
(2) Éditions de Minuit

*

Pascal Pia, « Les livres. Variété dans le roman. Franz HELLENS, Entre toutes les femmes (Albin Michel). Pierre KLOSSOWSKI, Le Souffleur ou le Théâtre de société (J.-J. Pauvert). Clarisse FRANCILLON, L'enfant de septembre (Pierre Horay) », *Carrefour*, 16 novembre 1960, p. 20.

[…]

Le Souffleur, de M. Pierre Klossowski, fait suite à deux autres romans du même auteur : *Roberte ce soir* et *La Révocation de l'édit de Nantes*. À vrai dire, l'intrigue du *Souffleur* n'est pas si fortement nouée à celle des deux ouvrages précédents, qu'il faille, pour en débrouiller les fils, en avoir déjà démêlé d'autres. Roberte est encore présente dans ce nouveau livre, elle y est même dédoublée ou doublée par une Valentine avec qui son mari la confond, mais ni elle ni sa doublure ne ressemblent tout à fait à l'héroïne de *la Révocation*, que M. Klossowski avait pourvue d'un mandat parlementaire. Salutiste ou cliente des grands couturiers, la Roberte du *Souffleur* ne se rattache vraiment à sa devancière que par la bienveillance que semblent lui inspirer de jeunes garçons, et aussi, et surtout, par le choix qu'elle a fait de son second époux, de formation religieuse comme le premier et, chose plus rare, enclin comme l'autre à pousser jusqu'à l'extrême les lois de l'hospitalité.

Sans doute ces rapprochements entre la nouvelle Roberte et sa devancière peuvent-ils aider un peu le lecteur en lui fournissant quelques points de repère. Je crains cependant qu'il ne soit, sinon impossible, du moins très difficile, de saisir exactement tout ce que M. Klossowski aura mis dans *le Souffleur* et de percer toutes les intentions qui ont pu l'animer. L'action du *Souffleur* se déroule en partie au domicile de Roberte et de son mari, où « la haute glace du salon réfléchissait en échappée l'appartement, toutes portes ouvertes, jusqu'au fond de l'antichambre dont le miroir répétait à l'infini le salon ». Mais l'histoire même que raconte M. Klossowski comporte quantité de scènes sur la nature desquelles il y a doute, et dont on se demande s'il faut les admettre telles quelles, ou les tenir pour des phantasmes que délibérément ou non, l'époux de Roberte ne distinguerait pas de

la réalité. Il semble bien que les glaces et les miroirs aient ici plus d'importance que les éléments d'un décor, et qu'il soit raisonnable de leur reconnaître un caractère symbolique. Les symétries qui nous déconcertent ne sont pas dues ici qu'à des jeux d'optique. Il y a également reflet dans les esprits.

On n'a pas oublié que c'est avec un essai sur Sade que M. Klossowski, peu après la guerre, a débuté dans les lettres. Tout ce qu'il a publié depuis se ressent de ses premières investigations, qui ne se sont évidemment pas bornées à l'étude du « divin Marquis ». Le titre exact de son nouveau roman : *Le Souffleur ou le Théâtre de société* paraît bien indiquer qu'en composant ce livre, M. Klossowski s'est rappelé les théâtres privés du XVIII[e] siècle, où l'on prétend que furent souvent représentées des scènes qui n'eussent pas obtenu le visa de la censure ni la permission du lieutenant général de la police. Mais ce n'est pas seulement en référence discrète aux soirées organisées dans les « folies » des princes et des fermiers généraux que M. Klossowski nous fait reporter si loin en arrière. Les rues de Paris que son livre évoque ont beau être celles que nous parcourons aujourd'hui, et son quartier Saint-Germain-des-Prés celui qui, pour les touristes étrangers, a remplacé Montparnasse, la capitale où se rencontrent les personnages tourmentés ou énigmatiques du *Souffleur* nous oppose des anachronismes qui accentuent l'ambiguïté fondamentale de l'ouvrage. Quoi de plus « régence » que cet hôtel de Longchamp, dont M. Klossowski fait un établissement public où, pour obtenir un dégrèvement d'impôt, de belles femmes masquées viennent participer à des saturnales destinées à accroître le nombre des naissances ? Cette invention ne s'inspire-t-elle pas à la fois des sociétés de plaisir fréquentées ou imaginées par le chevalier de Nerciat, et des gynécées officiels dont Restif de la Bretonne préconisait la création ?

Le souvenir du XVIII[e] siècle ne paraît pas non plus étranger à ce qui est dit dans *le Souffleur* d'une librairie du passage Choiseul où, grâce à un agencement de miroirs, il est possible à un voyeur de contempler les jeux auxquels s'amusent à un étage supérieur, dans un salon communiquant avec la boutique par un petit escalier en colimaçon, une femme d'une « magnifique effronterie » et trois adolescents. Ces spectacles clandestins, ces trucages de

cloisons, il ne peut pas nous échapper qu'ils procèdent de la littérature et de l'histoire anecdotique d'il y a deux siècles, pleines de meubles à secret, de murs creux, d'escaliers dérobés et de révélations indiscrètes. Mais le trucage, alors, n'altérait que les décors et les objets. Il n'affectait pas les âmes. Libertins ou victimes du libertinage, la plupart des personnages qui peuplent les romans galants ou débraillés des prédécesseurs de Laclos sont faciles à déchiffrer. Les héros de M. Klossowski offrent à notre analyse infiniment plus de résistance. On n'a jamais l'impression qu'ils aient dit leur dernier mot, et par leur comportement, ils vont même jusqu'à mettre en question les notions sur lesquelles se fondent notre société, ou dont notre société s'est peu à peu accommodée. Quoique ces personnages ne soient pas convaincants, ils suscitent une perplexité et un malaise qui nous interdisent de regarder M. Klossowski comme un épigone des auteurs épicés auxquels il lui arrive d'emprunter de la machinerie ou des astuces.
[...]

*

« Les romans – par Matthieu Galey : Avec ou sans délire », *Arts. Lettres spectacles musique*, du 16 au 22 novembre 1960, p. 4.

• Pierre Klossowski : **Le Souffleur**, ou **Le Théâtre de société** (J.-J. Pauvert).
• Henri-François Rey : **La Comédie** (Robert Laffont).

• Se donner la comédie était au XVIIIe siècle un amusement prisé : c'était le théâtre de société. On refait aujourd'hui son petit cinéma personnel. Dans « Le Souffleur », Pierre Klossowski s'amuse à décomposer le réel avec une machiavélique habileté. [...]

Le délire est une forme de littérature. Que ce soit chez Rimbaud ou Lautréamont, chez Edgar Poe ou chez Jarry, que le délire soit érotique, inspiré, mystique, « ubuesque », il reste l'expression impérieuse et spontanée d'un trouble profond dont on ne saurait mettre en doute la sincérité.

Chez d'autres auteurs, il semble que ce soit plutôt une manière de se donner la comédie, poussée au paroxysme. Ce délire demeure toujours un peu trop bien élaboré. On se demande si l'on ne s'est pas à nous « semer » dans les méandres d'un labyrinthe de carton-pâte, pour le seul plaisir de nous dérouter. Il manque ces fenêtres soudain ouvertes sur des paysages fantastiques, ces découvertes furtives et fabuleuses qui excusent et qui justifient ces détours.

Une minutieuse désintégration

À lire **Le Souffleur**, on se sent partagé entre l'irritation d'être « mené en bateau » et un trouble qui gagne jusqu'au plus secret de notre être.

Il faut dire tout d'abord qu'on aura du mal à suivre Pierre Klossowski dans son étrange ouvrage si l'on n'a pas lu ses précédents livres, et en particulier **Roberte ce soir** et **La Révocation de l'édit de Nantes** (1). Cet obstacle franchi (sans peine car ce sont deux romans aussi curieux que passionnants), il faut entrer dans le jeu. Le jeu consiste à multiplier à l'infini, comme dans un kaléidoscope, les images successivement brisées, émiettées d'un homme et d'une femme, de Roberte et de K....

À bien s'analyser, on s'aperçoit qu'on est à la fois un homme d'affaire, un honnête fonctionnaire, un voleur à la tire, un cynique, un sentimental, un imbécile, un génie, un paresseux, un lâche, un héros... Dans **Le Souffleur**, Klossowski s'est ingénié à traduire tous ces possibles qui se combattent en nous. Il a démêlé l'écheveau que nous sommes en autant d'éphémères personnages qui animent son « théâtre de société » personnel. Sur le thème de la jalousie, il a ainsi tracé de la femme aimée autant de portraits qu'un époux inquiet peut en imaginer au long de son calvaire.

Roberte revêt tour à tour des déguisements divers, devient à la fois une épouse modèle, une pensionnaire de maison close, une salutiste, etc. « Les lieux, les faits, les personnes – rien de plus arbitraire, une pure question d'humeur ! La familiarité, le bizarre – une façon d'interpréter [!] Une optique à partir d'une plateforme déterminée ! Mais l'habitude arrange tout ! Il suffit

d'une chiquenaude de la maniaque pensée pour que la vie perde son sérieux – on saute sur une autre plateforme… »

Le Souffleur, par son sujet, rappelle un peu le premier roman de Dostoievsky, **Le Double**. Mais Klossowski s'est plu à compliquer encore les choses : il met en présence les divers personnages, en quelque sorte les divers aspects d'un même caractère. D'où, bien sûr, un sentiment de trouble, presque un malaise à lire le récit de ces dédoublements en chaîne qui naissent les uns des autres avec une apparence de logique, car Klossowski feint d'expliquer, dans un style limpide, la mécanique de cette minutieuse désintégration.

La bizarrerie, chez lui, n'est pas dans l'invention poétique des mots ou des images ; à dessein, il écrit sec, sûr de lui, presque scientifique. Ainsi prend-il grand soin de placer ces aventures extraordinaires, les personnages de son roman dans un décor familier : chaque rue de Paris porte son nom, chaque café, chaque hôtel est désigné précisément. Et le surprenant pouvoir d'envoûtement du narrateur tient peut-être à ce constant contraste entre la précision du cadre et l'extravagance de l'intrigue. C'est le procédé même du rêve. Pierre Klossowski réussit parfois à en restituer l'irrésistible sortilège.

[…]

(1) Éditions de Minuit.

*

G[uy] D[umur] « "Le Souffleur" / Les fantasmagories d'un nouveau romantique », 15 décembre 1960, *France observateur*, p. 19

Avec *Roberte ce soir* et surtout la *Révocation de l'Édit de Nantes*, Pierre Klossowski avait écrit deux romans dignes de figurer parmi ces livres rares que produisent les époques les plus raffinées. Un érotisme savamment étudié, un sens très aigu de la provocation – qui consistait, par exemple, à nous montrer une dame député M. R. P. en des situations fort audacieuses – un mélange de fantastique et de réalisme, par-dessus tout une maîtrise de l'écriture inégalable faisaient de ces livres, comme de tous ceux

qu'a publiés P. Klossowski, un enchantement pour nos curiosités les moins avouables.

Le troisième volume de la série des « Robertes » qui vient de paraître sous le titre du *Souffleur* (1), ne me semble pas égaler en force et en habileté les précédents. Ou plutôt, c'est que l'habileté de Klossowski s'est prise à ses propres pièges. Ayant imaginé de définitivement égarer le lecteur, il a voulu se mettre lui-même en scène, en se désignant par l'initiale déjà fatidique de « K ». L'auteur des précédents volumes serait plagié par « K », dont la femme elle-même se ferait passer pour « Roberte », avec tout ce que ce rôle comporte de scabreux. Cette confusion des personnages, des situations, cet extraordinaire mélange de sentiments religieux et passionnels, ces blasphèmes et ces scènes qui reproduisent, en une sorte de théâtre intime, les aberrations de l'imagination et de la réalité sont décrits de façon trop compliquée pour qu'on puisse vraiment apprécier les fantasmagories de ce nouveau romantisme. Je crains que, malgré le contrôle très sévère qu'il exerce sur son style et sur son inspiration, Pierre Klossowski n'ait pas assez songé à ses lecteurs. C'est un reproche que je n'aime pas faire : le défaut contraire étant bien pire.

Mais Pierre Klossowski a trop de talent pour que nous ne regrettions pas qu'il nous fuie, au moment même où il avait forcé notre attention « d'hypocrites lecteurs », avec des moyens dignes des plus étranges écrivains de notre littérature.

G. D.

1°) J.-J. Pauvert.

***

Hubert Juin, « La semaine littéraire : les derniers feux du couchant », *Les Lettres françaises*, 1er juin 1961, p. 4.

[...]

Dans une autre librairie du même boulevard Saint-Germain, non point, cette fois, dans la cave, mais à l'entresol, un autre jury délibère. D'un côté, il y a le tumulte du boulevard. De l'autre, le tumulte des discussions. On annonce le résultat : Pierre Klossowski est lauréat du « Cinquième Prix de mai » pour son livre

Le Souffleur (paru chez Jean-Jacques Pauvert) en particulier, mais aussi pour l'ensemble de son œuvre. Quelqu'un me glisse :

— *Je suis un peu déçu, je l'avoue, Pierre Klossowski est suffisamment connu de ses amateurs pour qu'il n'y ait pas lieu de lui accorder une consécration qui ne consacre pas. Je trouve cela très bien, mais...*

Une bousculade coupe le propos et m'éloigne du discoureur...

Si mon souvenir est exact, Pierre Klossowski est le frère du peintre Balthus. C'est un écrivain secret, et qui n'a jamais cherché les faveurs du grand public. Il ne saurait qu'en faire. Il a écrit des romans singuliers où la théologie et l'érotisme se partagent la scène : *Roberte ce soir* (Éditions de Minuit), *La Révocation de l'Édit de Nantes* (Éditions de Minuit) et *Le Souffleur*. Il faut ajouter, pour être complet, un autre récit paru chez Gallimard : *La Vocation suspendue*. L'insolite de sa démarche lui assure une place toute spéciale. Aucune école littéraire ne semble avoir de prise sur lui. Son œuvre est comme l'incessant examen d'un vertige à la fois charnel et mystique. On lui doit aussi une méditation fort étrange : *Le Bain de Diane* (chez Jean-Jacques Pauvert). Il y a quelques jours, Pierre Klossowski signait, chez Gallimard, les exemplaires d'une traduction qu'il vient de faire, celle du *Tractatus logico-philosophicus*, de Ludwig Wittgenstein, ouvrage préfacé par Bertrand Russell. Pierre Klossowski ou la littérature ambiguë...

*

« Les prix littéraires », *Le Figaro littéraire*,
samedi 3 juin 1961, p. 4.

— Pierre Klossowski, pour l'ensemble de son œuvre et plus spécialement pour *Le Souffleur* (J.-J. Pauvert, édit.) a obtenu le prix de Mai, décerné à la librairie La Hune. Le jury comprenait, entre autres, Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet et Jean Cayrol.

*

[Anonyme], « Pierre Klossowski lauréat du prix de Mai », *Le Monde*, samedi 3 juin 1961.

Le Prix de Mai est un prix de la « nouvelle vague ». En témoignent la composition de son jury, où se retrouvent : Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Bernard Pingaud, Roland Barthes, Jean Cayrol, etc., et ses intentions qui sont de récompenser non pas « le meilleur roman de l'année », mais un écrivain ayant le souci de « retrouver à travers le renouvellement des formes romanesques, une vérité que le roman traditionnel laisse échapper ». Parmi ses lauréats : Marguerite Duras et, l'année dernière, Yves Velan. Cette année : Pierre Klossowski avec le Souffleur *(Jean-Jacques Pauvert).*

*

[Anonyme], « La "lauréite" », *L'Express*, jeudi 8 juin 1961.

• *Une nouvelle maladie menace-t-elle les lettres françaises ?*

En plus des habituels prix littéraires du printemps, une dizaine de nouveaux prix ont été – à notre connaissance – créés, cette année. Il est à craindre que cette maladie – la « lauréite » – ne soit spécifiquement française (à en croire les étrangers qui la découvrent avec stupéfaction) et qu'elle n'atteigne bientôt des proportions épidémiques : on ne trouvera plus en librairie un seul ouvrage qui n'ait pas été primé.

Des cas cliniques de ce printemps, certains – anciens, ou originaux – méritent d'être cités. Le Prix de Mai, fondé en 1956 pour couronner un roman d'avant-garde, est connu pour son intellectualité. Ses jurés (R. Barthes, G. Bataille, M. Blanchot, J. Cayrol, R.-L. Des Forêts, [Cl.-E.] Magny, M. Nadeau, N. Sarraute) viennent de couronner Pierre Klossowski pour l'ensemble de son œuvre. À retenir : les trois romans complémentaires – « Roberte ce soir », « La Révocation de l'Édit de Nantes » et « Le Souffleur ». Dans ce dernier, le héros invite ses amis à jouer les rôles des personnages des romans précédents de P. Klossowski. « Un auteur, dit Maurice Nadeau, qui mêle de curieuse façon les préoccupations théologiques ou métaphysiques, à l'érotisme ».

[...]

*

[Anonyme], « Klossowski, auteur inquiétant », *Tribune de Lausanne Dimanche*, n° 162, dimanche 11 juin 1961, pages 1, 7 et 8.

Cet homme mystérieux, doué d'une personnalité puissante et contradictoire, occupe une place particulière dans la littérature contemporaine. Qui est-il ?

Lauréat du prix de mai pour un roman à costumes

Pierre Klossowski vient de remporter le *Prix de Mai* pour son roman *Le souffleur, ou le théâtre de société*, édité par Jean-Jacques Pauvert. Qui est Klossowski ? Un des auteurs les plus secrets d'aujourd'hui. En cette discrétion, il ressemble à son frère le peintre Balthus qui vit couramment dans la solitude de sa demeure campagnarde. Mais, de même que Balthus, sur les instances d'André Malraux, vient de quitter son désert pour la vie mondaine de Rome où il dirige la Villa Médicis, de même Klossowski, auteur difficile, connaît le succès public. Un de ses ouvrages, *La révocation de l'Édit de Nantes* (c'est un roman qui n'a rien d'historique), a été tiré au Japon à 55.000 exemplaires. Dans les pays de langue française les livres de Klossowski, et particulièrement la trilogie qui a pour titre : *Roberte ce soir*, *La révocation de l'Édit de Nantes* et *Le souffleur*, demeurent de petite renommée et les klossowskistes préfèrent mettre les ouvrages de leur favori sous clé, dans le rayon « Lecteurs avertis seulement ». Le Prix de Mai, sans doute, augmentera le nombre de ces « lecteurs avertis ».

« *Ma réputation d'auteur érotique me fait du tort* », déclare mélancoliquement Klossowski.

Le visage crispé, aux mouvements brusques, l'allure d'un rongeur traqué, sur son grand fauteuil, il semble recroquevillé. Autour de lui, dans l'appartement du vieil hôtel Régence qu'il habite dans le quartier Saint-Sulpice à Paris, quartier dévot s'il en est, passent et repassent d'innombrables chats.

— *L'érotisme peut aussi vous attirer des lecteurs*, lui répondons-nous.

— *Sans doute, mais je n'écris pas pour les amateurs spécialisés. J'écris pour des gens curieux tout autant des lois humaines que des lois divines.*

Il écrit, en fait pour les lecteurs du marquis de Sade. Sa carrière littéraire a en effet commencé au lendemain de la guerre par un ouvrage auquel il avait consacré plus de dix ans de sa vie : *Sade, mon prochain.*

— *Mes premières recherches,* dit-il, *furent consacrées à Sade. Puis je m'intéressai à la théologie et ce n'est qu'après ces travaux théologiques que j'achevai* Sade, mon prochain*, montrant un Sade qui n'était pas celui des surréalistes, mais passons…*

L'œuvre de Sade a évidemment imprégné les livres de Klossowski : il y règne un semblable contraste de réalité et de fantastique, mais chez Klossowski le climat n'est pas érotique en permanence, ni la sexualité le seul souci, le seul moyen.

Le souffleur, dernier volet, aboutissement de la trilogie que l'on sait, est un livre d'abord déconcertant, ensuite affolant. On y part à la recherche d'un vieux Guide spirituel qui est mort, mais que le héros découvre à la tête d'un dispatching de chemin de fer. Au moment où le Maître va l'aiguiller sur la vraie voie, le poste de dispatching s'envole et le Guide avec.

— *Ce Guide,* demandons-nous à Klossowski, *c'est Gurdjieff ?*

— *Non,* répond-il, *il suffit d'enlever un « u » au mot Guide et vous aurez son nom. Mon livre n'est pourtant par un roman à clé. Je parle du Guide comme, incidemment, je parle de la guerre d'Algérie.*

Ensuite on voit naître chez le héros le désir de monter une de ses propres pièces de théâtre. Mais le théâtre de société est un jeu dangereux, car sa femme Roberte va, comme il le souhaiterait, se dédoubler. Il y a une Roberte qui est Salutiste et une autre Roberte qui apparaît volontiers à demi-nue dans des tenues de strip-tease (elle serait d'ailleurs pensionnaire d'une maison nationale de tolérance conçue sur les idées fouriéristes de mise en commun des femmes). On assiste ainsi à un jeu de masques qui va de plus en plus vite. Le héros croit qu'il a deux femmes : il les suit, les piste de disparitions en apparitions, mais Roberte est de plus en plus rapide. Lui-même, à la fin, se métamorphose en pigeon avant de devenir un autre. Le roman, dans son petit ton

sec, a alors atteint un rythme fantastique. Il va si prestissimo que le lecteur a l'impression d'avoir été roulé par l'agilité du meneur de jeu, comme au bonneteau qu'on vous joue avec trois cartes sur un parapluie renversé aux portes des villes.

Pourquoi tout ce théâtre à transformation ? Pourquoi Roberte se change-t-elle plus vite qu'une vedette des Folies-Bergère change de robe ? À travers ces déshabillages, il n'est ici question que de la possibilité et de l'impossibilité d'être un autre, de la possibilité et de l'impossibilité de communiquer. À mi-chemin entre le théâtre de fantoches de Feydeau et les obscurités diaboliques des romans du Marquis, *Le Souffleur* est un livre à ne pas laisser traîner et à relire, car derrière toutes ses extravagances, tous ses déguisements, toute sa mise en scène à machinerie, on y découvre un homme plus inquiet qu'inquiétant, qui cherche avec des ruses de chasseur une vérité qui lui échappe…

Chez le même éditeur

PIERRE ANGÉLIQUE
MADAME EDWARDA
15 NF

GEORGES BATAILLE
LE BLEU DU CIEL
9 NF

PIERRE KLOSSOWSKI
LE BAIN DE DIANE
9 NF

OSCAR PANIZZA
LE CONCILE D'AMOUR
30 NF

Mme DE STAËL
LETTRES A LOUIS DE NARBONNE
24 NF

ANDRÉ SALMON
LA TERREUR NOIRE
36 NF

MAX STIRNER
L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ
24 NF

PATRICK WALDBERG
MAX ERNST
120 NF

JEAN-JACQUES PAUVERT ÉDITEUR, 8 RUE DE NESLE, PARIS VI

12 NF + T. L.

Imp. Moderne du Lion - Paris. Printed in France

Quatrième de couverture de *Le Souffleur*, Jean-Jacques Pauvert (1960).

Index

La plupart des noms renvoyant à des personnes réelles se situent dans l'introduction et les notes. Quand ils se situent dans les manuscrits, l'occurrence est suivie d'un astérisque.

Identification des feuillets

Tous les manuscrits présentés ci-dessous sont conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, dans le dossier « Le Souffleur », sous la cote KLS Ms 4.

« Retour sur le Souffleur »

« Peu à peu le proche entourage… »	f. 13 r. (« 6 »)
« Roberte a ainsi distribué les rôles… »	f. 26 r.
« L'arrière plan du Souffleur suppose… »	f. 29 r.
« Dès sa lecture du Souffleur, Roland Barthes… »	f. 29 v.

Manuscrits du Souffleur

« Qui me lisant, qui m'écoutant… »	f. 337 r. et 338 r.
« Cher Ami, réflexion faite… »	f. 491 r., 492 r. et 493 r.
« Ainsi, R. n'est autre qu'un "agent secret"… »	f. 553 r.
« Selon Guy de Savigny : Valentine passe… »	f. 1 r.
« Rodin, le mort vivant, a la faculté… »	f. 6 r.
« Rodin se démasque par degrés… »	f. 11 r.-v.
« Dédoublement de la personnalité de K.… »	f. 12 r.
« [I]l y a un missionnaire et deux officiers… »	f. 345 r.
« Ceux-ci contraignent le [S]énégalais… »	f. 345 v.
« La Nymphe endormie… »	f. 355 v.
« Sa voix, pendant que nous montions… »	f. 559 r.
« Nous sortîmes de l'ascenseur… »	f. 61 r.
« – S'ils font la grève… »	f. 119 r.
« Je sais que de prendre mes désirs… »	f. 10 r.
« Je pense, Docteur, que nous pouvons… »	f. 517 r., 518 r. et 530 r.
« Dialogue entre les deux vieillards… »	f. 175 r.
« À peine Madame Témoin… »	f. 198 r. et 199 r.
« Ce qui m'avait frappé… »	f. 557 r.
« Alors apparaît l'autre que je soupçonnais… »	f. 111 r.
« — Et quelle est cette affaire, dis-je… »	f. 394 r.
« Que se passait-il dans Rodin… »	f. 405 r.
« Du moment que je l'avais de la sorte située… »	f. 3 r.
« Chuchotements du Dr. Laurence… »	f. 105 r.
« Fragment pour : "propre… retirant" »	f. 560 r., 561 r.-v., 562 r.-v.
« En revenant sur la place Saint-Sulpice… »	f. 72 r. et v., f. 74 r.
« Revenir sur les lieux abandonnés… »	f. 9 r.

« J'ai eu plusieurs visions successives… »	f. 205 r.
« Au moment où je me décide à écrire… »	f. 576 r.
« À partir de ce moment, mes impressions… »	f. 349 r.
« À la troisième table à partir de la nôtre… »	f. 210 r.
« Ceux qui avaient lu Fourrier… »	f. 359 r.
« Les fonctions du Directeur sont bénévoles… »	f. 570 r.
« Enfin ce poste de Directeur de Longchamp… »	f. 572 r.
« On proposa d'essayer les rencontres… »	f. 573 r.

« Elle rentre enfin, j'entends… »	f. 565 r.
« Mais ce que je viens de noter là… »	f. 565 v.
« Je revois cette après-midi passée… »	f. 556 r. et 556 v.
« Or le jour où l'on se réunit chez elle… »	f. 196 r.
« Ces trois garçons inséparables se nommaient… »	f. 197 r.
« Ce que je revois avec d'autant plus de netteté… »	f. 197 v.
« Rodin fréquente ma belle-mère… »	f. 182 r.
« Et maintenant je ne sais trop que répondre… »	f. 115 r.

« Le voyage en Bretagne et le retour… »	f. 554 r.
« Nous fîmes ce voyage à la date du 25… »	f. 555 r.
« Je me réveillai dans un hôtel agréable… »	f. 251 r.

« S. veut convaincre T. de la gratuité… »	f. 7 r.
« Tel par exemple dans la rue des Quatre-Vents… »	f. 8 r.
« Je m'allongeai un instant, lorsqu'on sonna… »	f. 88 v.
« Couché dans l'alcôve du grand salon… »	f. 547 r.
« Faire intervenir éventuellement… »	f. 566 r.
« Il était déjà suffisamment bizarre que G. et H.… »	f. 179 v.
« Giovanni et Pietro figurent tous deux… »	f. 425 r.
« Ce jardin, derrière le pavillon… »	f. 427 r. et 427 v.

Bibliographie

Pierre Klossowski

Fonds Pierre Klossowski, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, KLS Ms 4, « Le souffleur ».

Le Souffleur ou le Théâtre de société. Roman, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1960.

« Le Souffleur ou Un théâtre de société », dans *Les Lois de l'hospitalité*, Paris, Gallimard, collection « Les Cahiers du chemin », 1965, p. 175-332.

« Fragments d'une lettre à Michel Butor », *Les Cahiers du Chemin*, n° 1, 1967, p. 92-100.

Du signe unique : feuillets inédits suivi de Roberte interceptée chez les routiers, introduction, transcription et notes de Guillaume Perrier, Paris, éditions Les Petits matins, collection « Les grands soirs », 2018.

« Notes autobiographiques », dans Thierry Tremblay, dossier « Pierre Klossowski », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, n° 1034-1035, 2015, p. 48-50.

Critique, témoignages, correspondance

Alain Arnaud, *Pierre Klossowski*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Les contemporains », 1990.

Michel Butor, « Pour Denise », *L'Arc*, « Pierre Klossowski », 1970, p. 21-24.

Michel Butor et Georges Perros, *Correspondance 1955-1978*, Nantes, Joseph K., 1996.

Jean Carrive, *Au bagne et autres proses de Franz Kafka*, traduits et commentés par Jean Carrive, suivis de lettres et d'articles relatifs à l'interprétation du traducteur, rassemblés et présentés par Jean Paul Jacquier, Toulon, La Nerthe libraire éditeur, 2008.

Hervé Castanet, *Pierre Klossowski. Corps théologique et pratiques du simulacre*, [Bruxelles], La Lettre volée, collection « Essais », 2013, p. 299-305.

Hervé Castanet, « Le savoir de Pierre. La rencontre de Théodore Lacase et du psychiatre Ygdrasil dans *Le Souffleur* de Pierre Klossowski », *Initiales*, n° 9, « PK », 2018, p. 18-19.

Jean Decottignies, *Pierre Klossowski. Biographie d'un monomane*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, collection « Objets », 1997, chap. III : « Incohérence », p. 61-91.

Michel Fougères [Michel Camus], « Notes de lecture », *Lettre ouverte*, n° 3, octobre 1961, p. 72-76.

Pierre Leyris, *Pour mémoire*, Paris, José Corti, 2002.

Anne-Marie Lugan-Dardigna, *Klossowski, l'homme aux simulacres*, Paris, Navarin, 1986.

Jean-Pol Madou, *Démons et Simulacres dans l'œuvre de Pierre Klossowski*, Paris, Klincksieck, collection « Connaissance du 20e siècle », 1987, p. 74-75.

Laurence Perrigault, « Robinsonnade, Georges Perros et Pierre Klossowski », *Initiales*, n° 9, « PK », 2017, p. 114-117.

Georges Perros, « Pour ainsi dire », *L'Arc*, « Pierre Klossowski », 1970, p. 45-47.
Isabelle Sobelman, *Denise Klossowski. Le 16 octobre 2002*, Paris, La Différence, collection « Littérature », 2007.
Thierry Tremblay, *Anamnèses. Essai sur l'œuvre de Pierre Klossowski*, Paris, Hermann, 2012.
Thierry Tremblay, dossier « Pierre Klossowski », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, n° 1034-1035, 2015.
Slaven Waelti, *Klossowski, l'incommunicable : lectures complices de Gide, Bataille et Nietzsche*, Genève, Droz, 2015, p. 38-61.

Remerciements

Alain Arnaud et Philippe Blanc. Les ayant-droits de Jean Carrive (Marianne Behrendt-Fournier), Matthieu Galey et Maurice Nadeau, qui ont bien voulu nous céder les droits sur les textes de ces auteurs et en retiennent l'entière possession, ainsi que Anne-Marie Lugan-Dardigna. La bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Chantal Aubry, Étienne-Alain Hubert et Thierry Tremblay.

Avertissement

Après plusieurs tentatives infructueuses, l'éditeur n'a pas réussi à découvrir les ayant-droits de Guy Dumur, Hubert Juin et Pascal Pia, dont les articles sont publiés dans le chapitre IV du présent ouvrage. Nous invitons ces derniers à entrer en contact avec l'éditeur.

Sommaire

HAC E É V

d'imprimer à 500 exemplaires (desquels 32 exemplaires h.c.), sur munken print 90g et arjowiggins keaykolour china white 250g, en polices questa et venturis, le 2 septembre 2021 chez maiadouro (av. miguel bombarda 36, 1050-165 lisboa, portugal) pour les éditions ismael, association à but non lucratif (sise au 11, rue du général delestraint, 75016, paris), et légalement déposé auprès de la bibliothèque nationale de france en septembre 2021.